

Nº 221
7 AVRIL 1938

1 fr. 50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages

PARAIT LE JEUDI

A. H. N.
GUERRA CIVIL

regards

NUMÉRO SPÉCIAL



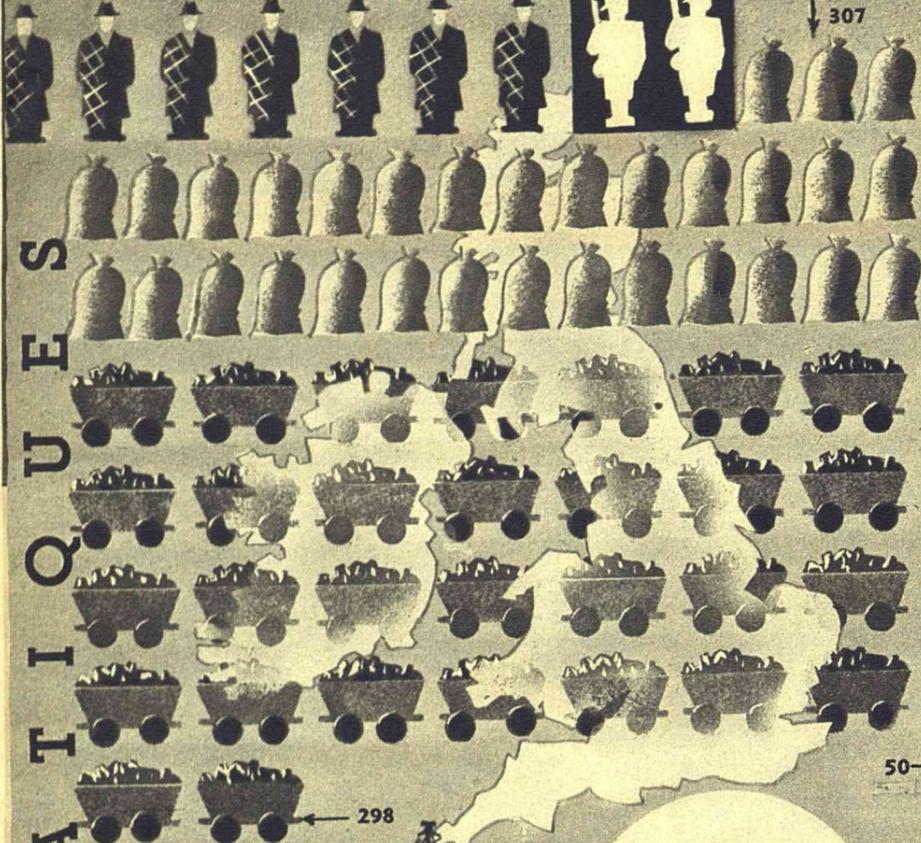
COMMENT
SAUVER LA PAIX ?

UNE REPONSE AUX QUESTIONS QUI VOUS ANGOISSENT

TABLEAU démographique économique

GRANDE-BRETAGNE

47 MILLIONS HABITANTS (9 millions mobilisables)



BELGIQUE

8 MILLIONS HAB. (2 mob.)



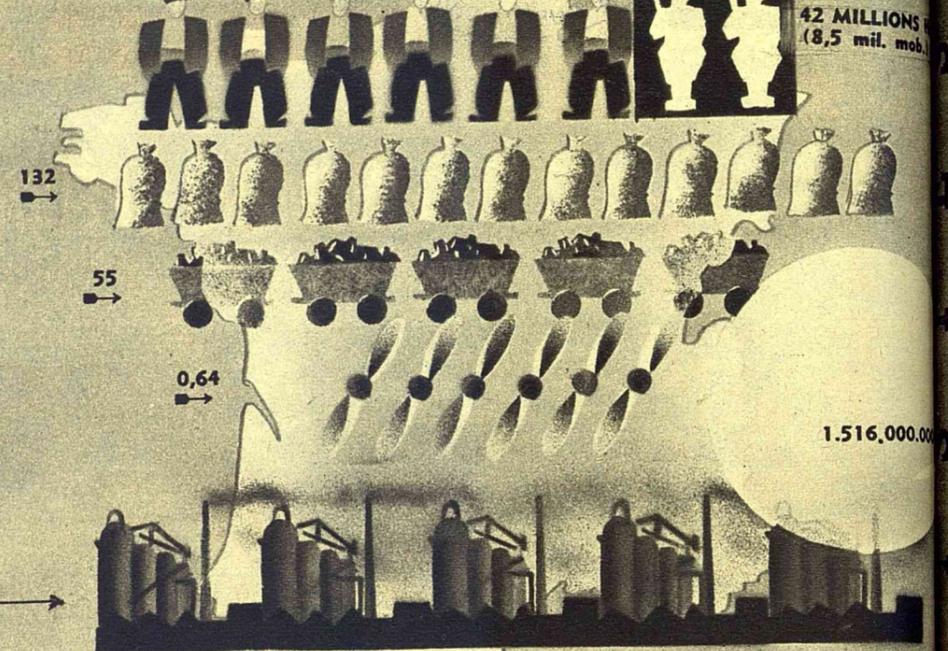
PAYS-BAS

8 MILLIONS HAB. (2 mil. mob.)

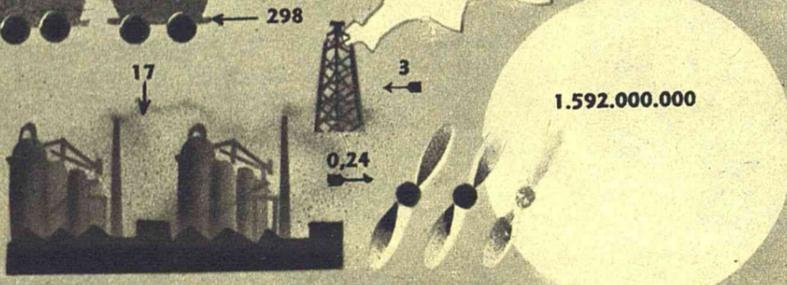


FRANCE

42 MILLIONS HAB. (8,5 mil. mob.)

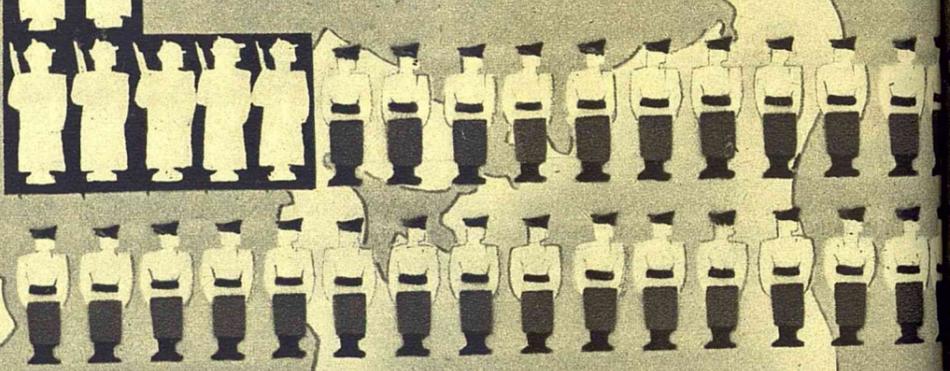


S
U
E
S
Q
U
E
I
Q
U
E
A
T
I
Q
U
E
C
R
O
M
O
D
É
M
É
T
S
A
T
É



U. R. S. S.

173 MILLIONS HABITANTS (35 mil. mob.)



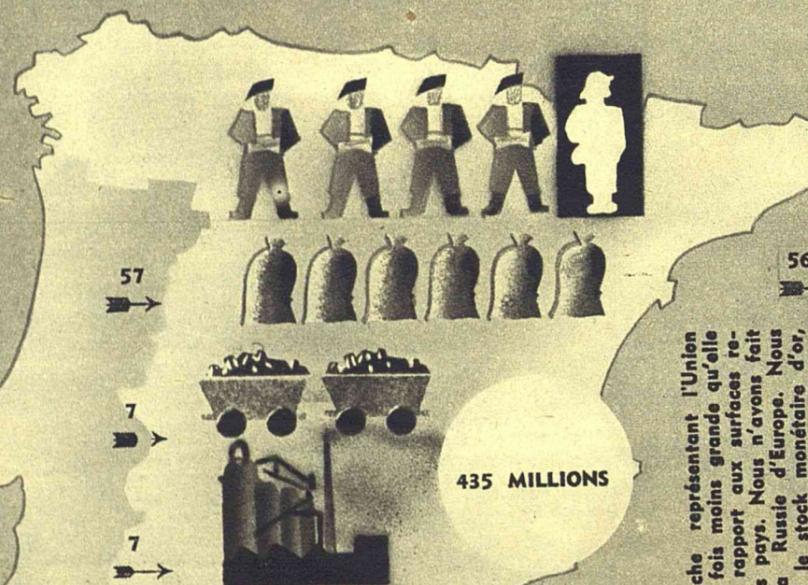
SUISSE

384 MILLIONS



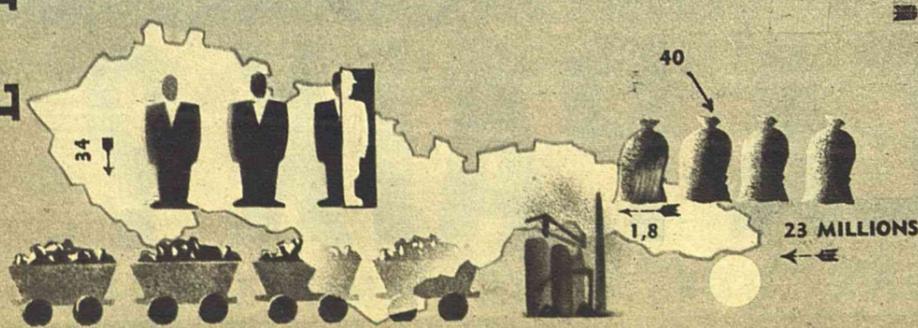
ESPAGNE

25 MILLIONS HABITANTS (5 millions mobilisables)



TCHECOSLOVAQUIE

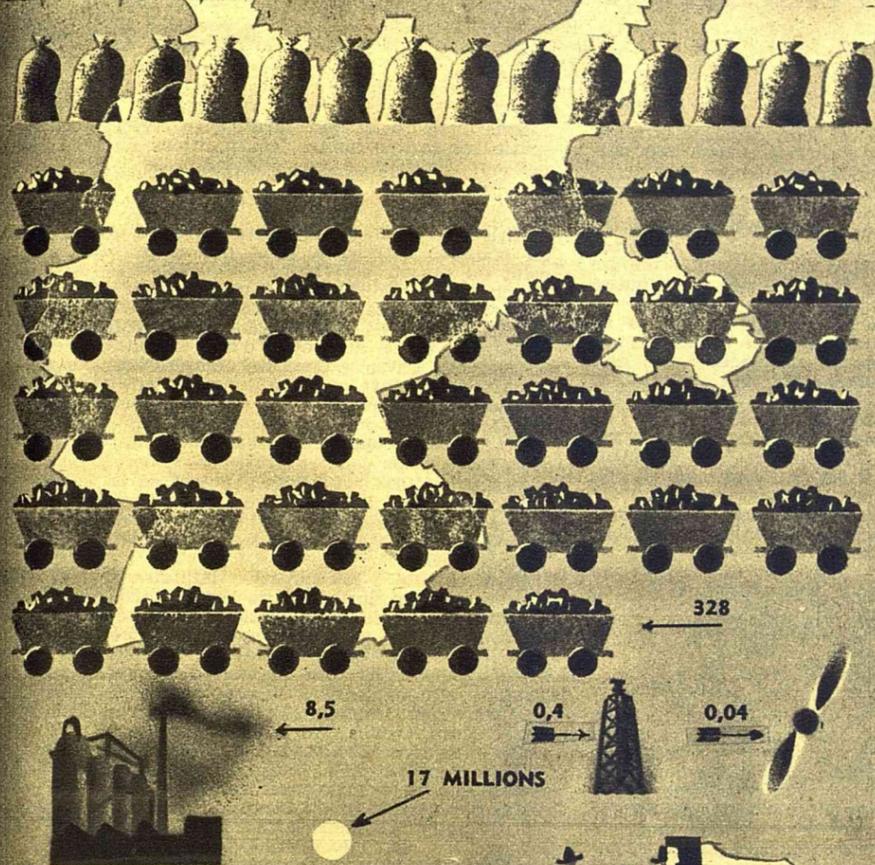
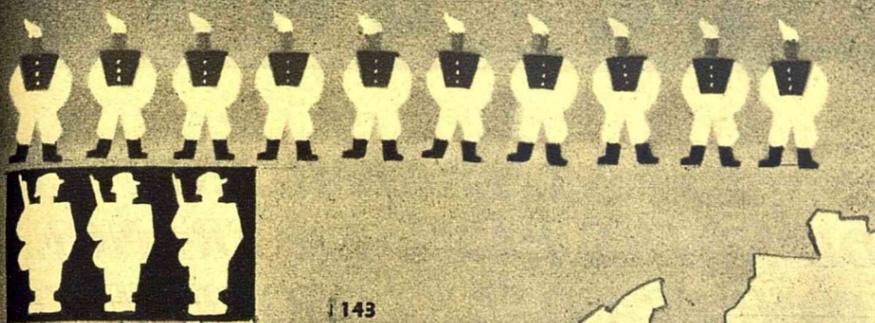
15 MILLIONS HABITANTS (3 millions mobilisables)



La surface blanche représentant l'Union Soviétique est deux fois moins grande qu'elle ne devrait être par rapport aux surfaces représentant les autres pays. Nous n'avons fait figurer ici que la Russie d'Europe. Nous n'avons pas indiqué le stock monétaire d'or, ce stock jouant dans l'économie socialiste un rôle qui n'est pas comparable à celui qu'il joue dans les économies capitalistes.

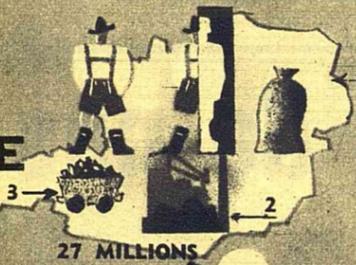
ÉTATS VISES PAR L'AXE BERLIN - ROME

ALLEMAGNE 67 MILLIONS HAB. (13 mil. mob.)



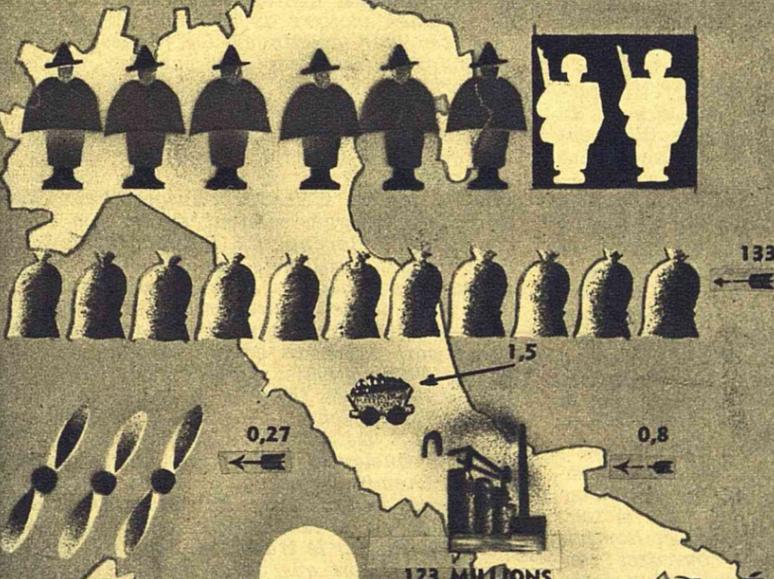
AUTRICHE

8 MILLIONS HAB. (1,6 mob.)



ITALIE

42 MILLIONS HABITANTS (8,5 mob.)



ÉTATS - SCANDINAVES

243 MILLIONS 16 MILLIONS HAB. (4 millions mob.)



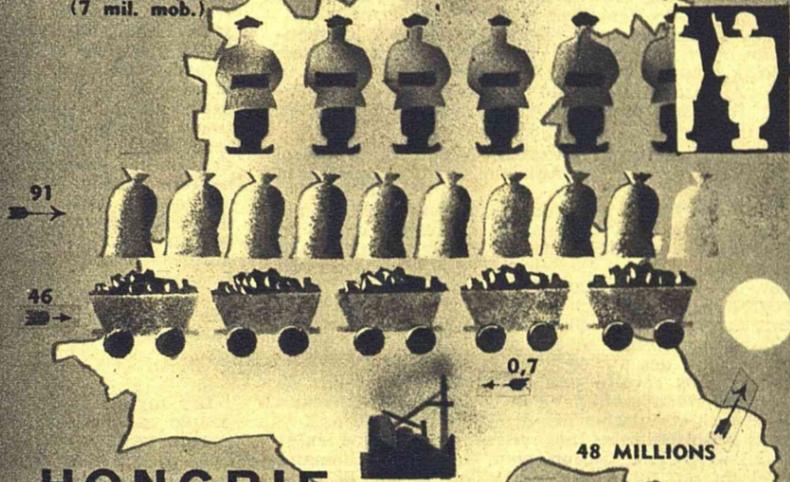
ÉTATS-BALTES

6,2 MILLIONS HABITANTS (1,2 mobilisables)



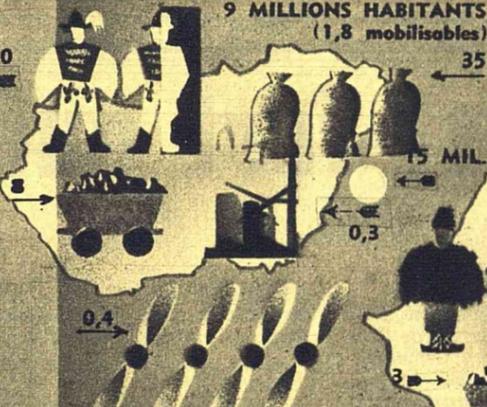
POLOGNE

34 MILLIONS HABITANTS (7 mil. mob.)



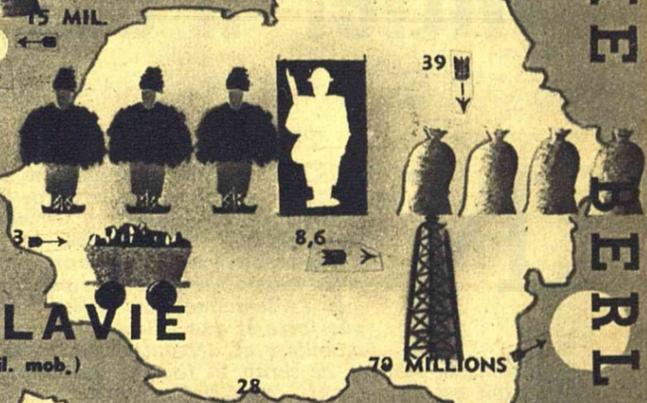
HONGRIE

9 MILLIONS HABITANTS (1,8 mobilisables)



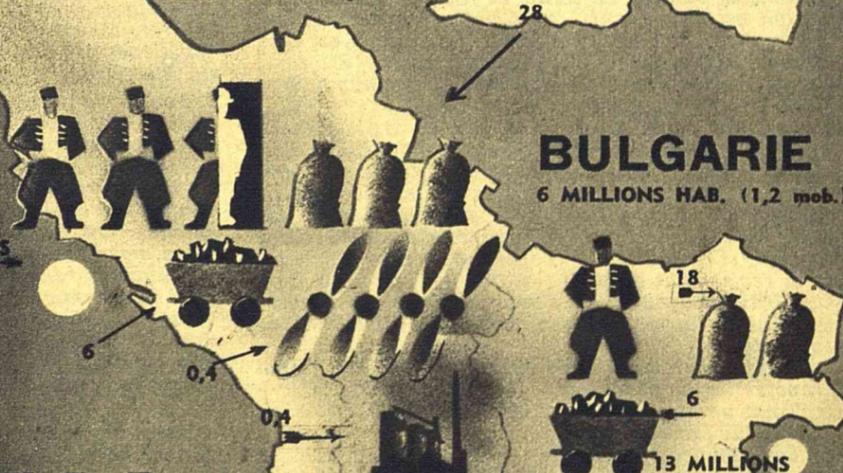
ROUMANIE

19 MILLIONS HABITANTS (4 mil. mobilisables)



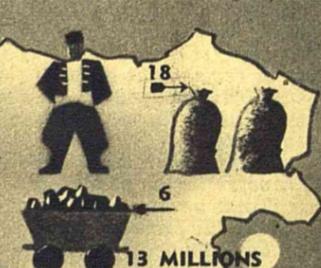
YOUGOSLAVIE

15 MILLIONS HAB. (3 mil. mob.)



BULGARIE

6 MILLIONS HAB. (1,2 mob.)



L É G E N D E

Chaque figurine représente 5 millions d'habitants.
 Chaque silhouette blanche représente la population mobilisable.
 Chaque berline correspond à 10 millions de tonnes de houille.
 Chaque groupe de hauts fourneaux représente 10 millions de tonnes de minerai de fer.
 Chaque puits de pétrole représente 10 millions de tonnes de pétrole.

Chaque hélice équivaut à 100.000 tonnes de bauxite (d'où on extrait l'aluminium).
 Chaque sac équivaut à 10 millions de quintaux de blé et seigle.
 Les circonférences blanches expriment le stock monétaire d'or, proportionnellement à leur surface (les chiffres en anciens dollars-or).
 Chaque pays est représenté par le tracé de ses

frontières et de ses côtes, à une échelle commune, sauf l'U.R.S.S., dont l'échelle est deux fois moindre.
 Les chiffres représentent, pour le blé, des millions de quintaux — pour les matières premières, des millions de tonnes. Ils expriment la production annuelle la plus élevée enregistrée au cours des 10 dernières années. Ils comprennent la production des colonies et dominions pour tous les pays qui en possèdent.
 Ce tableau a été conçu et réalisé par MAY.

COMMENT SAUVER LA PAIX ?

Il n'est pas aujourd'hui de question plus grave, plus essentielle, plus vitale, pour l'avenir de tous les Français. Pour l'avenir ? Nous devons dire pour le présent, car la menace n'est plus dans le lointain, elle est là, grondant sur nos foyers, sur les berceaux de nos petits. Avant toute chose, pour conjurer un danger, il faut le connaître, le délimiter, le préciser. C'est l'inquiétude vague qui, aux époques troublées, crée la panique.

Ce qu'ont essayé de faire les collaborateurs de ce numéro spécial, c'est de donner, sous la forme la plus succincte et la plus vivante possible, un tableau des principaux problèmes qui se posent à tous. A tous ceux qui se demandent comment sauver la paix, à tous ceux qui cherchent et qui malgré tout espèrent. Nous ne prétendons pas répondre à toutes les questions. Nous souhaitons, plus modestement, apporter avec cette publication un utile instrument de travail aux hommes qui, entendant prononcer chaque jour les noms géographiques les plus divers, cherchent anxieusement sur la carte où « cela se trouve » exactement, et ce qui en sortira.

Que veut l'adversaire, c'est-à-dire l'ennemi de la paix à laquelle aspirent les peuples ? Que veut-il réellement, et que dit-il ? Quelle est sa force, et quelles sont ses faiblesses ? De quoi disposent les peuples pour écarter l'orage ? Où est la guerre, et où est la paix ? Le tableau est moins désolant qu'un fatalisme absurde risque de le laisser croire. Les Français ont quelque raison d'avoir confiance dans le destin de la France et des masses laborieuses, car tout n'est perdu que lorsqu'on dit « Tout est perdu »

CEST au programme primitif du parti nazi — daté de 1920 — qu'il faut demander la première définition de la politique extérieure du III^e Reich.

1^o Nous réclamons, sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, la réunion de tous les Allemands en une Grande Allemagne;

2^o Nous réclamons pour le peuple allemand l'égalité des droits avec les autres nations, la suppression des traités de paix de Versailles et de Saint-Germain.

3^o Nous réclamons le territoire nécessaire à l'alimentation de notre peuple et à l'écoulement de notre excédent de population, par voie de colonisation.

Et ce programme, qui a été déclaré intangible, G. Feder qui fut nazi avant Hitler, le commenta ainsi en 1927 :

« Nous ne renonçons à aucun Allemand, au Tyrol du Sud, en Pologne et en Autriche, cette colonie de la S.D.N. »

En 1930, le Tyrol du Sud n'était plus mentionné dans les éditions du programme, l'Alsace-Lorraine et les Etats successeurs de l'Autriche-Hongrie avaient pris sa place.

Hitler, dans « Mein Kampf », a commenté lui aussi ce programme, l'a complété, et en plagiant les pan-germanistes, d'Houston Chamberlain à Glass, l'a entouré de la plus fumeuse des idéologies racistes et de la plus effrénée des apologues de la violence.

« Je me sens révolté par ces malheureux ronds de cuir qui prétendent voir dans la conquête de nouveaux territoires une « violation des droits de l'homme ».

« Nous maintiendrons nos visées de politique extérieure, à savoir l'acquisition pour le peuple allemand du sol et du territoire qu'il mérite sur ce sol. Et cette action est la seule qui puisse justifier l'effusion de sang devant Dieu et la postérité. »

« Nous comptons aujourd'hui 80 millions d'Allemands

dans le monde. La justesse de cette politique sera reconnue dans une centaine d'années lorsque 250 millions d'Allemands vivront sur le continent. »

Ces textes nets sont tirés de « Mein Kampf », qui est et reste la Bible du mouvement hitlérien, à laquelle il est vain d'opposer tel ou tel fragment de discours postérieur, inspiré par le nécessaire opportunisme de celui qui, par tous les moyens, veut atteindre le but dès longtemps fixé, et pour que nul ne se puisse tromper, Hitler écrit aussi :

« La demande de notre retour aux frontières de 1914 est un non-sens politique qui, en raison de son importance et des conséquences qu'il peut avoir, doit s'appeler un crime. Les frontières de 1914 étaient tout à fait illogiques, car elles n'englobaient pas la totalité des peuples allemands et, de plus, elles étaient défectueuses au point de vue militaire. Elles n'étaient pas le résultat d'une politique réfléchie, mais simplement des limites momentanées fixées au cours des luttes, souvent même du hasard. »

Il a fait, dans ce même « Mein Kampf », l'apologie du mensonge en politique et dans la propagande. Toutes les contradictions, tous les mensonges, tous les mythes sont préférables à « la vérité si celle-ci est favorable aux autres ». Nous connaissons déjà trop de cas où Hitler a failli à sa promesse : n'avait-il pas juré, par exemple, de respecter l'indépendance autrichienne ?

Les mythes nazis (défense de l'honneur allemand, peuple sans espace, racisme, etc.) masquent, sous un aspect passionnel, propre à séduire les masses, les buts visés par le néo-impérialisme allemand, dont Hitler est l'instrument — et ce néo-impérialisme représente les intérêts du gros capitalisme de la métallurgie et de la chimie, ainsi que ceux de la grande propriété foncière, qui domine en Prusse et dans toute l'Alle-

au monde pour l'action brusquée et violente entreprise par ses armées ».

Hitler rétablit l'armée permanente interdite par le traité de Versailles, en mars 1935. Il occupe la zone rhénane démilitarisée. Contrairement au pacte de la Société des Nations, l'Italie envahit l'Ethiopie où le traité de 1906 nous réservait une zone d'influence.

La République espagnole est attaquée; son territoire est envahi par les armées du Duce et du Führer. L'Autriche que le traité de Versailles veut indépendante est annexée et Hitler achève le rêve de Bismarck.

Tout cela n'est pas seulement le droit international tourné en dérision, les traités déchirés : c'est la sécurité française gravement menacée. L'Autriche commande aux Balkans. L'Espagne à la Méditerranée et à la route d'Afrique. Djibouti tient l'extrémité sud du canal de Suez. Le Japon menace nos possessions d'Indochine. Que faisons-nous pour défendre la France d'encerclement ? Nous avons réuni des conférences. Nous avons refusé des canons à l'Espagne. Nous prononçons de temps à autre un blâme platonique. Bref nous ne faisons rien.

Tout se passe comme si nous étions décidés à sacrifier à la fois notre idéal et notre indépendance. Et ceci vingt ans après la victoire, une victoire achetée au prix de tant de sacrifices. Les hommes qui signalent les fautes énormes commises contre la patrie sont insultés par de prétendus nationaux, les mêmes d'ailleurs qui lorsque leur intérêt était autre prêchaient la haine héréditaire contre le peuple allemand. Il leur était agréable que deux peuples se haïssent; il leur est souverainement désagréable que nous dénoncions le péril d'une dictature. Ils ne parlent que de récon-

LE DANGER

« L'ENNEMI MORTEL DE NOTRE PAYS, LA FRANCE, TOMBERA DANS L'ISOLEMENT »

MEIN KAMPF

magne du Nord, et qui fournit à l'armée et à la diplomatie ses cadres imbus des traditions de leur classe; par eux, l'avenir se rattache au passé.

Hitler, en arrivant au pouvoir, n'a eu qu'une pensée en politique extérieure — et des coups ratés, comme celui du putsch de Vienne en juillet 1934 (assassinat du chancelier Dollfus) l'ont plus profondément engagé dans cette voie : CREER A TOUT PRIX LES MOYENS D'UNE NOUVELLE EXPANSION TERRITORIALE, et ce, au moyen d'une exploitation effrénée de la classe ouvrière dont les organisations étaient détruites d'une part, et, d'autre part, au moyen d'une « révision unilatérale » des clauses du traité de Versailles entravant le relèvement militaire.

Rappelons quelques dates, quelques faits qui marquent cette étape :

14 octobre 1933 : L'Allemagne sort de la S.D.N.

16 mars 1935 : Hitler proclame le réarmement de l'Allemagne. « Nous avons fait ce qu'il y a de plus important pour la paix : nous avons réarmé. » (Goering, 10 mai 1935.)

10 mars 1936 : Réoccupation militaire de la Rhénanie, où se sont installées de fortes garnisons, où des aérodromes et des fortifications ont été édifiées, où les routes et les voies ferrées ont été améliorées, selon les nécessités de l'actuelle stratégie : Clausewitz, Moltke l'ainé et Schlieffen ont maintes fois exposé quel rôle jouait la Rhénanie dans la préparation de toute attaque contre la France; l'Etat-Major allemand n'a pas oublié leurs leçons.

Ces violations successives du traité de Versailles, non seulement permirent à Hitler de créer les moyens d'une expansion territoriale (armée, flotte, aviation, etc.), mais encore elles constituèrent autant de « Machtproben », autant d'épreuves de force, destinées à étudier les réactions de l'adversaire éventuel et à lui en im-

Hitler n'est fort que de nos faiblesses

Par Léon ARCHIMBAUD

député

NOUS vivons une époque angoissante. Je ne dis pas cela parce que j'estime que l'Allemagne hitlérienne soit plus redoutable que ne le fut l'Allemagne wilhelminienne. Je crois le contraire. Je suis persuadé que l'Allemagne de Hitler n'est pas forte et que si le régime devait mobiliser et affronter un ennemi comme la France, ce serait la fin du régime. Mais ce qui est angoissant : c'est notre faiblesse. Gambetta disait « Une démocratie qui a peur est une démocratie perdue ». Avons-nous peur ? Au fond je ne le crois pas. Mais que nous en donnions l'impression, ce n'est pas niable...

En 1918, nous avons remporté contre l'Allemagne militariste et absolutiste une magnifique victoire. Pendant les dix premières années qui ont suivi cette victoire, nous avons vu les idées de liberté progresser à travers le monde. Depuis dix ans, nous les voyons regresser et tout se passe comme si le destin avait opéré un brusque et complet revirement au profit des vaincus de 1918. Certes Hitler a le droit de s'enorgueillir de ce renversement de la situation et prétendre qu'il tient du miracle.

Il lui a suffi pour ainsi dire de paraître et il peut répéter les mots fameux : Veni, vidi, vici.

Tout ne s'est-il pas passé comme si on avait voulu lui faciliter la tâche ?

Les démocraties qui ont fait la guerre au nom du Droit sont apparues depuis dix ans sans force aucune pour défendre ce même Droit pour lequel sont morts plus d'un million de Français. En 1931, le Japon viole les traités de 1902 et le pacte de la S. D. N. dont il est membre, s'empare du Mandchoukouo, et fait déclarer par le général Araki en 1933 qu'il « n'a aucune excuse à faire

ciliation maintenant que la démocratie allemande n'existe plus...

Mais pourquoi laissons-nous faire nos nationaux ? C'est qu'ils sont encore les maîtres de notre destin. C'est que les partis de gauche, malgré leur grande victoire de 1936, n'ont pas encore su exploiter leur avantage. La faiblesse extérieure des démocraties s'explique par leur faiblesse intérieure. Il est temps cependant que les partis de gauche se ressaisissent.

Aujourd'hui Hitler n'est pas en état d'affronter une guerre. Il ne peut encore faire que du chantage. Mais du train où il y va, d'ici un an, il peut être le maître d'Europe. Aujourd'hui l'Espagne, la Tchécoslovaquie existent encore. La Roumanie est encore indépendante. L'Autriche n'est pas encore équipée. Hitler ne peut mobiliser une population sous-alimentée, et à laquelle l'enthousiasme d'un jour ne peut faire oublier sa détresse matérielle. Je suis convaincu qu'une attitude ferme de notre part sauverait encore la paix. Je suis persuadé que ce premier échec porterait à un homme qui ne vit que de prestige un coup fatal. Qu'est-ce qui nous empêche de porter ce coup ? De nous défendre ? De sauver notre pays de l'asservissement ? Quelques hommes seulement se dressent sur le chemin du salut. Quelques hommes contre l'immense majorité de la nation préfèrent tout à la victoire de la démocratie européenne, à une paix fondée sur le travail et l'entente des peuples. Hitler n'est fort que de la faiblesse des démocraties. Les amis de Hitler ne sont forts que de nos hésitations.

C'est dire que pour sauver la France et la paix, il suffit aux républicains de vouloir et pour vouloir d'avoir confiance dans leur pays et foi dans leur idéal.

ER HITLERIEN

ser, comme à se rallier en Europe et hors d'Europe tous ceux qui, convoitant des territoires, prônant la révision de traités de paix, sont décidés à recourir à la force. Tokio et Rome ont entendu et compris l'appel auquel Budapest et Varsovie ne sont point restés, non plus, insensibles. « Il ne faut pas se faire d'illusions : nous n'allons pas regagner les régions perdues en priant solennellement Dieu ou en mettant nos espoirs sagement dans la S.D.N.; nous allons les regagner uniquement par la force des armes. » (« Mein Kampf ».)

« Une alliance dont le but n'implique pas l'intention d'une guerre est absurde et vaine... La perspective de complications guerrières est sa raison d'être intrinsèque. » (« Mein Kampf ».)

Actuellement, la politique extérieure du III^e Reich est entrée dans sa seconde étape, dans son étape décisive : celle de l'expansion territoriale.

Quels sont les objectifs de cette expansion ?

Tout d'abord, conformément au programme qui ne fait que reprendre le thème pangermaniste d'avant-guerre du Drang nach Osten, créer une Europe Centrale Germanique, qui comprendrait : l'Autriche, les Allemands des Sudètes, les Allemands du Burgenland hongrois, les « Saxons » si nombreux dans la Transylvanie roumaine, les barons baltes qui ont vu leurs domaines partagés en Lettonie, en Estonie, en Lituanie, les Allemands de Dantzig, du Corridor, de la Silésie et de la Posnanie polonaise, sans parler des Allemands de Suisse, des Alsaciens-Lorrains, des Allemands des cercles d'Eupen et de Malmédy en Belgique, de ceux du Slesvig du Nord au Danemark, etc.

Là où se parle la langue allemande doit dominer le Kulturreich, le III^e Reich; les théoriciens racistes ajoutent volontiers les races germaniques : Flamands et Scandinaves et les théoriciens militaires vont plus loin encore car ils désirent une frontière économiquement et militairement favorable. En 1933, Friedrich Lange a publié une carte de l'Europe Allemande dont la tache rouge s'étendrait de Dünabourg (Lettonie) à Constantza (Roumanie) et à Dunkerque (France) : le racisme hitlérien cache mal des appétits de sol et de sous-sol (blé, maïs, fer, houille, pétrole) et fait volontier fi des autres réalités nationales, tchèque, slovaque, hongroise, roumaine, française, etc., que l'accomplissement de la Mitteleuropa mutilerait ou asservirait. Nous venons de voir, le 13 mars, devenir fait accompli une partie de ce programme : l'Autriche a été annexée en 24 heures et, déjà, d'autres coups se préparent : contre la Tchécoslovaquie, où Henlein sert Berlin, contre la Hongrie et la Roumanie : il est nécessaire de remarquer qu'une des premières décisions prises par le III^e Reich après l'annexion de l'Autriche a été de céder sur le Danube une flottille de guerre et le « Curentul », journal roumain, a rappelé l'exemple de 1917, qui a montré à quoi pouvait servir la vallée du Danube : à mettre la main sur le blé et le pétrole de son pays. L'annexion de l'Autriche, prévue par Hitler depuis 1920, procure en effet au III^e Reich une position militaire formidable en Europe Centrale en lui donnant des voies de communications terrestres et aériennes, propres à assurer de futurs bonds, de futurs « faits accomplis » et en coupant en deux la moribonde Petite-Entente : elle assure aussi à l'Allemagne la possibilité de pressions économiques propres à créer dans les peuples des courants de mécontentement qui, exploités par la propagande, conduiraient les gouvernements à capituler : de ces réalités, certes, « Mein Kampf » et les discours ne parlent pas, mais elles n'en existent pas moins : l'Allemagne devient — et de beaucoup — le plus important client et le plus important vendeur des Etats de la Petite-Entente et de l'Entente Balkanique; avis aux ministres du Commerce des pays démocratiques qui, s'ils mènent une politique juste, peuvent empêcher des pressions qui conduiraient à la mainmise rapide du III^e Reich sur l'ensemble du Bassin Danubien et qui précéderaient immédiatement l'annexion plus ou moins déguisée. Hans Krebs, le prédécesseur d'Henlein, écrivit un jour qu'il fallait aspirer à la fusion des Etats de l'Europe Centrale et à l'autarcie économique du groupe ainsi formé.

Le géopoliticien Trempler, conseiller du parti nazi, a tracé, lui aussi, une autre carte du futur III^e Reich : toute la Pologne, la Lituanie, l'Estonie, la majeure partie de l'Ukraine et de la Blanche-Russie, la région de Léningrad doivent, selon lui, être annexées. Trempler a géographiquement compris « Mein Kampf ». En effet, Hitler écrit en ce livre :

« Nous autres, nationaux-socialistes, nous tirons délibérément un trait sous l'orientation de notre politique extérieure d'avant-guerre. Nous commençons là où l'on avait fini il y a 600 ans. Nous arrêtons l'éternelle marche des Germains vers le Sud et l'Ouest, et nous jetons nos regards sur l'Est. »

Deux mensonges démentis par les faits et les textes : nous arrêtons notre marche vers le Sud et vers l'Ouest, deux mensonges qui visent à faire approuver par les Etats capitalistes de l'Europe Occidentale un projet : la marche vers l'Est, la lutte contre l'U.R.S.S. La marche vers le Sud est d'ailleurs une condition de cette marche vers l'Est : la Roumanie est riveraine de la Mer Noire et il faut la dominer ou l'avoir pour alliée ainsi que la Pologne pour attaquer l'U.R.S.S. en Ukraine, de même qu'il faut dominer les Pays Baltes, et autant que possible avoir la Finlande comme alliée pour attaquer la région de Léningrad : l'histoire de 1917 à 1919 le prouve et nous aide à comprendre le rapprochement entre Varsovie et Berlin d'une part,

et les manigances entre le Colonel Beck et le Roi Carol (1) de l'autre.

Ce thème antisoviétique élargi à l'usage du capitalisme international en thème anticommuniste, Hitler et ses lieutenants le reprennent constamment : mais c'est au Congrès de Nuremberg, en 1936, qu'il a reçu son expression la plus franche.

« L'Oural, avec ses immenses trésors de matières premières, la Sibirie avec ses riches forêts, l'Ukraine avec ses immenses plaines de céréales, S'ILS ETAIENT SITUÉS EN ALLEMAGNE, celle-ci, sous le gouvernement national-socialiste, nagerait dans l'opulence. »

Quel double aveu de faillite économique à cause du réarmement intensif et d'appétits impérialistes illimités : ceux-ci, par l'accord antikomintern, se sont conjugués avec ceux du Japon et bénéficient de l'appui italien.

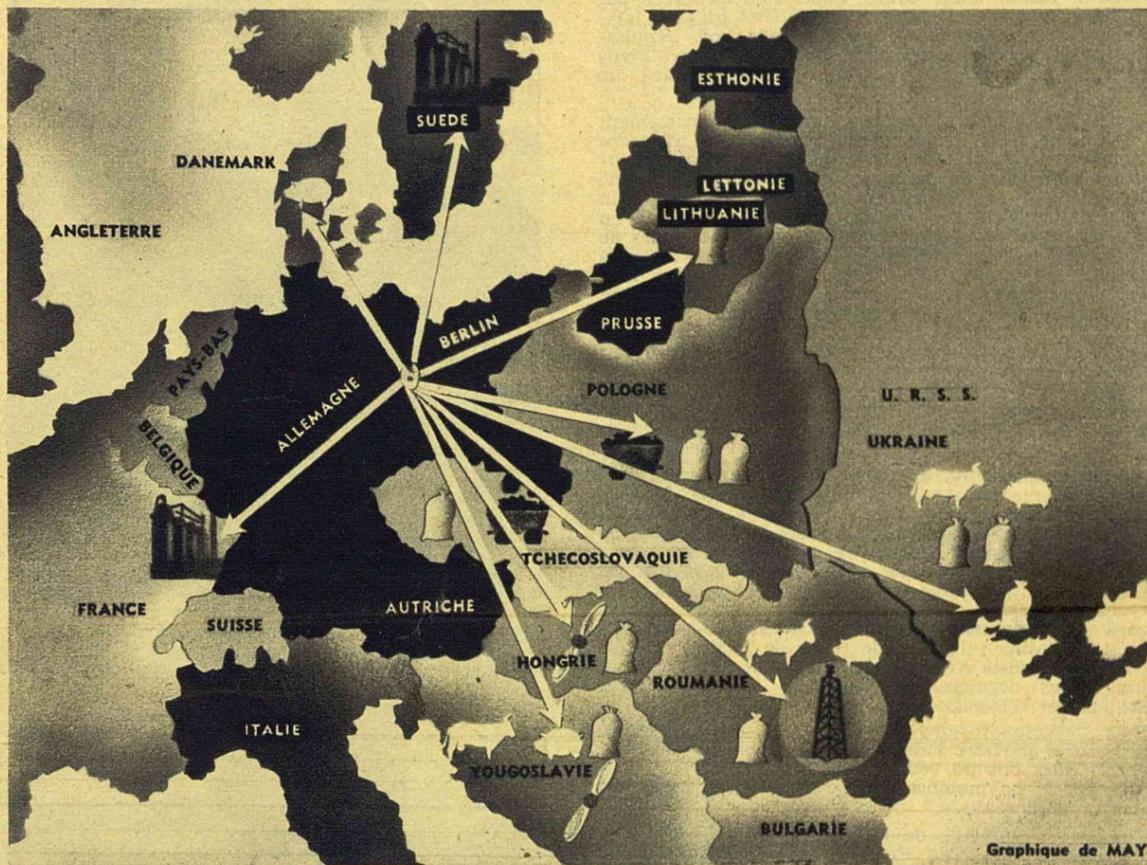
Et notre pays ? Hitler le hait féroce, car la marche vers l'Ouest n'est pas arrêtée et, malgré « Mein Kampf », le néo-impérialisme hitlérien a formulé des exigences coloniales.

mener à sa conclusion la lutte éternelle et essentiellement stérile qui nous oppose à la France : mais à condition que l'Allemagne ne voie dans l'anéantissement de la France qu'un moyen de donner enfin à notre peuple, sur un autre théâtre, toute l'extension dont il est capable. »

Le programme hitlérien est donc net et son futur accomplissement se lit sur la carte des emplacements d'aérodromes, de garnisons, sur le réseau d'autostrades, etc.; il permet aussi de comprendre les intrigues de Ribbentrop et l'Anglo-German Club en Angleterre, l'intervention en Espagne, prévue par le stratège Bause dès 1934 (« Il arrive toujours un moment où le lièvre succombe devant le nombre des chiens », « L'Espagne est l'alliée naturelle de l'Allemagne contre la France », aussi faut-il la rendre forte à nouveau), les manœuvres de trahison de nos « nationaux » et de nos cagouleurs qui, au nom de l'intérêt de leur classe, préparent, aussi délibérément que les frères de Louis XVI en 1792, l'intervention de l'étranger en France. A l'ennemi de l'extérieur et à ses alliés de l'intérieur, opposons un front pacifique, mais vigilant et résolu.

H. CHASSAGNE.

Sous prétexte de « libérer les minorités allemandes », Hitler cherche à se procurer : au Danemark, du bétail (surtout des porcs). — En Suède, du minerai de fer (le meilleur du monde). — En Alsace-Lorraine, du minerai de fer. — En Lituanie, des céréales. — En Pologne, de la houille et des céréales. — En Ukraine, des céréales et du bétail. — En Roumanie, céréales, bétail, et surtout du pétrole. — En Yougoslavie, bétail et bauxite. — En Hongrie, blé et bauxite. — En Tchécoslovaquie, de la houille et du blé.



« Il faut enfin qu'on se rende clairement compte d'un fait. L'ennemi mortel, l'ennemi impitoyable du peuple allemand est et reste la France. »

« Peu importe qui a gouverné ou qui gouvernera la France; que ce soient les Bourbons ou les Jacobins, les Napoléon ou les démocrates bourgeois, les républicains cléricaux ou les bolchevistes rouges. » (« Mein Kampf ».)

Sans parler des accusations hystériquement racistes. C'est net. Certes, après le plébiscite de la Sarre, Hitler a déclaré n'avoir plus de revendications territoriales à formuler à l'égard de notre pays, désavouant (!) cette phrase de « Mein Kampf » :

« La France, soit dit en passant, nous a volé l'Alsace-Lorraine. » (2).

Mais c'était pour tromper une partie de l'opinion publique et pour tenter de nous isoler de l'U.R.S.S., de la Tchécoslovaquie, de la Petite-Entente, comme si la politique de Delbos et de ses prédécesseurs n'y suffisait pas.

« Aucune démarche vis-à-vis de ces puissances (Angleterre et Italie) ne doit nous paraître trop dure, aucun renoncement inadmissible si le résultat final est de nous fournir même une simple possibilité d'abattre l'ennemi qui nous hait si rageusement (la France). » (« Mein Kampf ».)

et plus loin :

« L'ennemi mortel de notre pays, la France, tombera dans l'isolement. »

Il faut isoler la France et l'endormir, avant de l'attaquer, et la politique d'Hitler vise ce but qui, pratiquement, consiste à ruiner le système de la sécurité collective.

« C'est seulement... lorsque nous rassemblerons toute notre énergie pour une explication définitive avec la France et que, pour cette lutte décisive, nous jetterons dans la balance les objectifs essentiels de la politique allemande, c'est alors seulement que nous pourrons

(1) Aspects du problème traités en d'autres articles.
(2) Le 14-11-37, le journal de Goering, la « National-Zeitung », réclamait la Lorraine et rappelait que Nancy fut allemande de 1153 à 1766. La Société Goering veut du minerai de fer.

oe BUREAU D'ÉDITIONS
31, Bd Magenta. PARIS-X^e
Chèque Postal : Paris 943-47

LES COURS DE
L'UNIVERSITÉ OUVRIÈRE
DE PARIS

LES GRANDS PROBLÈMES
DE LA POLITIQUE
CONTEMPORAINE

par Etienne FAJON
Député de la Seine

DEJA PARU :

1. L'action politique et le marxisme.
2. L'Etat et la Révolution.
3. Démocratie et socialisme.
4. Planisme et socialisme.

SOUS PRESSE :

5. La classe ouvrière et les paysans.
 6. La Nation et l'internationalisme.
 7. Les problèmes de l'Union.
 8. Le Rôle de l'action humaine dans l'histoire.
- Chaque fascicule : 1 fr. 50

AIDER L'ESPAGNE

pour que la France ne connaisse pas l'invasion

Si, parmi les « nationaux » (sic) de France, de Daudet à de Kerillis, on rencontre beaucoup plus d'agents conscients ou inconscients de Franco, Hitler et Mussolini, il arrive néanmoins que, de temps à autre, vous tombiez sur un homme que la menace italo-allemande sur les Pyrénées, et en Méditerranée, a commencé à faire réfléchir.

— Sans doute, disent-ils, du point de vue français, ce n'est pas une petite affaire que de voir l'Espagne, inféodée à l'Allemagne et à l'Italie. Mais, ils ne faut rien exagérer. Bases de sous-marins ? Bah ! de 1914 à 1918 l'Espagne d'Alphonse XIII l'était déjà pour l'Allemagne. Pour ce qui est d'une invasion espagnole par les Pyrénées, même d'une armée espagnole renforcée par des techniciens et des cadres allemands et italiens, laissez-nous rire ! L'Espagne, quelle qu'elle soit, républicaine ou franquiste, après deux années de guerre civile sera trop éprouvée pour pouvoir intervenir dans un conflit européen.

Vous aurez beau répondre que l'appauvrissement de l'Espagne — si incontestable qu'il soit — n'entrera nullement en ligne de compte, rappeler que Franco n'aurait pu tenir plus de deux mois, s'il n'avait été aidé matériellement et financièrement par Rome et Berlin et n'avait bénéficié des crédits accordés, sans doute en vertu du pacte de non-intervention, par les banques de la City de Londres, expliquer qu'en cas de guerre entre la France et les pays totalitaires, la même aide en matériel et en crédit permettrait à l'Espagne franquiste de mettre en ligne sur les Pyrénées une armée moderne d'un million d'hommes, rien n'y fait. Le « national » français, un instant réveillé, préfère se rendormir sur le mol oreiller de l'appauvrissement de l'Espagne... comme avant 1914 d'autres se berçaient de l'illusion de la guerre impossible — ou sinon très courte — répandue par tous les économistes « distingués » des deux mondes.

Pourtant, Mussolini, lui-même, dans son discours récent au Sénat fasciste, vient de réfuter une fois de plus, avec un cynisme et une insolence, jamais atteints, la thèse des partisans français avoués de Franco, ou de ceux qui soutiennent qu'une victoire franquiste serait indifférente du point de vue de la sécurité de la France.

Les arguments du Duce, — qui, pour des raisons d'ordre diplomatique, ne peut faire état des avantages stratégiques que lui donnerait la victoire de Franco — peuvent se résumer ainsi : l'armée de terre, de mer et de l'air de l'Italie fasciste s'est considérablement renforcée au cours de ces dernières années dans les deux guerres d'Éthiopie et d'Espagne.

Pour plusieurs raisons : 1° Elles ont pu au cours de ces combats parfaire l'instruction tactique de leurs cadres. 2° Elles ont pu vérifier et améliorer leur matériel de guerre. 3° La mobilisation industrielle de l'Italie est d'ores et déjà réalisée.

Ces trois arguments de Mussolini apparaissent, sans doute aux profanes, au Français moyen, comme d'une gravité beaucoup moins grande que les menaces d'invasion ou de rupture des lignes de communication franco-africaines. Cependant, pas un officier, pas un technicien averti des conditions de la guerre de demain, n'en contestera la gravité.



Soldat de la République Espagnole, un de ceux qui défendent la sécurité de la France.

C'est un fait que la guerre d'Espagne a amené les états-majors allemand et italien à réviser pas mal des idées admises dans toutes les armées du monde sur la guerre de demain. Notamment en ce qui concerne l'emploi des troupes motorisées, des tanks, et de l'aviation. Plus encore, en ce qui concerne le rôle de l'artillerie et des mitrailleuses de défense contre avions.

C'est un fait qu'une armée dont les cadres supérieurs, moyens et subalternes ont pu étudier en Espagne les conditions d'une guerre moderne, disposera par là même d'une supériorité tactique.

C'est un fait qu'au cours de ces deux années de guerre en Espagne, l'Allemagne et l'Italie ont pu profiter de l'expérience, améliorer considérablement leur matériel de guerre. — Veut-on des exemples ? Les avions de chasse italiens et allemands, surclassés il y a un an, sont aujourd'hui égaux sinon supérieurs, aux avions dont dispose l'Espagne républicaine. Le mécanisme compliqué des batteries antiaériennes — aussi complexe que les postes de commandement de tir de bateaux de guerre — a été perfectionné au cours de la guerre d'Espagne. Les tanks italiens de 1936, si facilement vulnérables, sont remplacés aujourd'hui par des engins adaptés aux conditions de la guerre.

C'est un fait aussi — et c'est sans doute le plus grave — qu'en cas de conflit, l'Allemagne et l'Italie auraient sur la France une avance de trois à six mois en ce qui concerne la mobilisation industrielle. On ne fa-

brica pour ainsi dire pas d'armes ou de munitions en Espagne franquiste. Tout vient d'Allemagne et d'Italie, où les usines travaillent à plein pour alimenter l'armée du fascisme international des fronts de Madrid et d'Aragon.

« Mais, il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. » Les « nationaux » (sic) français ne se réveilleront qu'au bruit des bombes d'avions bombardant et incendiant les villes françaises...

Encore peut-on croire que beaucoup d'entre eux ne se réveilleront pas pour se repentir de leurs erreurs d'aujourd'hui, mais pour applaudir les assassins en chemises brunes ou en chemises noires !

Commandant X...

MUSSOLINI quand il parle.



OU VA LA POLOGNE ?

par L. GRIFFOLE

La Pologne, le plus puissant des pays vaincus de l'U.R.S.S., a reconquis son indépendance en 1918 et dans le système européen issu du traité de Versailles, elle avait alors un double rôle à jouer :

— Tout d'abord et avant tout, servir de barrière au bolchevisme ; comment de temps le soldat polonais a-t-il monté la garde face à l'est ?

— Ensuite, faire partie de cette chaîne d'états nouveaux qui entouraient l'Allemagne et qui devaient par suite, en défendant leur existence, défendre le nouveau statut territorial de l'Europe.

Tout alla bien jusqu'à l'arrivée d'Hitler au pouvoir : la victoire du fascisme brun souleva d'abord beaucoup d'inquiétudes en Pologne, non sans raison : Hitler revendiquait Dantzig et le couloir, réclamait le retour au Reich des minorités allemandes, et sa presse insultait les Polonais, « ces truquons ivres de schnaps » ; mais bientôt la réaction polonaise au pouvoir se rapprocha de Hitler et les ennemis héréditaires d'Hitler devinrent amis, puisqu'ils avaient trouvé des ennemis communs, la Tchécoslovaquie et l'U.R.S.S. entre autres.

Longtemps, le gouvernement polonais a mené un double jeu : Beck avait une politique germanophile et le maréchal Rıdz-Smıgly venait à Paris renouveler ses protestations d'amitié et contracter un emprunt ; il est vrai que « un pays qui a besoin de capitaux, doit les puiser n'im-

porte où et n'importe comment » (« Kurjer Poranny », journal gouvernemental). Bien des faits dévoilaient ce double jeu polonais, assez maladroit : Beck systématiquement évitait de parler des rapports de son pays avec la Tchécoslovaquie qu'il rêve de dépecer et ses intrigues avec la Roumanie pouvaient éveiller toutes les défiances. Lors de son voyage à Varsovie à la fin de 1937, le roi Carol a eu de longs entretiens avec Beck et Rydz-Smıgly et, à ce propos, l'« Ilustrowany Kurjer Codzenny » déclara : « L'alliance polono-roumaine résulte de la profonde conviction qu'une solide barrière, qu'aucune puissance ne saurait briser, doit être édifıée entre la Baltique et la mer Noire ». Déjà, en avril 1937, Beck était venu à Bucarest et on a pu prétendre que la mission militaire qui l'accompagnait avait apporté un plan de coopération militaire contre l'U. R. S. S.

Bref, la France finançait les armements de la Pologne, qui savait, dans l'intérêt allemand le système de la sécurité collective, c'est-à-dire la sécurité française.

Plus le III^e Reich mettait l'Europe devant des faits accomplis et plus la clique qui dirige la Pologne l'admirait, trahissant les intérêts nationaux de son pays et mettant en péril l'avenir de celui-ci.

Les hitlériens ont mis la main sur Dantzig : Beck a approuvé les hitlériens, au mépris du traité des minorités qu'ils ont signé, dressant contre Varsovie les minorités allemandes de Pologne et le colonel Beck se tait : les fruits du

rapprochement sont peut-être amers, mais un espoir tenace reste : suivre l'exemple hitlérien et partager la peau de l'ours qui n'est pas encore tué.

Beck a approuvé aussi l'annexion de l'Autriche et le nouveau Drang nach Osten. Comme Mussolini, il abandonne une position convoitée pour en conquérir d'autres à l'aide de l'Allemagne : pays baltes, Silésie de Teschen, qui appartient à la Tchécoslovaquie et peut-être Slovaquie, une partie de l'Ukraine, de la Blanche-Russie.

« L'Italie, tout comme la Pologne, considèrent le bassin danubien, du point de vue de leurs intérêts, comme une région dont l'importance est de second ordre. La Méditerranée pour l'Italie, les régions baltes pour la Pologne, représentent un intérêt primordial », proclame l'« Ilustrowany Kurjer Codzenny » (11-3-38).

Ce qui nous aide à comprendre les longs entretiens de Beck avec Mussolini à Rome, son entrevue avec Hitler, qu'il imite autant qu'il le peut : exigences coloniales, attaque contre la S. D. N. et, on vient de le voir, recours au chantage appuyé sur la force armée. L'ultimatum à la Lithuanie, mieux que tout, témoigne en effet combien la clique des colonels est convenue aux méthodes hitlériennes et juge maintenant inutile de pratiquer un double jeu : il faut rappeler, d'ailleurs, que cette première étape — d'autres coups suivront si les puissances démocratiques persévèrent dans leur passivité — correspond à un vieux plan hitlérien et pangermaniste ; les journaux réactionnaires allemands

du 31-3-28, proposèrent à Varsovie la Lithuanie en échange du Corridor, la reconnaissance de la suprématie polonaise en Estonie et en Lettonie et une alliance militaire avec leur pays. Beau projet, propre à séduire les gros propriétaires fonciers qui rêvent de récupérer, grâce à une croisade vers l'Est et vers les Pays Baltes, les énormes domaines qu'ils ont perdus.

Le programme hitlérien s'apparente d'ailleurs au grand programme de l'impérialisme polonais tel qu'il a été exposé par Vladislav Studnicki, agent allemand de 1914 à 1918, collaborateur de Beck de 1927 à 1930, dans un livre retentissant : « Le système politique de l'Europe et la Pologne ».

« L'U.R.S.S. est moins dangereuse pour la Pologne comme ennemie que comme alliée ».

Le mieux donc, est d'affaiblir l'U. R. S. S., de la séparer de l'Ukraine, du Caucase, du Turkestan : on voit comme Studnicki est proche d'Hitler, de Rosenberg et de certains pétroliers anglais. « L'Extrême-Orient, jusqu'au Baïkal, doit appartenir au Japon ». « Les destinées de l'Europe dépendent du résultat de la lutte entre le Japon et la Russie » ; comme on comprend le rapprochement qui, depuis 1933, s'est effectué entre Varsovie et Tokio, rapprochement qui a fait écrire au correspondant londonien du journal nippon « Asahi » (27 août 1934) que le pacte de non-agression germano-polonais contiendrait une clause secrète, relative à l'invasion de l'Ukraine en cas de guerre anti-soviétique en Extrême-Orient.

(Voir suite page 15)

Si la GUERRE éclatait...

Si, demain, la guerre éclatait...
Un mauvais rêve. Ah ! oui, sans doute. Mais, tout de même, une menace qui pèse sur la France, sur le monde.
Si la guerre éclatait... Le maréchal Foch nous l'a annoncé : il n'y aurait pas de déclaration de guerre.
A quoi bon ? Il faudra, du premier coup, jouer la grande scène de guerre totale, surprendre l'adversaire, l'affoler, le blesser, déjà, profondément dans ses nerfs bien plus que dans sa chair.
Ce mauvais rêve, je l'ai fait. Visions de cauchemars ! Mais un rêve éveillé, aussi conscient que possible, aussi proche que possible des réalités connues, des tactiques mises au point, un rêve calqué, à l'encre rouge, sur les thèmes des grandes manœuvres qui ont été faites dans tous les pays.

Premier acte, au Bourget, dans la cabine d'un radiotélégraphiste.
Une nuit de printemps, tendre et parfumée, une nuit où la lune fait des économies, avec quelques nuages à mi-chemin entre le ciel et la terre. On aura choisi, bien soigneusement, une période de beau temps et un ciel couvert, un peu, juste ce qu'il faut pour donner du fil à retordre aux « chasseurs ».
Sera-ce, dans cette tendre nuit des hommes, comme un éclair ?
Il n'est plus facile, maintenant, de faire une attaque imprévue. Là-bas, sous la croix gammée, sous les faisceaux, trop de millions d'hommes devront se préparer pour qu'on ignore qu'ils sont à pied d'œuvre. On aura échangé des notes. Paris aura reçu, comme Vienne hier, un ultimatum qui ne comportera pas de réponse.
Et ce sera la nuit tragique, la première d'une noire série.

On l'attendra, un peu, sans y croire tout à fait. Fièvre dans les rues. Tension au Parlement. « Ils n'oseraient pas. »
Pas de mobilisation générale. Il serait trop tard, pour les autres. Ils vont tout devancer, en quelques heures.
Le radio, au Bourget, est un peu plus anxieux que d'habitude. On l'a doublé. Toutes les permissions sont supprimées. Les avions sont prêts, dans les grands hangars.
« D. D. D. escadrilles nombreuses franchirent frontière direction ouest 1 heure 30... »

La face tragique de l'homme qui, le premier, sait que la guerre est commencée. Alors, tout se précipite. Les radios se croisent dans les airs. Metz parle, puis bientôt Reims. Et, de place en place, des émetteurs secondaires.
Là-bas, déjà, au-dessus des campagnes endormies, quelques batteries de D.C.A., les premières prêtes, tournent vers les cieux menaçants les lourds pavillons de leurs oreilles intelligentes. Auscultation de la mort qui vient. On tente de repérer, au son, la marche des escadrilles. Elles volent très haut. 5 ou 6.000 mètres. Elles vont très vite. Des appareils tout neufs, construits en grande série, filent à 440 à l'heure, chargés de deux mille kilos de bombes.
Vers Paris.

Car il faut que le premier coup soit pour la capitale. Il faut que la première attaque soit la plus meurtrière. C'est la seule qui bénéficiera de la surprise.

Ces avions, ils viennent, par centaines, d'aérodromes inconnus. Non, pas de Cologne ou des grandes villes du Rhin, de la Ruhr. Ils étaient, hier encore, tout benoîtement planqués sous des feuilles, dans un petit bois bien couvert, au bord d'une prairie. Ou bien, dans le sous-sol d'une terre étrangement sapée, ils attendaient, à l'abri, l'ordre d'un départ.

Ces aérodromes de guerre, ces champs de secours, ces nids clandestins pour oiseaux meurtriers, ils tapissent maintenant les bords du Rhin. On les devine. On ne les connaît pas. Il faudra, demain, les repérer, un à un, les cribler de bombes.

Cette nuit, il faut se défendre, et riposter. Est-on prêt ? Jamais tout à fait.
Mais l'alerte est donnée. D'un coup, en quelques minutes, Paris s'éteint. Pas une lampe, pas une veilleuse. Les rues sont noires. Dans les cafés, la foule des noctambules ne peut plus croire à une panne de lumière. La sirène a mugé.

Elles ébranlent l'écho de leurs clameurs, les sirènes, cette seule réalisation de la défense passive. Dans les casernes des pompiers, c'est l'alerte du feu. Les voitures ronflent, comme ronflent, déjà, sur tous les aérodromes, les moteurs que l'on chauffe, comme ronflent les camions qui s'en vont, avec leurs canons de D. C. A., prendre position. Les batteries fixes sont chargées. Et, toujours, toujours, les radios qui arrivent, souvent contradictoires. On a grand peine à suivre la marche des escadrilles vers Paris, on confond les itinéraires, car plusieurs colonnes volantes ont franchi la frontière, en même temps. Il est nécessaire qu'elle soient, à dix minutes d'intervalle, toutes sur la ville. Dix minutes, pour l'assaillant, c'est un

gain essentiel, presque l'assurance d'une mission tranquillement accomplie.

Car il ne faut pas plus de quarante minutes aux avions nouveaux pour voler du Rhin à Paris.

Quarante minutes, le temps de transcrire un message, d'alerter les postes, de réveiller les aviateurs, les canoniers, les mitrailleurs, de chauffer les moteurs et de prendre l'essor.

Quarante minutes.

On aura eu, tout juste, le temps d'éteindre la ville et d'installer quelques vaines batteries de mitrailleuses. Il n'y aura pas un avion en l'air, côté défense, quand ils viendront.

Les voilà.

On les entend d'abord. Le ronflement d'une ruche de monstres. Ils approchent, ils descendent. Oh ! quelques formations se sont égarées, sans doute. Mais les chefs de file connaissent le chemin de Paris. Ce n'est pas pour rien que l'on a changé, tous les soirs, en vols de nuit, l'observateur de l'avion postal Berlin-Paris.

La Seine est là, ruban d'argent aux reflets éteints. Les collines hérissées du rais puissant des projecteurs. C'est bien Paris.

Quelques éclats brefs, rageurs. Un jeu magnifique et bouleversant de rayons lumineux. Puis, le feu croisé, nourri, d'une pièce d'artifice épouvantable. La D. C. A. entre en jeu la première. Tout à l'heure, déjà, quelques obus se sont égarés dans le ciel, presque à tâtons, du côté de Reims. On veillait, dans les casemates et les observatoires.

Quinze minutes durant, ce sera l'enfer !

Une escadrille est descendue, très bas, sur le Bourget, une autre s'en va jusqu'à Villacoublay. Des bombes tombent, méthodiquement, sur la grande pelouse verte, sur les hangars. Petit travail accessoire.

Le gros des forces de dévastation, c'est Paris qu'elles visent.

Paris, au hasard. La périphérie si l'on peut : il y a tant de monde dans les maisons ouvrières.

Le grand jeu de la mort. Des gaz ? Pas tellement, juste de quoi donner un avant-goût. Le gaz est d'un mauvais rendement. Mais les torpilles de deux cent cinquante kilos, de ces immenses bombes qui vous

Chaque flamme qui monte, c'est un repère pour les escadrilles de la seconde vague. De la troisième. Maintenant, là-haut, sous le casque, le bombardier ajuste ses coups, le pilote cherche le quartier des Ministères, les gares, les réservoirs à gaz. Les plus sauvages descendent encore, pour bien viser la foule. Les chasseurs des escadrilles d'accompagnement s'exercent au tir, en rase-mottes, sur les Champs-Élysées où, déjà, des voitures qui voudraient partir commencent à s'emboutir.

Ce bilan de la première nuit, le fera-t-on jamais ? Décrire, encore, et les morts et les blessés, les cris d'angoisse, de rage impuissante ? Il n'y a jamais qu'une douzaine d'avions sur Barcelone, et c'est terrible. Il y en aurait des milliers sur Paris.

Et sur Marseille, et sur Toulouse, et sur Bordeaux.

Ils viendraient du Rhin, ou de Catalogne, ou du Pays Basque, ou de la Riviera italienne, les avions du fascisme. Ils seraient en France presque tous ensemble.

Cependant, dans la même nuit, l'escadre installée dans la Méditerranée comme chez elle s'en irait bombarder les côtes de France, attaquer Toulon. Des avions encore, catapultés, des hydravions pour détruire les belles villes, les enfants bronzés, les femmes aux yeux d'ombre.

Par douzaines, les sous-marins croisent autour des Baléares, autour de la Corse, à l'affût des bateaux transporteurs de troupes algériennes ou coloniales. On attaque Tunis, par terre, par air, par l'eau. On attaque Alger, coup de semonce pour donner le signal de la révolte aux cinquièmes colonnes installées là par nos Français.

La guerre totale, la guerre partout.

Les minutes qui suivront ? J'imagine, dans Paris, la sortie des hommes du C.S.A.R., des tentatives pour mettre la main sur les Ministères, l'Élysée, les centraux, les usines du gaz, des eaux, de l'électricité. Je pense aux bombes qui éclateront sur les voies de chemin de fer, dans les usines de défense nationale.

Je pense, aussi, à l'immédiate riposte. La descente des faubourgs pour réduire les Cagouards, les ouvriers montant la garde dans leurs usines, les masses exigeant, et cette fois, obtenant, un vrai Gouvernement de halte au fascisme.

Les avions français se sont envolés, très vite. Ils ont dressé, sur le chemin du retour, leurs arabesques cavalcadantes devant les escadrilles qui s'enfuient à tire-d'aile. De Reims, de Toul, de Chartres, de Châteauroux, de lourds avions sont partis, qui, dans les quatre heures, vont accomplir les tâches de riposte imposées.

Berlin ? C'est une idée de l'Etat-Major qu'il faut, immédiatement, riposter sur Berlin, ou Rome. Mais, plus pratiquement, un arrosage systématique, méthodique, serré, de toutes les usines de guerre d'Essen, des nœuds serrés de chemins de fer ; des missions de destruction sur les autostrades construites d'hier et toutes couvertes, à sens unique, de camions, de tanks.

L'escadre de l'Atlantique qui vogue à toute vapeur vers la Méditerranée. La Home Fleet qui est bien obligée de quitter ses ports. Londres ne serait-il pas attaqué en même temps que Paris ?

Et la France en deuil qui commencerait, dès le matin, à veiller sur ses trois frontières...

Trois frontières ! Au moins.

Il y a une ligne Maginot. Des millions de litres de béton, des casemates avec des ascenseurs, des gros canons, un réseau serré d'armes automatiques servies par des hommes quasi invulnérables.

La ligne Maginot ne monte pas jusqu'à la mer du Nord. Elle ne descend pas jusqu'à Menton. Elle ne coupe pas la route de Perpignan, ni celle de Bayonne.

Trois fronts à couvrir. Pratiquement, presque toute la France !

Essayer de recouvrer la maîtrise des mers, pour que les bateaux puissent aller de Marseille à Alger. Pour que les avions volent de France au Maroc.

Garder l'Atlantique, jusqu'à Gibraltar. Car, au Portugal, s'installeraient dans les dépôts qui servent contre les Républicains espagnols, des corps d'expédition. Car les ports serviraient de base à des patrouilles qui empêcheraient toute communication entre la France, l'A.O.F., le Congo.

Et la menace serait partout. Et il faudrait s'installer dans la guerre. Les premiers jours, une « casse » terrible. En quelques semaines, beaucoup moins d'avions dans les airs, beaucoup moins de pilotes dans les formations. Car le pilote d'un de ces appareils-usines qui volent à 500 à l'heure, on ne le forme pas en trois mois, ni même en six.

C'est pourquoi l'ennemi essaierait d'emporter la décision en quelques jours. Sans y parvenir.

Après, une longue, une terrible *der des der*.

Une débauche d'artillerie, de tanks, d'armes automatiques.

La famine, la misère. La lente usure des femmes dans les usines qui doivent tourner jour et nuit pour réparer les brèches faites dans le matériel.

Mais qui réparera les pertes de vies humaines ?

(Suite page 18)



1. Luxembourg, 2. Liechtenstein, 3. Belgique, 4. Hollande.
- Capitales d'Etat.
- Villes importantes.
- Frontières de l'Autriche.
- Frontières des Etats d'Europe.

ouvrent, d'un coup, une maison de six étages, et, si elles tombent bien, paralysent ou enflamment tout un quartier.

Et puis, en grêle fine, des bombes électrons par milliers. Elles arrosent le sol, les rues, pénètrent dans les chantiers, s'ouvrent un chemin dans les toits. Oh ! sans doute, un déchet énorme, mais que d'incendies, tout de même, qui vont s'allumer spontanément.

Un fracas étourdissant. Trois millions de cœurs qui battent plus vite. Des centaines de milliers d'enfants qui pleurent. La maman qui se jette à bas de son lit, dans la maternité. Les hommes qui se ruent vers la cave, le métro, vers le garage, avec l'idée insensée de partir avant la mort.

Panique, désordre. L'obsession du cri strident des sirènes, de l'appel aigu des autos de pompiers, des voitures de la police.

Et les bombes qui tombent, et le feu qui s'allume, et les maisons qui s'émiettent, et les ambulances débordées, et les hôpitaux pleins.

LES CINQUIÈMES COLONNES

Par L. GRIFFOLE

La guerre change de sens et aussi sa préparation; à l'intérieur de chaque pays (1) les impérialismes les plus agressifs, ceux des pays totalitaires, trouvent des complices qui, avec plus ou moins de bonne foi, croient aux boniments antibolcheviks de Hitler ou de Mussolini; boniments qui cachent bien mal de solides appétits. La guerre d'Espagne, la révolte de Franco, nous en fournissent la preuve la plus nette: personne n'oserait nier que Hitler et Mussolini n'aident les rebelles de toutes leurs forces; personne, non plus, n'oserait sincèrement soutenir que Hitler et Mussolini en aidant Franco sont désintéressés; on connaît leurs visées économiques (mines de fer et de cuivre) et stratégiques (menace dirigée contre les communications atlantiques du Cap à l'Angleterre, diversion sur la frontière française et rupture des communications entre la France et l'Afrique du Nord) et pourtant, par haine du peuple, du Front populaire, toute une fraction de la bourgeoisie, celle qui est liée aux trusts, aux grandes banques, soutient Franco: et en France comme en Angleterre, il se trouve des gens qui aident les rebelles, trahissant ainsi les intérêts permanents de leur pays; l'intérêt de classe passe avant tout. C'est pourquoi, à la faveur de circonstances historiques, analogues en un certain sens à celles de 89 — il s'agit d'une même situation, d'une même fin de deux classes dominantes différentes qui sentent leur domination s'évanouir, hier, la noblesse, aujourd'hui, le capitalisme — nous voyons renaître un état d'esprit de défaitisme, de trahison, pour tout dire, un état d'esprit coblençard; puisse un état d'esprit jacobin lui être opposé.

Hitler et Mussolini savent utiliser ce défaitisme de la grande bourgeoisie que toute leur propagande antibolchevique et antidémocratique vise à développer, que leurs nombreuses organisations à l'étranger visent à utiliser, au mieux de leurs intérêts impérialistes et de la préparation de l'agression.

Les événements d'Espagne ont fait lancer le terme « Cinquième Colonne »: le mot et la chose ne sont point seulement espagnols. Nous l'allons montrer.

Hitler a d'abord à l'étranger ses services d'espionnage, ceux du Ministère de la Guerre, dirigés par le fameux colonel Nicolai; la Gestapo ou police secrète d'Etat dispose aussi d'une section étrangère richement dotée, dirigée par Himmler et Heydrich. Elle recrute des agents, surveille les émigrés, les personnalités politiques antifascistes et ne recule ni devant le vol, ni devant le chantage, ni devant l'assassinat (ex.: assassinat du professeur Lessing en Tchécoslovaquie).

Le parti nazi a des sections à l'étranger: le 28 août dernier, à Stuttgart, s'est ouvert le Congrès de ces organisations « parade générale du germanisme »: ce Congrès a servi de prélude à celui de Nuremberg. Suivant les indications officielles, données par Bohle, directeur de cette organisation rattachée au ministère des Affaires Etrangères, il y avait, en 1937, 548 groupes nazis à l'étranger, 1.097 groupes de marins, sans parler de nombreux groupes locaux indépendants. 700 fonctionnaires s'en occupent au ministère, répartis en 8 offices nationaux, à côté desquels existent 25 offices spéciaux: sections étrangères du Front du Travail, organisations d'étudiants, de membres du personnel enseignant, de femmes, office des ports, office de presse, etc.

A ce Congrès assistèrent les représentants de groupes nazis de tous les pays du monde; il est bien certain que, si en Angleterre, aux Etats-Unis par exemple, les groupes nazis se livrent avant tout à l'espionnage et à l'établissement de liens « idéologiques » avec leurs semblables, il n'en est pas de même là où existe une minorité de race ou de langue germanique: nous venons de le voir le 13 mars et les événements autrichiens ont déclenché une forte effervescence en de nombreux pays: on a pu observer en Alsace-Lorraine une recrudescence de la propagande nazie. Dans les cercles d'Eu-pen et de Malmédy en Belgique, des manifestations se sont produites aux cris de « Ein Volk, ein Reich, ein Führer ». Dans le Slesvig du Nord, sur la « frontière verte », les Allemands qui forment au plus le tiers de la population se sont montrés plus remuants, plus arrogants qu'à l'habitude: là, pour donner un exemple, l'organisation nazie dispose d'écoles où la classe commence par un vigoureux « Heil Hitler! » et le « Horst Wessel Lied »; une organisation spéciale (Vogelsang) achète aux propriétaires danois ruinés par la crise

agraire leurs terres pour y installer des nazis; et malheur à qui résiste! on a vu à Sylt empoisonner le puits d'une ferme appartenant à un récalcitrant. Les Allemands de Hongrie ont aussi montré de l'effervescence, comme ceux du Cap.

Mais c'est en Tchécoslovaquie que la situation est la plus grave: le parti Henlein a joué une carte audacieuse, il a déclaré, sur ordre de Berlin, que les registres du parti seraient bientôt clos; c'était sous-entendre que les récalcitrants auraient un jour ou l'autre, leur compte à régler avec la Gestapo; aussi le parti des agrariens allemands s'est retiré du gouvernement de Prague et s'est fondu dans le parti allemand des Sudètes; puis le parti chrétien social-allemand l'a imité, ainsi que le parti des artisans allemands et le groupe oppositionnel sudète Aufbruch; le groupe social-démocrate allemand, sous la pression de « néo-socialistes » s'est retiré du gouvernement de Prague, ce qui est une bizarre façon de combattre le fascisme d'Henlein. Les réactionnaires du parti populiste slovaque de Mgr Hlinka, ceux du parti hongrois cherchent à lier leur action à celle de Henlein.

Les organisations nazies à l'étranger constituent donc autant de noyaux de Cinquième Colonne, de noyaux actifs, centralisés et disciplinés.

Hitler utilise aussi les thèmes racistes — on le voit dans les pays scandinaves, par exemple, où des agents de l'Office des Allemands à l'étranger vont prêcher la bonne parole nordique, ainsi que des envoyés de l'Académie Allemande et de nombreux correspondants de presse; ces gens sont aidés là par des partis indigènes, bâtis sur le type du parti nazi et en rapports étroits avec lui. Pourquoi le troisième Reich attache-t-il tant d'importance aux pays scandinaves (aux pays baltes et à la Finlande)? Le Danemark est le Gibraltar de la Baltique; la Suède est riche en minerais de fer. Un point d'appui en Norvège permettrait d'intercepter la voie maritime de la Mer Blanche à la Mer du Nord; enfin, la Baltique est « la mer allemande ».

Comme le thème racique prend peu en Scandinavie, les fascistes usent beaucoup du thème anticommuniste! Ils flattent les agrariens de Suède et du Danemark, ils flattent les aristocraties et les cours et les résultats atteints ne sont pas minces; le parti agrarien Vensta au Danemark, le Cercle germano-suédois sont d'actifs auxiliaires et Hitler a dans les administrations de nombreux complices qui ne sont pas tous inconscients: ainsi, l'amiral de Champs, chef d'état-major de la flotte suédoise, expulsé d'Angleterre en 1915 pour espionnage.

En Hollande, c'est le parti fasciste Mussert qui répand la bonne parole; en Belgique, c'est le rexiste Degrelle qui collabore avec les nationalistes flamands dont les chefs ont depuis longtemps, de l'aveu même d'historiens de l'espionnage allemand comme Godfried Rooms, des relations avec les services de renseignements d'outre-Rhin. « Toute puissance en guerre avec le bloc franco-belge pourra désormais compter sur les forces aussi sûres que bien organisées du mouvement national-flamand, au même titre que tout pays hostile à la Grande-Bretagne trouvera toujours des alliés dans les Irlandais républicains ». L'aveu est net: il compromet singulièrement, non le peuple flamand, mais certains de ses chefs et Degrelle qui a partie liée avec eux. Il montre aussi que, la guerre changeant de caractère, les fortifications peuvent se montrer insuffisantes si leur arrière n'est pas sérieusement épuré.

En Angleterre, il y a un parti fasciste, celui d'Oswald Mosley, ex-député travailliste; il semble avoir peu d'avenir, aussi Hitler joue-t-il une autre carte, celle de l'antibolchevisme des classes dominantes qui l'aideraient à rompre le pacte franco-soviétique et lui assureraient sa liberté d'action en Europe Centrale. De nombreux aristocrates anglais, les amis de M. Flandin et Laval, sont germanophiles et ont fait à von Ribbentrop le meilleur accueil; ils disposent d'importants journaux: le Daily Mail, le Daily Mirror, le Daily Express, etc. A la Chambre des Lords, un travailliste na-

tional, Allen of Hurwood, un libéral, Lord Lothian, et un conservateur, Lord Londonderry, soutiennent une politique hitléro-philie qui, au sein du cabinet, a ses partisans, tel Lord Halifax. Ces gens se réunissent à l'Anglo-German Club; à la City de Londres, ils aident Franco et participent au réarmement d'Hitler. La 5^e colonne anglaise ne comprend qu'un état-major; elle ne pense point à se battre mais elle n'en agit pas moins; la diplomatie et l'économie ont leur rôle dans la préparation d'une guerre

Drang nach Osten. Poussée vers l'Est; cette poussée est préparée, elle aussi, par d'actives 5^e Colonnes.

Celle de Henlein en Tchécoslovaquie. Celle de Szalassy, chef de la Volonté Nationale en Hongrie; ce parti réunit les « Croix à la Faux », les « racistes-socialistes », les nazis hongrois, les « Croix Fléchées », etc... Il y a un an, un putsch fasciste ouvertement soutenu par l'Allemagne a échoué; mais ce n'est que partie remise. Budapest est sur la route de l'Orient; les « chemises vertes » doivent donc y triompher. et depuis l'Anschluss leur activité se réveille; il ne faut pas escompter que le gouvernement Daranyi, dont la politique est fondée « sur les amitiés allemande et italienne, ainsi que sur les sympathies polonaises », s'opposera efficacement à leur action, car il représente les magnats hongrois et ceux-ci veulent maintenir ouvriers et paysans dans l'oppression et la misère; avoir, eux aussi, leur petite part de la Tchécoslovaquie, en attendant mieux.

Le III^e Reich convoite les richesses minières yougoslaves: étain, chrome, plomb, cuivre, bauxite, nécessaires à ses armements; aussi sa propagande est-elle très intense et elle rencontre bon accueil auprès du gouvernement réactionnaire Stoyadinovitch, qui se soucie peu de l'avenir de son pays et de l'oppression des minorités slovènes et croates en Italie et en Autriche annexée; le « Slovenac » du prêtre Korochez prône une alliance avec le III^e Reich, et ce n'est pas la seule organisation prohibitière en Yougoslavie.

En Roumanie, nous rencontrons aussi une 5^e Colonne; à côté des organisations nazies de la minorité allemande et du Bureau Germano-Roumain. Ce Parti « Tout pour la Patrie » (ancienne « Garde de Fer »), responsable de l'assassinat du ministre Duca, avoue sans ambages être « avec Rome et Berlin contre la Petite-Entente et l'Entente Balkanique, contre la S.D.N. ». Le parti national-chrétien de Goga et de Couza est tout aussi prohibitière. « Nous luttons contre toute coopération avec l'U.R.S.S. et le communisme. Nous avons particulièrement à cœur de normaliser nos relations avec l'Allemagne et nous voulons écarter toute influence juive de la vie sociale roumaine. » L'aristocratie, les gros propriétaires fonciers, la cour, partagent plus ou moins ces conceptions. Or, la Roumanie, c'est le pétrole et le blé, c'est aussi une voie vers l'U.R.S.S. et vers le Proche-Orient.

Antibolchevisme et Drang nach Osten se confondent singulièrement en ces pays.

Depuis que Métaaxas est dictateur en Grèce, l'influence allemande s'y manifeste ouvertement.

Il ne faudrait pas croire que l'antibolchevisme et le racisme soient les seuls thèmes dont use Hitler pour créer des « 5^e Colonnes » et pour préparer ses voies d'agression. La Gestapo recrute aussi ses agents parmi les rénégats, les ambitieux déçus et aigris, les déchets du mouvement ouvrier: qu'on pense aux procès de Moscou, au P.O.U.M. espagnol, aux mencheviks russes et à leurs amis; à la 4^e Internationale Trotskyste, à certaines organisations pseudo-pacifistes (1) et l'on verra que l'hitlérisme cherche à se créer des agences dans le mouvement ouvrier; ce ne sont pas les moins dangereuses.

(1) Depuis quelques jours, on voit apparaître un autre mot d'ordre, lancé par la propagande allemande: « A bas la Guerre marxiste — ou stalinienne — ou démocratique. »

(1) Nous nous sommes bornés ici à esquisser le rôle des « 5^e Colonnes » dans les pays d'Europe autres que la France. Nous avons aussi, ici, « notre 5^e Colonne », Cagoulards et autres, dont les agissements nécessiteront un article spécial qui ne rentre pas dans le cadre de ce numéro.

FRANCE-ACCORDEONS
111, Boulevard BEAUMARCHAIS, PARIS. 3^e METRO ST-SEBASTIEN

Nos accordéons, les plus appréciés des connaisseurs, donnent complète satisfaction à tous points de vue.
De conception moderne, utilisant plusieurs brevets, les claviers sont souples et nerveux, les lames en acier suédois recuit au charbon de bois sont puissantes, justes, vibrent sans effort ni fatigue, ne se désaccordent pas.
De présentation luxueuse, leur robustesse, en font les meilleurs accordéons du marché français. Plusieurs milliers de références.

DEMANDEZ NOTRE NOUVEAU CATALOGUE GRATUIT N° 18

PRIX SANS CONCURRENCE
STOCK CONSIDÉRABLE - ÉCHANGE - FACILITÉS DE PAYEMENT



SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Pour les fêtes de Pâques et de Pentecôte: la validité des billets aller et retour, et circulaires et celle des billets de fin de semaine est sensiblement prolongée

DES VOSGES A LA BRETAGNE,
DE LA NORMANDIE AU ROUSSILLON,
DE LA PROVENCE A LA COTE BASQUE
et même là haut, sur les cimes où la neige
attend encore vos skis

un clair
Printemps
de France vous convie
au voyage

Tous les charmes du Printemps sont à votre portée, grâce aux billets de fin de semaine (50 00 de réduction), de groupe (50 00 de réduction) de famille (75 00 de réduction pour la troisième personne et les suivantes), de canotiers (40 à 50 00 de réduction) sans oublier les billets circulaires de 40 jours (20 à 25 00 de réduction) et les billets de congés populaires (40 00 de réduction).

des PUISSANCES de GUERRE

et des

PUISSANCES DÉMOCRATIQUES

par Bertrand GAUTHIER

Dans la période de 1929 à 1937 ont été construits par les :

	Puissances de paix	Puissances de guerre
Cuirassés	38	20
Grands croiseurs	42	19
Petits croiseurs	59	50
Torpilleurs	415	169
Porte-avions	10	5
Sous-marins	229	127

A la lumière de ces chiffres on comprend encore mieux le sens des efforts italo-allemands en Espagne, l'occupation de l'Autriche et la menace contre la Tchécoslovaquie. Les ressources financières dont ils disposent ne permettent pas aux pays totalitaires de tenir le pas dans la course aux armements qu'ils ont provoquée. N'ayant pas l'argent pour acheter à l'étranger les matières premières d'importance militaire, ils tentent de s'emparer des régions riches en ces matières afin de les exploiter dans le cadre de leur système autarcique !

Qui possède les matières premières ?

On peut dire que, d'une façon générale, la plupart des matières premières d'importance militaire appartiennent, non pas aux puissances de guerre, mais aux puissances de paix. Celles-ci bénéficient à cet égard d'une situation privilégiée.

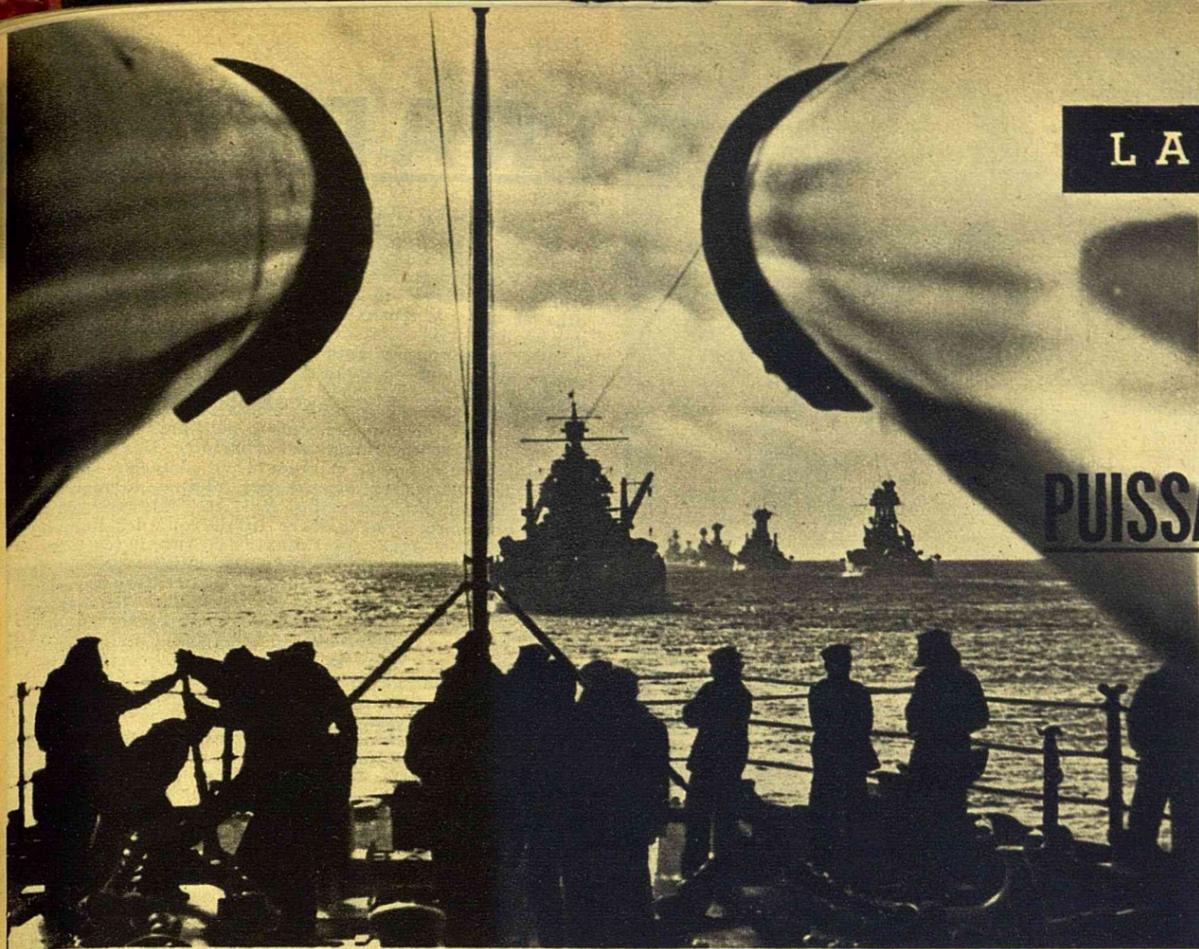
Il serait trop long de donner ici des statistiques détaillées et nous prions les lecteurs de se reporter, à ce sujet au tableau qui se trouve en tête de ce numéro. Disons ici, simplement, que pour le minerai de fer le monopole est détenu par la France, les Etats-Unis, l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne et la Suède; que le cuivre appartient essentiellement aux Etats-Unis et à des pays dépendant de l'Angleterre; qu'il en est de même pour le nickel, tandis que pour le bauxite la France a une position dominante. Le pétrole et le caoutchouc, ces deux matières tellement importantes dans la guerre moderne, se trouvent exclusivement en possession des puissances de paix. Quant aux puissances de guerre, si pour certaines matières elles peuvent réussir, au prix d'un immense effort (qui, pour le fer, en Italie ne ménage plus depuis longtemps, les serres des portes), à satisfaire la demande, il en est d'autres, et combien importantes, dont la production restera toujours déficiente.

Le potentiel industriel

En cas de guerre, le potentiel industriel est d'une importance décisive. La victoire des alliés pendant la guerre a été déterminée par l'intervention des Etats-Unis, la plus forte puissance industrielle de l'époque. Aujourd'hui, les puissances de paix peuvent compter, en dehors des Etats-Unis, sur l'appui de l'Union Soviétique qui, d'ores et déjà, constitue la puissance industrielle la plus avancée qui soit. Dans l'autre camp, la situation est bien différente. Il y a certes l'Allemagne (pourtant, le poids spécifique de l'industrie allemande ne s'élève qu'à 11,55 contre 44,8 pour les Etats-Unis !). Mais que dire de ses alliés, de l'Italie, dont le poids spécifique de l'industrie s'élève à 3,15 %, ou du Japon, dont l'industrie n'a qu'un poids spécifique de 2,35 % ?... Il est clair qu'il y a là une source de faiblesses extrêmement redoutable.

Dans le tableau que nous venons de dresser nous n'avons parlé qu'incidemment du potentiel militaire proprement dit. Et pour cause. D'abord, en ce qui concerne les réserves mobilisables, le lecteur pourra se référer utilement au tableau en pages 2 et 3. Ensuite, ce que nous avons voulu montrer, c'est que si les puissances de paix voulaient faire une politique concertée et énergique, elles constituent encore une force assez redoutable pour imposer leur volonté d'ordre sans mobiliser leurs armées. Les puissances fascistes ne recourront pas à la guerre si elles ont la certitude de la défaite. Mais cette certitude résulte d'une façon indubitable de la supériorité économique, financière, industrielle et naturellement aussi militaire des puissances de paix.

Cette supériorité évidemment ne peut être que le résultat d'une politique appropriée. Si les puissances pacifiques ne se concertent pas, si la France reste à la remorque de Chamberlain, si on laisse écraser l'Espagne, si on sacrifie la Tchécoslovaquie, alors évidemment l'axe Berlin-Rome deviendrait plus puissant, plus arrogant. Si les puissances de paix marchent en ordre dispersé, certaines d'entre elles risqueraient d'être paralysées par le bloc fasciste, et c'est en cela que réside le danger. Danger que précipitent tous ceux qui prétendent sauver la paix en tendant à l'agresseur la main, sinon la gorge. C'est pourquoi il est nécessaire que la France aux côtés de l'U.R.S.S. et de tous les pays qui veulent la suivre et qui la suivront, parce qu'ils ne peuvent agir autrement, Angleterre en tête, traduise en actes politiques la supériorité matérielle des puissances de paix.



Une vue des manœuvres navales américaines prise du bateau-amiral « Pennsylvania », au large de la Floride.

DEPUIS quelques semaines, la presse dite d'information nous offre un spectacle vraiment révoltant : jamais on n'a vu en France pareille glorification de la puissance allemande. On élève aux nues la force désormais invincible des 77 millions d'Allemands appelés à imposer à la France et à l'Europe la volonté du Führer. Des journaux tels que *Paris-Midi* ou le *Journal*, pour ne citer que ces deux-là, ont bien mérité de la cause du Führer. Répandre la peur qui fait accepter les pires compromissions, voilà leur unique préoccupation. C'est précisément sur la peur de ses voisins que mise Hitler. Cette peur serait en partie justifiée si les forces des puissances de guerre étaient réellement supérieures à celles des puissances de paix (auquel cas, d'ailleurs, elles auraient déjà déclenché la conflagration générale). Mais pourquoi alors l'Allemagne, l'Italie, le Japon, avant de se lancer dans la grande aventure, font-ils de si nombreux et périlleux détours, marqués par les conquêtes de terres chinoises, de l'Ethiopie, par l'envahissement de l'Espagne et par l'annexion de l'Autriche ? Pour la très simple raison qu'elles espèrent parer ainsi à l'infériorité dans laquelle elles se trouvent encore par rapport aux puissances intéressées au maintien de la paix. Tant que cette infériorité existera il sera possible de faire reculer l'échéance de la guerre.

1938... 1914

Comparons la situation d'aujourd'hui à celle de 1914. On nous dit : battue sur le Rhin, l'Allemagne vient de reconstituer sa force d'autant sur le Danube. C'est Hitler lui-même qui l'a affirmé. A ne comparer que la superficie et la population du Reich de Guillaume II avec celle du III^e Reich, cette affirmation paraît juste. Après l'annexion de l'Autriche — nouvelle Alsace-Lorraine — le Reich a une superficie de 620.297 kilomètres carrés contre 541.000 en 1914, avec une population de près de 77 millions d'habitants contre 65 millions. Mais n'oublions pas une chose : en 1914 le Reich a pu s'appuyer sur les immenses richesses de la monarchie des Habsbourg ! Aujourd'hui, non seulement cette puissante alliée n'existe plus, mais il y a la Tchécoslovaquie, laquelle, quoi qu'on en dise, constitue un obstacle stratégique de premier ordre. Elle serait en mesure d'immobiliser au moins trois corps d'armée allemands. Mais, nous dira-t-on, le Reich a l'amitié italienne, il est l'allié de la Pologne et du Japon. Sans compter Franco dont nos hitlériens escomptent la victoire.

N'est-il pas évident que cette alliance est beaucoup plus puissante que feu la Triple ? Voire. Nous ne négligeons point l'importance de cet argument. Nous sommes les derniers à nier le danger extrêmement grave que constituerait une victoire franquiste pour les frontières françaises. Mais voyons tout de même l'autre aspect de la question : à l'heure actuelle, le Japon n'est pas en mesure d'apporter à l'Allemagne une aide efficace. Il est entièrement immobilisé en Chine : militairement, économiquement, financièrement, moralement. L'Italie ? Mais nous savons à quel point, encore aujourd'hui, elle est engagée en Ethiopie. Reste l'Espagne pour le cas où, par malheur, Franco l'emporterait. Mais une victoire de Franco s'il est vrai qu'elle permettrait aux puissances fascistes de prendre la France à revers et de menacer ses communications avec l'Afrique, signifierait en même temps l'immobilisation constante de plusieurs corps d'armée allemands ou italiens retenus en Espagne pour appuyer la dictature franquiste.

Voilà la position stratégique de l'axe Berlin-Rome dans la pire des hypothèses.

Il est un autre terrain où les puissances de l'axe sont nettement désavantagées par rapport aux puissances de paix : elles ont pu pousser leurs armements jusqu'à l'extrême limite de leurs ressources, elles ont pu soumettre leurs populations à un caporalisme totalitaire, cela n'empêche qu'elles ne soient au point de vue social, beaucoup plus vulnérables qu'elles ne le furent en 1914 et que ne le sont les puissances pacifiques.

La désertion des soldats — un moral instable à l'arrière — telle est la rançon des dictatures. Les dictatures fascistes ont là à compter avec un danger qui n'existe pas pour les puissances de paix : en France comme en U.R.S.S., comme dans tous les autres pays démocratiques, la lutte pour la paix peut s'appuyer sur l'unanimité de la population.

La supériorité financière des puissances de paix

A l'époque de la guerre totalitaire l'argent n'a point cessé d'être le nerf de la guerre. De nos jours, les armements coûtent des sommes astronomiques. Deux chiffres qui disent long : tandis que l'index de la production mondiale des pays capitalistes est passé de 100 en 1929 à 101,4 à la fin de 1937, l'index des dépenses de guerre est passé, dans la même période, de 100 à 165 !

Inutile d'insister sur les responsabilités des puissances totalitaires, lesquelles en provoquant la course aux armements ont imposé à tous les peuples les plus lourds sacrifices. Mais Hitler et Cie se trouvent, là encore, et surtout sur ce terrain, dans une situation extrêmement difficile. Leurs ressources financières sont très limitées. L'Allemagne, l'Italie et le Japon se trouvent en état de faillite larvée. Il suffit d'ailleurs de comparer les réserves d'or de ces pays avec les réserves dont disposent les Etats-Unis, la France et l'Angleterre pour se rendre compte de la vulnérabilité financière du bloc de guerre :

	Réserves or (en dollars or) (1)	
	Janvier 1929	Fin 1937
Puissances de paix :		
Etats-Unis	3.746.000.000	7.536.000.000
France	1.247.000.000	1.502.000.000
Angleterre	746.000.000	1.509.000.000
Total	5.739.000.000	10.547.000.000
Puissances de guerre :		
Allemagne	666.000.000	17.000.000 (2)
Italie	266.000.000	123.000.000 (3)
Japon	541.000.000	269.000.000 (3)
Total	1.473.000.000	409.000.000

La politique d'autarchie des puissances fascistes dont les populations sont réduites à la misère s'explique en premier lieu par la nécessité où se trouvent ces pays de conserver tout leur or pour acquérir les matières premières dont ils ont besoin pour leurs armements. Voici d'ailleurs un tableau caractéristique qui montre les difficultés rencontrées par les puissances de guerre dans la course aux armements dont elles sont pourtant les auteurs :

(1) Nous ne citons pas la production soviétique, la plus puissante du monde, selon l'avis de tous les experts; le rôle différent que joue l'or dans l'économie soviétique ne permet pas en effet de comparer les chiffres de l'U.R.S.S. avec ceux des pays capitalistes.

(2) Les réserves d'or de l'Allemagne se sont accrues dans une mesure considérable par la saisie du stock d'or de la Banque Nationale Autrichienne.

(3) Avril 1937.

Une jeune mère hongroise au beau visage avec son enfant.



UNE chaleur lourde, torride, pesait sur Belgrade lors de mon dernier séjour là-bas. Du haut de la forteresse de Kalimegdan, la vue s'étend loin, au delà du Danube et de la Save, dont les eaux se réunissent ici, loin vers les plaines de Slavonie et de Voïvodina, qui se perdent au nord dans la steppe hongroise.

De l'autre côté de la Save, à Zémoun, une plage s'étalait au soleil; comme c'était un dimanche, une foule nombreuse profitait de la chaleur pour se baigner dans la rivière; des groupes se promenaient, riaient, jouaient, insouciant.

Soudain, un petit nuage apparut à l'horizon et, avant même qu'on eût le temps de s'en apercevoir, le petit nuage devint une masse menaçante, sombre, s'approchant rapidement et montant sans cesse plus haut.

Le soleil brillait, là-bas, sur la plage; les baigneurs ne devaient pas encore voir les gros nuages qui s'amoncèlaient, comme nous les voyions du haut de Kalimegdan. Mais bientôt le soleil disparut et l'orage éclata: un éclair donna le signal d'une averse torrentielle. En un clin d'œil, les baigneurs se dispersèrent. Sous la pluie, la plage restait déserte.

C'est à cette image de l'orage menaçant et de la foule qui continuait à s'amuser, insouciant, malgré l'atmosphère chargée d'électricité, que je songeais dernièrement, alors que les troupes du III^e Reich atteignaient les Karawanks et la vallée de la Drave. Quel nouvel orage menace encore les peuples des Balkans, si attachés à la paix mais qui en ont bénéficié si rarement au cours de leur histoire?

Lorsque Hitler fit occuper l'Autriche par ses bataillons, il ne réalisait, en somme, qu'une étape du programme d'expansion allemand. Et seul un fou pourrait croire qu'il s'arrêterait à ce premier relais.

Sans doute l'Autriche possède-t-elle des matières premières, surtout du minerai de fer, mais elle vaut surtout en tant que porte d'invasion vers le sud et le sud-est de l'Europe. Et Vienne est la tête de pont par excellence braquée sur le Danube.

Dans le télégramme qu'il adressa à Mussolini, Hitler parlait bien de garantir la frontière italienne et il cita bien le Brenner, mais il omit de mentionner la frontière de Tarvisio, un point d'où cent kilomètres à peine le séparent désormais de l'Adriatique. Certes, il n'y a pas de richesses à conquérir sur les pentes arides des Alpes Carnioles.

La population slovène, qui y vit et qui défend désespérément son existence nationale contre la domination italienne, compte parmi les populations les plus pauvres d'Europe. Mais la possession de Trieste raccourcirait la route maritime de l'Allemagne vers l'Extrême-Orient de plusieurs milliers de kilomètres et les bateaux allemands qui partent aujourd'hui de Hambourg n'auraient plus besoin de faire le tour de toute l'Europe occidentale.

Cependant, ce sont les Balkans qui constituent la grande réserve de matières premières et en même temps le pont vers l'Asie Mineure et la Mer Noire, vers l'Ukraine et le Caucase. À peine la presse allemande eut-elle fini d'énumérer toutes les ressources naturelles de l'Autriche, dont le plan quadriennal de Goering bénéficierait désormais, qu'elle commençait déjà, sans reprendre

haleine, à passer en revue tout ce que l'Allemagne pourrait prendre en Yougoslavie, devenue sa voisine.

Ces jours-ci, la « Münchener Neueste Nachrichten » consacrait un long article aux gisements de minerai de ce pays, aux gisements de fer de la Bosnie, aux mines de plomb de Trepcia — les plus riches d'Europe — au chrome que la Yougoslavie produit en quantités supérieures à la production de tous les autres pays européens, aux mines de cuivre de Bor en Serbie, à l'antimoine, à la bauxite indispensable pour la fabrication des avions, au manganèse, aux mines de charbon, etc. Et le journal en question constatait avec regret que la plupart de ces gisements sont exploités encore aujourd'hui par des sociétés françaises. On connaît, d'autre part, la richesse énorme de la Roumanie en pétrole, cette matière première si importante à notre époque.

Il convient d'y ajouter les grandes réserves de blé, maïs et tabac de tous les pays balkaniques, les grandes quantités de bois et les cultures étendues de plantes industrielles qu'on y trouve. La Bulgarie n'est plus, aujourd'hui, uniquement le pays des roses. C'est présentement sous l'influence des Allemands que, depuis quelques années, elle a commencé à remplacer cette culture si sympathique par celle des graines de soja, riches en huile.

Or l'annexion de l'Autriche a montré que les commerçants du Reich sont bientôt suivis des soldats de Hitler. À quoi servirait alors la création d'une flot-



Une famille hongroise se rend au marché

tille allemande sur le Danube, sinon à l'expansion? Quel petit pays situé sur le cours inférieur de ce fleuve serait capable de menacer la Bavière avec une flotte de guerre, pour que le III^e Reich se croie obligé d'organiser sa défense sur le Danube?

Lorsque les nazis de Graz, capitale de la Styrie, se furent emparés du pouvoir, la foule chauvine criait dans les rues: « Vive Maribor l'Allemande! » Il faut savoir que Maribor, Ptuj et Celje sont des villes de la Styrie yougoslave, qui avaient, autrefois, grâce à l'administration et aux écoles allemandes, une minorité importante d'habitants allemands. Ce qui reste de cette minorité constituée, aujourd'hui, les foyers de la propagande nationale-socialiste en Yougoslavie.

TRADITIONS

Mais ce ne sont pas là les seules minorités allemandes de Yougoslavie et des pays balkaniques. On en trouve également en Slovénie, en Croatie, en Voïvodina et dans la Transylvanie roumaine. Et c'est parce que ces minorités sont exploitées aujourd'hui par l'Allemagne nazie comme autant de points d'appui de l'impérialisme allemand qu'elles acquièrent soudain une si grande importance.

La carte des nationalités des Balkans — et dans ce sens les Balkans commencent à peu près en aval de Vienne — offre une image assez bariolée. Dès les temps les plus reculés, cette péninsule vit déferler sur elle toutes les peuplades venant des plaines sarmates et qui s'y heurtèrent aux tribus de l'Asie Mineure venues par le Bosphore. Plus tard, ce fut le tour des Romains d'y pénétrer, et après les Romains ce furent les vagues successives des invasions barbares qui envahirent la péninsule jusqu'à ce que, après une dernière invasion mongole, les Turcs vissent s'y installer. Pendant de longs siècles, ces derniers conquérants régirent le sort des Balkans en maîtres absolus. Tous ces peuples laissèrent des traces dans la structure ethnographique des Balkans. Il y eut des poussées et des reflux nombreux; il y eut même des fuites de populations entières à la suite d'une défaite plus sensible.

Combien de personnes savent par exemple qu'en Istrie, dans cette province aujourd'hui italienne, il y a, parmi la population croate, des filots de Roumains qui parlent un roumain plus pur, plus vieux que leurs frères de la grande Roumanie? Et combien sont ceux qui savent qu'il suffit de rouler une heure en auto, en partant de Vienne, pour trouver dans le Burgenland autrichien (autrefois Hongrie occidentale), des villages entiers de Croates disséminés parmi les villages allemands et qui ont résisté même à la politique outrancière de « dénationalisation » pratiquée par les Hongrois? Il y a là 30.000 Croates incorporés aujourd'hui au Reich allemand.

En Carinthie, sur le versant nord des Alpes Carnioles, et dans la vallée de la Drave, 80.000 Slovènes partagent le même sort: les jours les plus sombres de leur histoire ethnique ont commencé pour eux. On sait, en effet, jusqu'où va la brutalité de l'oppression nationale exercée par les nazis grâce à l'exemple offert par les Serbes lusaces qui vivent en Allemagne même, au nord de la Bohême, et à qui les nationaux-socialistes ont interdit de garder jusqu'à leur nom. (On les a forcés à s'appeler des « Allemands parlant la langue « vende ».)

Les Slovènes sont les premiers visés par l'expansion allemande; ils vivent à la frontière même des habitats allemands de Carinthie et de Styrie et ils sont la première barrière sur le chemin de l'Adriatique et des Balkans. C'est pourquoi la haine des chauvins allemands, des nazis, se tourne en premier lieu contre eux. Alfred Rosenberg les a appelés des « Alpins inférieurs, superstitieux et serviles ». Quant à Goebbels, il a affirmé, en parlant des Slaves en général, qu'ils « n'ont créé jusqu'à présent aucune œuvre de culture importante » (!) et qu'ils sont « caractérisés par une faiblesse, une servilité et une sauvagerie héritées des Mongols ». De son côté, Hitler pense même de Vienne le plus grand mal; cette ville, comme il le dit dans « Mein Kampf », lui a toujours inspiré le dégoût à cause justement de la forte emprise du sang slave sur sa population. Dommage que les journaux viennois n'aient pas pu citer ces « paroles du Führer » lors de son entrée dans la capitale autrichienne.

Cependant, toutes ces nations n'ont pas reçu leur liberté comme un présent; elles ont lutté pendant des siècles pour la conquérir: Serbes, Bulgares, Roumains, Grecs ont lutté surtout contre les Turcs; Croates et Roumains contre les magnats hongrois; Slovènes contre la bureaucratie autrichienne s'appuyant sur les Allemands.

Aujourd'hui encore, les Serbes considèrent comme un jour de deuil national le jour de l'année 1389 où ils perdirent leur indépendance dans la bataille du Champ des Merles (Kosovo) contre les Turcs. Quels combats épiques les Bulgares durent livrer à leur tour pour s'affranchir du joug musulman (« la Maritza a ses flots rougis par le sang! ») Et la farouche guerrilla des Macédoniens, et la révolte de toute la population de Salonique, anxieuse d'attirer l'attention de l'Europe sur le régime inhumain des pachas turcs. Rien de tout cela n'est oublié.

Dans toutes les chansons populaires de ces peuples si riches en créations poétiques, un thème revient sans cesse: la liberté, pour laquelle on peut mourir mais sans laquelle on ne peut pas vivre.

La lutte des Grecs pour leur indépendance bouleversa l'Europe dans la première moitié du siècle dernier, exactement comme la défense héroïque des républicains espagnols contre l'invasion fasciste bouleversa aujourd'hui les nations éprises de liberté. Comme aujourd'hui, la fleur de la jeunesse européenne s'engagea alors dans la lutte comme volontaire.

Ces guerres d'indépendance séculaires ont indissolublement attaché les peuples du sud-est européen à la démocratie. Quelqu'un ayant un jour demandé à un homme d'Etat serbe pourquoi il n'y avait pas de noblesse dans son pays, l'homme politique répondit: « Chez nous, chaque paysan est un noble. »

C'étaient, en effet, les gros propriétaires fonciers turcs qui représentèrent, dans ce pays, pendant des siècles, la classe dirigeante; le peuple, lui, ne pouvait compter que sur lui-même dans sa lutte pour l'indépendance. Il en fut de même chez les Croates, car l'ancienne aristocratie nationale croate, attirée par la pompe de la Cour royale de Budapest, se laissa magyariser avec empressement.

C'est ce sentiment démocratique des masses populaires qui explique la sympathie profonde que nous avons tous ici, dans les Balkans, pour la France. A Bucarest comme à Belgrade, à Zagreb comme à Sofia ou à Athènes, on est de cœur, dans les couches profondes de la popu-

ONS NATIONALES

RÉALITÉS VIVANTES

ESPOIRS des PEUPLES des BALKANS

par Georges ILITCH



Paysage montagneux de Macédoine, en Yougoslavie, un des plus beaux pays d'Europe.

lation, avec la France de la grande Révolution, avec la France du Front populaire.

C'est surtout depuis que le Front populaire détient le pouvoir en France que chaque voyage des représentants de la France en Europe du sud-est se transforme en une véritable tournée triomphale. Lors du séjour à Belgrade du ministre des Affaires Etrangères françaises, la jeunesse lui prépara un accueil enthousiaste; et dans une allocution de bienvenue, on put entendre ces belles paroles : « Il n'y a qu'une seule France dans le monde; il serait cependant meilleur qu'il y en eût plusieurs car l'humanité aurait plus tôt le pain, la paix et la liberté. »

La France a un grand capital dans le cœur des peuples balkaniques, capital dont peu de Français se rendent un compte exact. La France gaspillera-t-elle ce capital par ignorance? Assistera-t-elle, dans l'inaction, à la poussée d'un nouvel ennemi venant du nord et prêt à subjuguier les peuples des Balkans? Ici, dans ce coin de l'Europe, les masses populaires ne le croient pas. Elles placent encore beaucoup d'espoir dans l'amitié de la France.

Elles espèrent que la France du progrès et de la civilisation ne laissera pas fouler aux pieds, par les bottes fascistes, les hautes civilisations de l'Europe du sud-est qui ont créé tant de chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature.

Car si les troupes du III^e Reich poussaient à nouveau vers le sud et essayaient une fois de plus, en suivant les traces des armées de Mackensen, de se frayer un chemin vers le cœur des Balkans par la vallée de la Morava, une lutte à mort serait livrée par les peuples balkaniques. Ils ne capituleraient pas. Comme ils ont déjà lutté, seuls, contre le puissant empire ottoman, comme ils ont résisté à la monarchie des Habsbourg, de même ils combattront et ne se soumettront pas à Hitler. Car que resterait-il de leur vie nationale après une telle soumission ?

Même les particularités des minorités allemandes disséminées dans tout le sud-est, exploitées aujourd'hui par des politiciens locaux sans scrupules pour les buts de l'impérialisme hitlérien, disparaîtraient sous les coups de la « Gleichschaltung », de la mise au pas.

Les peuples étouffent sous le fascisme. Et toute culture populaire finit par dépérir sous sa tyrannie.

Cependant, le peuple est le seul facteur réellement vivant et c'est pourquoi, dans cette lutte, c'est le peuple qui remporterait la victoire.

Le rêve de « 250 millions d'hommes qui seraient réunis derrière Hitler » est un mauvais rêve; mais il ne restera qu'un rêve, précisément. Aussi voudrais-je terminer ces lignes par quelques paroles du grand poète croate Gundulitch, par les premiers vers de son épopée « Osman » :

« De quoi t'enorgueillis-tu, vide ambition humaine,
Plus tu étends tes ailes,
Plus ta chute sera profonde... »



Une scène de la rue à Bucarest. Pendant que le petit vendeur de friandise se désaltère, les spectateurs attendent leur tour de boire à la fontaine.



Une timide idylle aux champs, dans les belles terres à blé d'Europe centrale.



LATC

au cœur de l'Europe

par C. F. WEISKOPF

Dans une rue ensoleillée de Prague des paysannes tchèques se reposent et bavardent en attendant de rentrer au village.

C'est sans doute pas l'effet du hasard si un auteur anglais, écrivant un roman sur la prochaine guerre, en ait fait commencer l'action par une attaque aérienne sur Prague. Aujourd'hui on n'a plus besoin d'avoir l'imagination d'un romancier pour prévoir qu'une prochaine grande guerre éclaterait à la frontière des Sudètes. Depuis l'occupation de l'Autriche par les troupes du III^e Reich, les yeux du monde entier sont en effet tournés vers la Tchécoslovaquie. Et ces jours derniers, on a sans doute posé ou pensé la question suivante d'innombrables fois: « L'entrée des troupes allemandes en Autriche sera-t-elle suivie d'une agression contre la Tchécoslovaquie, comme l'entrée des troupes allemandes en Rhénanie a été suivie de l'occupation de l'Autriche ? »

Sans doute Goering et von Neurath ont-ils donné à l'ambassadeur tchécoslovaque, au moment de l'occupation de l'Autriche, l'assurance solennelle que le III^e Reich n'avait aucune intention agressive à l'égard de la Tchécoslovaquie. Chamberlain a demandé à Berlin confirmation de cette assurance, et l'ayant reçue, il l'a présentée aux Communes comme un acte ayant la force d'un engagement.

Mais dans son discours au Reichstag, Hitler n'a pas dit un mot de cet engagement solennel, et même s'il l'avait répété, il aurait eu la même valeur que cet autre engagement de Hitler, volontairement assumé, de respecter l'indépendance de l'Autriche: engagement réitéré à peine vingt jours avant l'entrée des troupes allemandes en territoire autrichien.

L'occupation de l'Autriche, qui a soulevé à l'étranger tant de soucis et d'inquiétudes sur le sort de la Tchécoslovaquie, devait à plus forte raison inquiéter la population tchécoslovaque ! Un coup d'œil sur la carte suffit à le faire comprendre.

La frontière franco-allemande a 239 kil. ; la frontière germano-tchécoslovaque mesurait, avant le 12 mars, 1.540 kilomètres; depuis cette date, l'annexion de l'Autriche l'a encore prolongée de 540 kilomètres.

Plus d'un habitant a dû se répéter, ces jours-ci, entre Eger et Brno, et entre Budweis et Ostrau, la métaphore de l'officier d'état-major allemand Marcomannus: « La Bohême est-elle vraiment une noix dans l'étau allemand ? »

Le chef de l'état-major tchèque, général Krejci, a probablement pensé à cette question lorsqu'il spécifiait, dans un entretien avec les représentants de la presse de Prague, que le haut-commandement de l'armée devait compter avec un début de guerre foudroyant, et qu'il prenait en conséquence toutes les mesures de précaution et de défense utiles.

— Les frontières de la Tchécoslovaquie, a dit le général Krejci, sont protégées par un système de fortifications puissantes et continues, de manière que le premier assaut de l'ennemi puisse être arrêté par nos propres moyens, avant que nos alliés n'accourent à notre aide.

Mais peut-être ces déclarations se réfèrent-elles à l'ancienne frontière germano-tchèque, et non à leur prolongement depuis le 12 mars ? A cette question aussi, une réponse vient d'être donnée: dans un article du



ATCHECOSLOVAQUIE

Pravo lidu, organe central du parti social-démocrate — dont on sait qu'il est inspiré par les milieux officiels les plus autorisés — on pouvait lire dernièrement ce qui suit : « Le commandement de l'armée tchécoslovaque a toujours compté, en cas d'attaque allemande contre le pays, avec la possibilité que cette attaque soit menée par le territoire autrichien. Personne ne s'est jamais fait la moindre illusion sur le fait que dans ce cas, l'armée autrichienne opposerait une résistance quelconque aux armées allemandes. Aussi, toutes les mesures de défense nécessaires ont-elles été prises à temps à la frontière autrichienne tout comme aux autres frontières ».

A ces fortifications, il convient d'ajouter non seulement la puissante armature industrielle du pays, mais l'existence d'une armée bien instruite et bien équipée. C'est dire que la noix tchèque sera dure à casser. Et elle ne sera jamais cassée pour peu que deux conditions soient remplies : que les traités d'assistance avec la France et l'U. R. S. S. soient réellement exécutés en cas de nécessité, et que la force de résistance de la Tchécoslovaquie ne soit pas sapée à l'intérieur du pays.

L'histoire du peuple tchèque prouve qu'il est en sa grande majorité un peuple démocratique. Il a traversé des périodes très dures. Pendant un siècle et demi, il a été au nombre des nations sans histoire : pendant ce temps, sa langue semblait morte, et sa culture vouée à la disparition. Ce sont des ouvriers et des paysans qui, pendant cette période, surent conserver la vie de la nation, accumuler les forces pour un nouveau réveil, ouvrir les portes de l'avenir. Ils étaient les arrière-petits-fils des Taborites, dont le mouvement du XV^e siècle avait eu pour l'Europe la même signification que la Révolution française de 1789-1793, et la Révolution russe d'octobre 1917. Ce n'est point un hasard si, à l'occasion de la grande manifestation organisée par tous les partis de la municipalité de Prague sur le « Altsadterring » historique, on ait chanté le chant de guerre des Hussites-Taborites en même temps que l'hymne national et l'*Internationale*...

Les ouvriers et les paysans, la petite bourgeoisie et les intellectuels savent que c'en serait fait de l'existence nationale du peuple tchèque en cas d'une attaque contre la Tchécoslovaquie.

— Tout serait mis en jeu, me disait, au cours de cette manifestation un vieux travailleur ; à côté de lui se tenait un sokol (organisation sportive bourgeoise-nationale), et à côté du sokol, un homme portant l'insigne des légionnaires. Et ce fut le sokol qui, citant les paroles d'un hymne nationaliste, nous dit : « Aujourd'hui, les mots « le Russe est avec nous » et « le Français écri-

ra sera ceux qui sont contre nous », ont acquis un autre sens. »

Oui, les paroles de l'hymne slave ont aujourd'hui un autre sens, plus vaste, plus profond. Lorsque dans les salles de cinéma, à Prague, on voit apparaître, à l'écran les contours de la Tchécoslovaquie dans l'étreinte allemande, et puis, à gauche, à l'ouest, la carte de France, et à Pest, la carte de l'U. R. S. S., le public éclate en applaudissements.

La volonté de résistance des masses tchèques est grande : mais tout aussi grandes sont les forces adverses à l'intérieur du pays, voire même à l'intérieur de la nation. L'histoire de la guerre espagnole, l'affaire des cagoullards, etc., nous ont montré qu'il y a certains milieux dits nationaux, qui trahissent et anéantissent les intérêts véritables de la nation. Le peuple tchèque a, lui aussi, ses 200 familles. L'aile droite du parti agrarien, dirigée par Stoupal et Beran, joue le même rôle à Prague que Flandin et Laval à Paris. La nécessité d'une lutte contre les « partisans de la capitulation » est aujourd'hui reconnue par tous les vrais démocrates. Mais il ne suffit pas d'en reconnaître seulement l'urgence. Il faut l'entreprendre, cette lutte ! Et pour le faire efficacement il faudrait que toutes les forces démocratiques se groupent dans une coalition analogue au Front populaire. Mais on n'en est pas encore là en Tchécoslovaquie ; de nombreuses difficultés, des préventions, de la mauvaise volonté et de l'incompréhension, voire même l'égoïsme de parti s'opposent encore à un rassemblement populaire. L'exemple français a, certes, puissamment déblayé le chemin. Et un gouvernement de Thorez à Daladier ou à Reynaud aurait des répercussions une plus grande vertu encore, en tant qu'exemple à suivre.

Ce ne sont pas seulement les « partisans de la capitulation » qui affaiblissent la force de résistance des masses. « On lutte mal avec un estomac vide », disait récemment un ouvrier métallurgiste au cours d'une réunion pour la défense de la République espagnole. Cependant, une bonne partie des employeurs ne semble pas encore, ou ne veulent pas encore s'en persuader. Les salaires sont toujours très bas en Tchécoslovaquie ; et l'on assiste toujours à des attaques dirigées par les patrons contre la législation sociale.

Mais l'homme ne vit pas seulement de pain. Et ce n'est pas seulement l'estomac vide qui affaiblit la force de résistance : c'est aussi la censure, la limitation du droit de réunion, etc. ; bref, toute restriction des droits et des libertés se répercute d'une façon défavorable sur la force et la volonté de résistance du peuple. Par contre, tout accroissement des libertés démocratiques ne ferait que renforcer cette volonté.

Une des conditions essentielles de la sauvegarde de

l'indépendance et de la liberté de la Tchécoslovaquie est, entre autres, la solution équitable du problème des minorités.

Certes, la grande minorité allemande de Tchécoslovaquie mène une existence infiniment meilleure que les minorités allemandes de l'Italie, l'alliée du III^e Reich, ou de Pologne, amie de Berlin. Et rien ne dévoile la perfidie et l'importance du national-socialisme autant que le cri de « l'oppression des Sudètes » ; rien ne décele sa froide trahison à l'égard des Tyroliens du Sud et des Allemands de Pologne autant que sa complaisance devant leur extermination par leurs maîtres actuels.

Ce fait devrait suffire à convaincre certains gentlemen anglais et leurs semblables dans les autres pays occidentaux, que Hitler pense bien moins au sort des Sudètes allemands lorsqu'il songe à attaquer la Tchécoslovaquie, qu'à la conquête de terres de culture, de régions industrielles, de gisements de matières premières, etc. ; en un mot qu'il pense bien plus au renforcement de son potentiel de guerre en vue de la campagne contre la France telle qu'elle est prévue dans « Mein Kampf ».

Hitler n'a donc pas le moindre droit de s'ériger en protecteur des Sudètes allemands. Mais cela ne dispense pas la démocratie tchécoslovaque du devoir d'accorder à la minorité allemande tout ce qui pourrait contribuer à un équilibre réel et national entre les tchèques et les Allemands minoritaires.

Dans son grand discours prononcé le 28 mars dernier, le président du Conseil Hodza a annoncé l'élaboration et le dépôt d'un statut des minorités destiné à englober et à garantir tous les droits minoritaires concédés jusqu'à présent.

C'est très bien, mais ce n'est pas assez. Il faudra aussi une extension des droits linguistiques, une procédure qui permettrait l'admission plus rapide et plus vaste d'Allemands dans l'administration de l'Etat, un plan de grands travaux plus efficace dans la région des Sudètes, une action de secours immédiate et de grande envergure dans les zones allemandes en détresse, qui souffrent plus que les zones tchèques respectives, à cause de circonstances géographiques-économiques moins favorables.

Le fait exact que de nombreux employeurs allemands des Sudètes — partisans éperdus de Henlein — ont une bonne part de responsabilité dans l'extension du chômage dans les régions minoritaires allemandes, ne doit nullement servir à justifier les hésitations et la carence de la démocratie tchèque à cet égard. Il faut agir vite et sur une grande échelle.

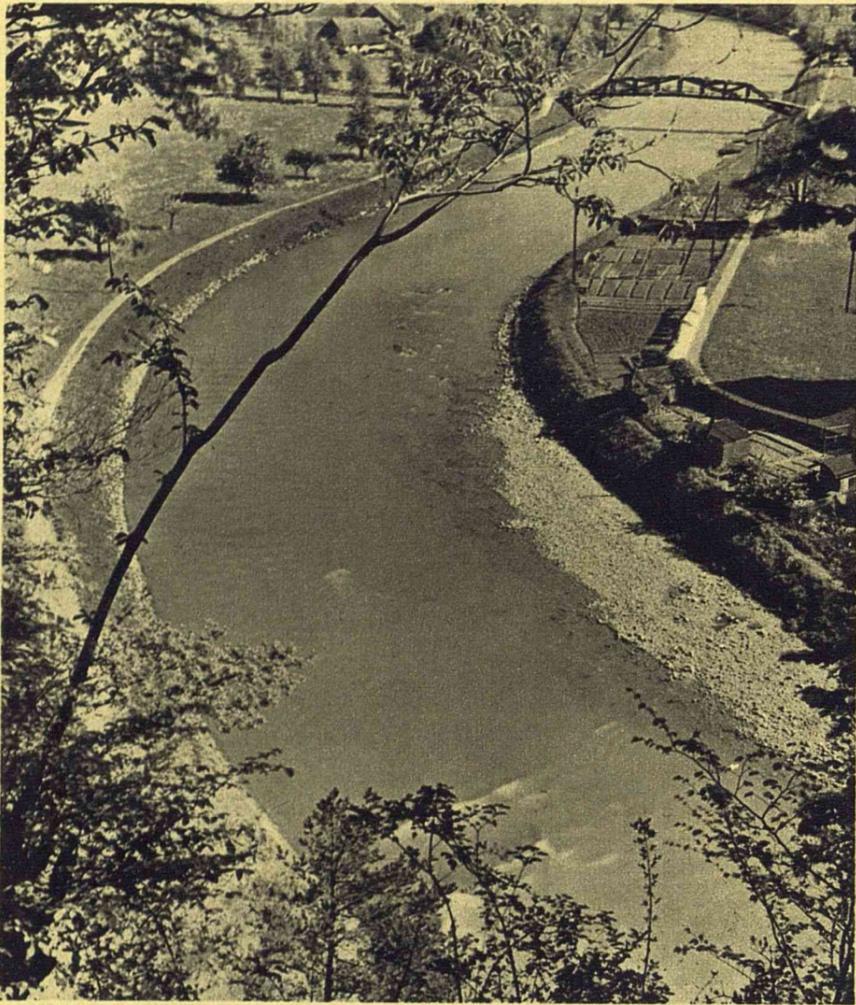
C'est là une raison de plus pour accompagner l'octroi rapide et largement conçu d'aide matérielle et de droits minoritaires étendus, par une défense énergique et active contre les agissements de Henlein.

(Suite à la page 18)



Pendant les manœuvres, un détail charmant, une nichée de cannetons renversée d'un panier et volée de graves soldats tchécoslovaques qui s'amussent comme des enfants.

La neutralité SUISSE ?



UNE ILLUSION

Une vue magnifique de la Limmat, à Zurich

LA Suisse est neutre en vertu de sa souveraineté; mais que vaut cette neutralité, même renforcée par l'article 435 du Traité de Versailles, par une résolution du Conseil de la S.D.N. en date du 13 février 1920 et par... une promesse verbale d'Hitler le 23 février 1937? Elle n'a point été violée depuis 1813, quand les troupes alliées, qui ramenaient dans leurs fourgons le roi Louis XVIII et les émigrés, la traversèrent pour envahir notre territoire. En 1914, l'état-major allemand a trouvé préférable de faire passer ses troupes par la Belgique, neutre elle aussi. Mais demain? Banse, le stratège de la Maison Brune, aux œuvres de qui il nous faut toujours revenir, écrit dans son « Peuple et Espace dans la Guerre Mondiale » : « Une guerre future contre la France ne réaliserait de conditions favorables que si nous avions l'autorisation de passer au Nord par la Belgique et les Pays-Bas, au Sud par la Suisse. » (361.) Cette opération, qui permettrait d'éviter Belfort et les fortifications de la

Haute-Alsace, serait double : passage du Jura septentrional, de manière à dévaler ensuite vers le bassin parisien et vers Dijon et Lyon, passage par la trouée de Genève qui viserait Lyon et le centre industriel et minier de Saint-Etienne; cette manœuvre, nous dit Banse, gagnerait en valeur si l'Italie marchait avec le III^e Reich.

Depuis que Banse a publié son livre, bien des faits ont modifié la situation de l'Europe, particulièrement la conclusion de l'axe Rome-Berlin et l'annexion de l'Autriche par le III^e Reich.

La Suisse a conscience des dangers qui la menacent; elle sent planer au-dessus de ses montagnes et de ses plaines l'ombre fasciste, l'ombre de l'agression. Un Kriegspiel familial aux officiers d'état-major allemand, c'était, il y a quelques mois, l'occupation, à la faveur d'une surprise, de la Suisse, jusqu'à la ligne Yverdon-Thun-Lucerne-Sargaus.

Depuis 1933, dans le pays de Bade, dans le Wurtemberg, dans la région du lac de Constance, on voit s'éle-

ver des fortifications, s'établir des aérodromes, se doubler des voies ferrées, s'améliorer le réseau routier; on voit aussi croître les garnisons allemandes : une division blindée est massée face aux ponts du Rhin et 40.000 hommes de la Garde-Frontière peuvent être lancés en quelques heures sur le territoire suisse.

C'est pourquoi, depuis 18 mois, la Suisse a entrepris à ses frontières, principalement à la frontière allemande entre Bâle et le lac de Constance, la construction de barrages défensifs; et des militaires voulaient, hier encore, créer un front fortifié de Bâle à Lucerne, capable d'arrêter l'ennemi et de servir de base aux opérations de l'armée de campagne; les fortifications de Saint-Maurice et du Saint-Gothard auraient servi, elles, d'obstacles difficilement franchissables à une invasion venant du Sud, c'est-à-dire à une invasion italienne.

L'Anschluss change toutes les conditions de la défense suisse; la liaison entre l'Italie et l'Allemagne peut se faire directement; il ne s'agit plus de deux armées qui cherchent à se rejoindre, il s'agit de deux armées qui encerrent la Suisse, placée, comme la Tchécoslovaquie, dans les dents d'une gigantesque tenaille et dont la jonction concertée se fera dans les vallées du Rhône et du Rhin : tous les Suisses le savent, les dernières séances du Parlement Fédéral le prouvent.

Est-ce à dire que le Gouvernement Suisse mène la politique qui convienne à la défense du pays? Hélas! On pourrait presque comparer la politique de ce gouvernement à celle du gouvernement Schuschnigg. Au nom de l'ordre et de la sécurité, les cantons réactionnaires prennent des mesures d'interdiction contre le Parti Communiste et les organisations sympathisantes; et, n'en déplaise à certains, c'est toute la classe ouvrière, c'est aussi le socialisme et la démocratie qui sont visés par ces mesures; ne vient-on pas de faire un plébiscite visant à interdire la franc-maçonnerie, organisation typiquement bourgeoise : ce plébiscite a échoué, les catholiques du peuple ont compris ce qu'il signifiait, mais ses promoteurs, qui reçurent l'appui du singulier baron de Potters, agent de la Gestapo et ami de nos cagoullards, n'ont pas désarmé. La Suisse est, pour les organisations dites anticommunistes, un terrain d'élection : le Front National, où l'on rencontre, à côté d'agents de la Gestapo, les fils du fameux colonel Will, qui eut des relations avec Rudolf Hess le bras droit d'Hitler, « travaille » à Bâle et dans la Suisse Allemande; l'Union Nationale d'Oltramare « travaille » en Suisse Française. C'est à Genève que siège le Bureau Aubert de la « Ligue pour la lutte contre la III^e Internationale », muée depuis Hitler en « Bureau Antimarxiste », qui a ses ramifications en France, où il envoie en fraude ses publications mensongères (« Le Barrage »); ce bureau trouve en notre pays, à côté d'« observateurs » précieux, des gens qui, comme M. Jacques Bardoux de l'Institut, du Temps et de Michelin, accordent une large publicité à ses informations fausses, écrites par un traître comme Bessedovsky, un Russe blanc comme Poliakov-Augur, un journaliste à tout faire comme M. Perret de Lausanne. Faut-il s'étonner que dans les souscriptions publiées par Doriot, Maurras ou Kérillis, on trouve parfois de gros envois venant « d'amis suisses »; faut-il s'étonner qu'un sénateur réactionnaire comme H. Lémery, ami de Taittinger, du « Chocolat Suchard », nous conseille d'imiter l'exemple suisse en pourchassant le marxisme et en poursuivant, grâce à des mensonges et à des provocations, les militants ouvriers, les volontaires pour l'Espagne, etc.

La Suisse est à la croisée des chemins : il ne suffit pas de proclamer sa tradition démocratique, il faut agir démocratiquement. La défense de la Suisse contre le fascisme exige la collaboration de la classe ouvrière et non sa mise au pas : l'exemple de Vienne le prouve. Ce n'est pas non plus en reconnaissant l'Empire d'Ethiopie qu'on désarme le fascisme, ni en attaquant la S.D.N. Aussi faut-il souhaiter pour la paix de l'Europe que le front unique d'abord, le front populaire ensuite, se réalisent rapidement en Suisse; des prémisses favorables existent à Genève, à Bâle, etc... La lutte contre le fascisme extérieur exige une lutte contre la réaction intérieure.

H. C.

Les BELGES et NOUS

par Louis GÉRIN

On a dit du Français qu'il ignorait la géographie. Il serait plus juste d'affirmer qu'il vit sur des clichés. La Belgique, « petite France où l'on a la cote d'amour pour tout ce qui vient de notre pays », est un de ceux-là.

Certes, cela fut vrai bien longtemps. Mais cela a bien changé, et notre compatriote, aujourd'hui, est là-bas reçu avec froideur, et souvent hostilité. Partout, dans la rue, au restaurant, dans le train, lui qu'autrefois on câlinait, c'est tout juste si on ne l'insulte pas. Et la presse belge, qui était plus française que la presse parisienne, à présent fait ses délices de calomnies et de diatribes contre notre pays.

Si l'on a là-bas quelque ami resté francophile et qu'on lui demande pourquoi tant de haine venant après tant d'amour, il répond d'un mot : — Hitler.

Pour comprendre le succès des manœuvres hitlériennes chez notre voisine du Nord, il est nécessaire de faire rapidement son histoire, et d'abord, se souvenir que la Belgique n'existe pas. Il n'y a pas de peuple belge, de pensée belge, d'âme belge. La Belgique est une invention des diplomates qui démembrement la France en 1815. On traça des frontières arbitraires, on y engloba 4 millions de paysans d'origine germanique, de religion catholique : les Flamands; 3 millions de Wallons — de vrais Français, ceux-là — sentant, parlant français, ayant le regret du temps qu'ils faisaient partie de la communauté française; 300.000 Allemands purs, disséminés dans le Luxembourg et à Eupen-Malmédy. En 1830, la Belgique se sépara de la Hollande,

à laquelle elle avait été rattachée jusque-là, et se proclama royaume indépendant. En 1839, la Prusse s'empara sans guerre d'Eupen et de Malmédy, qui devinrent ainsi allemands.

Tant bien que mal, cet agglomérat tint jusqu'en 1914. Wallons et Flamands francisés administraient le pays, sous l'égide de la royauté francophile. Pendant ce temps, en Flandre, on reprochait aux Wallons, « ces fransquillons », d'opprimer les Flamands, et un nationalisme flamand, fondé uniquement sur la haine de la France — les Flamands n'ont jamais oublié que le comté de Flandre au moyen âge tint en respect les rois de France — se développa souterrainement.

Pendant la guerre, dans les Flandres envahies, les nationalistes flamands — les flamingants — se firent les agents de l'Allemagne et constituèrent même une République flamande, indépendante de la Belgique. La défaite allemande fut un coup dur pour les flamingants. Non seulement, la République flamande fut dissoute par le gouvernement belge, mais on fusilla quelques agents de l'Allemagne et l'on en emprisonna pas mal d'autres. Le peuple flamand cria qu'on le martyrisait, et sa haine de la France redoubla.

Au traité de Versailles, la Belgique reçut les cantons d'Eupen et de Malmédy, dont les habitants, par plébiscite, acceptèrent ce rattachement.

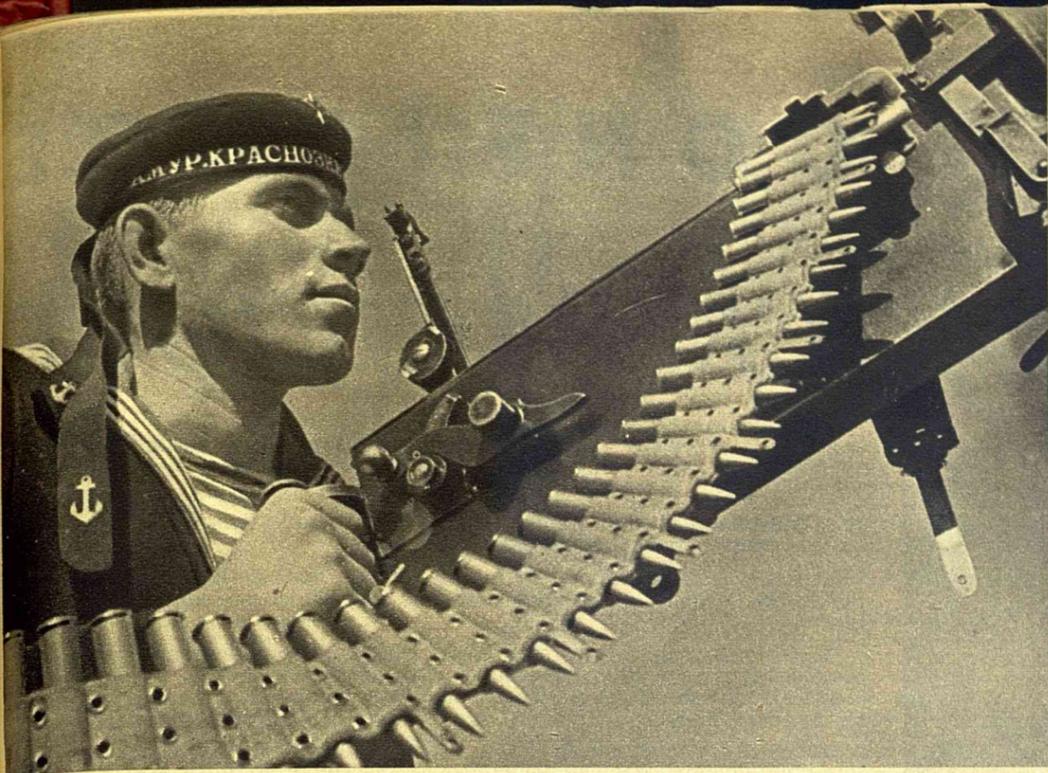
La paix faite, les querelles de langue reprirent en Belgique, et les Flamands, qui sont gens opiniâtres, réclamèrent furieusement une plus grande place dans le pays. Les Wallons, qui ne demanderaient pas mieux que la Belgique se décompose, afin qu'ils puissent ré-

clamer leur rattachement à la France, n'opposèrent qu'une molle résistance. Sans la royauté et l'administration centrale de Bruxelles — ville ni flamande, ni wallonne — qui firent des efforts farouches pour conserver entière la Belgique, celle-ci se serait décomposée vers les années 28-29, pendant lesquelles le conflit wallon-flamand devint aigu.

Mais en Allemagne, un homme venait d'apparaître, qui s'appelait : Hitler. Et Hitler, qui préparait dès cette époque sa guerre de revanche contre la France, comprit l'intérêt qu'il y aurait à dissocier de nous la Belgique. Bien avant qu'il prit le pouvoir, ses agents travaillaient la Flandre.

L'argent et les propagandistes allemands firent merveille en Flandre. En peu de temps, le pays se couvrit de « Verdinasos », troupes d'assaut calquées sur le modèle des S. A. hitlériennes. Leur Führer, Joris Van Selderem déclarait, voici trois ans :

— Oui, j'admire Hitler et je suis à son service. Joris Van Selderem n'a jamais caché non plus la récompense que Hitler lui avait promise quand l'Allemagne aurait battu la France. Selon ces promesses, les « Verdinasos » recevront la Bourgogne, la Lorraine et la Flandre française, de façon à rétablir le duché de Bourgogne dans ses limites du temps de Charles le Téméraire. Et Van Selderem sera le prochain duc de Bourgogne. A d'autres flamingants — car il y en a de plusieurs sortes — Hitler a promis de faire un grand Etat de Pays-Bas, avec la Hollande et ses colonies, le Congo belge, les Flandres belge et française. (Voir suite page 18).



L'UNION SOVIÉTIQUE

force de paix

par André WURMSER

VOICI bientôt vingt ans que l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques n'a plus livré d'autre combat que cette lutte incessante pour la paix que représente, aux yeux de tous les hommes, le nom de Litvinov. Depuis que les peuples de l'Union Soviétique, en un temps où nul gouvernement, hélas ! n'était « non-interventionniste », triomphèrent à la fois de leurs Chouans et des armées étrangères, l'U. R. S. S. a, par sa politique, obtenu ce résultat probant que seul de tous les états du monde elle a vécu en paix avec tous les Etats du monde, en dépit des incidents volontaires, des malédictions ostentatoires et des plus basses provocations. Mais l'Union Soviétique n'a pas seulement vécu en paix : elle a su encore être le meilleur défenseur de la paix de chacun.

Est-ce à dire que cette paix générale, l'U. R. S. S. a toujours envisagé de l'assurer par les mêmes moyens ? Non, non, et ses critiques ont bien raison de dire que l'U. R. S. S. n'a pas changé. Elle ne pense pas, à l'encontre de certains pacifistes « immobiles », que la paix se défende de la même façon lorsque la démocratie est au pouvoir en Allemagne, et lorsque Hitler y détient les leviers de commande, avant comme après les agressions du fascisme international. De même qu'un diagnostic exact est la première condition d'une sage thérapeutique, l'U. R. S. S. juge, à tout moment de son évolution, la situation internationale — et comme un médecin n'applique pas les mêmes remèdes à deux maladies différentes — elle recherche et pratique une politique de paix efficace, et non théorique. L'U. R. S. S., qui proposait le désarmement universel, qui, sans relâche, devant l'échec de ses premières propositions (échec dont la responsabilité incombe à tous les gouvernements européens qui se sont succédés de 1919 à 1932) insistait du moins pour une limitation des armements mondiaux, et dénonçait les excitations des nationalistes de cha-

que pays, entêtés à accuser d'hypocrisie les pacifistes des pays d'en face, lorsque Streseman faisait face à Briand, l'U. R. S. S. ne tient pas la balance égale entre les démocraties menacées et les agresseurs. C'est une juste connaissance des principaux dangers de guerre, et non je ne sais quel chauvinisme, qui a conduit l'U. R. S. S. à Genève, puis à la signature des pactes d'assistance mutuelle, puis à refuser de ne pas connaître la nationalité des pirates « inconnus » ou d'approuver la non-intervention des amis platoniques de la République espagnole, trop impartiaux par ailleurs pour s'opposer le moins du monde à l'intervention en Espagne des pays ennemis de la République.

Parce qu'elle est une force de paix, l'U. R. S. S. est — et de beaucoup — l'ennemi le plus redoutable — et le plus redouté — du fascisme. La preuve en est que les signataires du pacte « anticommuniste » attaquent « le communisme » dans l'Espagne de M. Azana, dans la Chine Tchang Kai Tchek, dans l'Autriche de Schuschnigg et, demain, dans la Tchécoslovaquie de Bénès ou la France de M. Albert Sarraut, mais non point sur le territoire de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques.

Les guerres menées jusqu'à l'heure présente par le fascisme ont été conduites en terre étrangère par des « détachements » fascistes, avec l'appui de traitres installés au cœur de ces pays et qui appellent à leur aide, comme les monarchistes de 1793, les armées ennemies. En ce sens, toutes les guerres du fascisme sont, pour le fascisme des guerres coloniales, alors que pour ses victimes ce sont bel et bien des guerres nationales. Comme les corps expéditionnaires français en Algérie ou au Maroc ont toujours trouvé pour leur faciliter la besogne des caïds qu'ils surent intéresser à la victoire de l'envahisseur, de même — du Ras Gouxa aux gouvernements fantoches de la Chine du Nord ou du Mandchou-

kouo en passant par le général Franco — le fascisme a pu s'engager seul dans une lutte pour laquelle il n'était pas nécessaire de mobiliser la nation. Il n'est pas nécessaire à l'Allemagne ou à l'Italie de décréter la mobilisation générale pour écraser l'Éthiopie, occuper l'Autriche avant qu'elle n'ait eu le temps de décider librement de son propre sort, ou s'installer à nos frontières pyrénéennes. Or, dans tous les pays du monde, y compris celui des cagoullards, l'expédition ou la future expédition fasciste compte ses cinquièmes colonnes, ses alliés, dans tous les pays — moins un pourtant : l'Union Soviétique.

Pour s'attaquer à celle-ci, il ne suffirait plus d'envoyer à quelque front lointain plusieurs centaines d'aviateurs bien rétribués, et du matériel qui ne coûte pratiquement rien, car l'économie fasciste étant une économie de guerre, une économie qui, selon le mot cynique de Goering, remplace le beurre et le lard par des canons et des avions, qu'importe à cette économie que les armes accumulées se démodent dans les arsenaux ou s'éprouvent sur les champs de bataille espagnols ? — Non, pour combattre l'U. R. S. S., il faudrait cette fois faire appel à la nation toute entière, refaire de cette guerre civile une guerre nationale, d'autant plus incompréhensible aux troupes que le fascisme mobiliserait, que l'U. R. S. S., de toute évidence, ne menace aucune nation. C'est bien pourquoi le fascisme ne menace pas l'Union Soviétique autant qu'il ne nous menace nous-mêmes, et c'est aussi pourquoi le pacte franco-soviétique tient en respect les fascismes extérieurs, et le fascisme intérieur. Ceci dit, comme nous comprenons bien le déchaînement de nos « cagoullards » et de leurs complices contre le pacte franco-soviétique !

« De nos jours, a dit Staline, que cite Marcel Koch, dans l'excellente brochure qu'il vient de consacrer à l'Armée Rouge, de nos jours, on n'a pas l'habitude de

compter avec les faibles, on ne compte qu'avec les forts ».

Si l'Union Soviétique est une force de paix, c'est parce que sa force militaire est redoutable. Et certes, bon nombre de bons esprits qui ont été frappés par la foudre en 1914 et n'ont depuis lors rien oublié, mais hélas, rien appris, soupirent à cette pensée. Comme si la fameuse déclaration de Staline à Pierre Laval n'avait pas reçu des faits une éclatante confirmation ! Comme si les pieuses prières étaient de nature à arrêter les avions qui tuent les enfants de Barcelone !

Quelles sont donc les raisons et la nature de cette force militaire ?

C'est d'abord l'unité, non seulement apparente, mais réelle, des peuples soviétiques, les premiers peuples depuis la Révolution française qui seraient appelés à combattre en sachant pourquoi. « Moi, dit le serment que prêtent, le Premier Mai qui suit leur incorporation, les jeunes recrues soviétiques socialistes, je prends le nom de soldat de l'armée ouvrière et paysanne. A la face des classes travailleuses de l'Union des Républiques socialistes et du monde entier, je m'engage solennellement à porter ce nom avec honneur... Je m'engage à observer la discipline révolutionnaire strictement et inlassablement... Je m'engage à me lever au premier appel du gouvernement des ouvriers et des paysans pour la défense de l'Union des Républiques Socialistes et de n'épargner ni mes forces ni ma vie dans la lutte pour l'U. R. S. S. et pour la cause du socialisme et de la fraternité des peuples ».

C'est ensuite la force technique de cette armée, la plus motorisée de toutes (10 HP par homme !), la seule au monde qui ne compte pas un illettré, et qui compte la première aviation du monde (dix records du monde dont celui de distance, sur 25 homologues !) Enfin et surtout, la force de l'industrie sur laquelle elle s'appuie, et qui est aujourd'hui la première d'Europe, et sera demain la première du monde, industrie dont les centres vitaux sont — et c'est là encore un cas unique — hors de portée de l'aviation ennemie.

C'est enfin — et ce n'est certes pas là le moins important — la sympathie de tous les peuples pour l'armée rouge, non seulement parce qu'elle représente et défend, pour reprendre un mot de Staline « la cause de toute l'humanité progressive », mais encore parce que les peuples, tous les peuples savent bien que l'armée soviétique n'entrera en mouvement, après tant et tant de tentatives d'assurer la paix, que « pour la défense du socialisme et la cause de la fraternité des peuples ».

OU VA LA POLOGNE ?

(Suite de la page 6)

« La défense des Etats baltes constitue une lourde tâche militaire pour la Pologne. Elle ne peut y satisfaire qu'en collaboration avec le Reich allemand ».

« La France, qui a trahi l'Europe et la race blanche en faveur des nègres d'Afrique (on croirait lire « Mein Kampf »)... ne peut pas être le foyer de cristallisation du bloc européen. Ce rôle doit échoir à l'Allemagne, avec ses investissements industriels et son talent d'organisation ». Le salut de la Pologne est dans un bloc germanique auquel adhèreraient l'Autriche, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Grèce, la Yougoslavie, la Turquie, la Finlande, la Lettonie, la Lituanie et l'Esthonie. « Ce (un tel bloc) serait une grande économie et militaire de premier plan. Les Allemands y auraient, bien entendu, la première place ».

De plus en plus, le gouvernement polonais suit une voie aventureuse, celle justement qu'a tracée Studnicki. C'est un gouvernement de cliques — actuellement, la clique des colonels domine — qui ne s'appuie que sur la bureau-

cratie, les officiers et le groupe étroit de la Sanacja; la Sanacja, attaquée d'ailleurs de droite par les nationaux-démocrates de l'Endecja, plus nettement hitlériens et antisémites, représente les milieux industriels et surtout les milieux de gros propriétaires fonciers, si importants dans ces pays où la féodalité n'a point été liquidée par la voie révolutionnaire.

Plus se rétrécit la base de ce gouvernement, plus il échoue dans ses tentatives de mettre au pas les autres partis, plus il veut écarter de lui des clans qui lui étaient favorables, ainsi les groupes pilsuskystes, les groupes de Paderewsky et plus il cherche dans un rapprochement avec Hitler et dans une politique extérieure dangereuse un salut qui est en fait la trahison de la Pologne; les « nationaux » polonais ressemblent en plus d'un point aux nôtres.

Nombreux sont ses ennemis, du « groupe travailliste catholique » de Paderewsky et Haller au « Parti communiste » réduit à la vie clandestine. La grande masse des paysans qui mènent une vie misérable — 18.000 proprié-

res fonciers possèdent 45 % des terres cultivées — soutiennent le Parti Populaire Paysan qui lutte pour une constitution démocratique et pour une politique de paix ; ils savent que le chemin qui va du Reich vers l'Ukraine passe par la Pologne et que l'indépendance de leur pays est menacée.

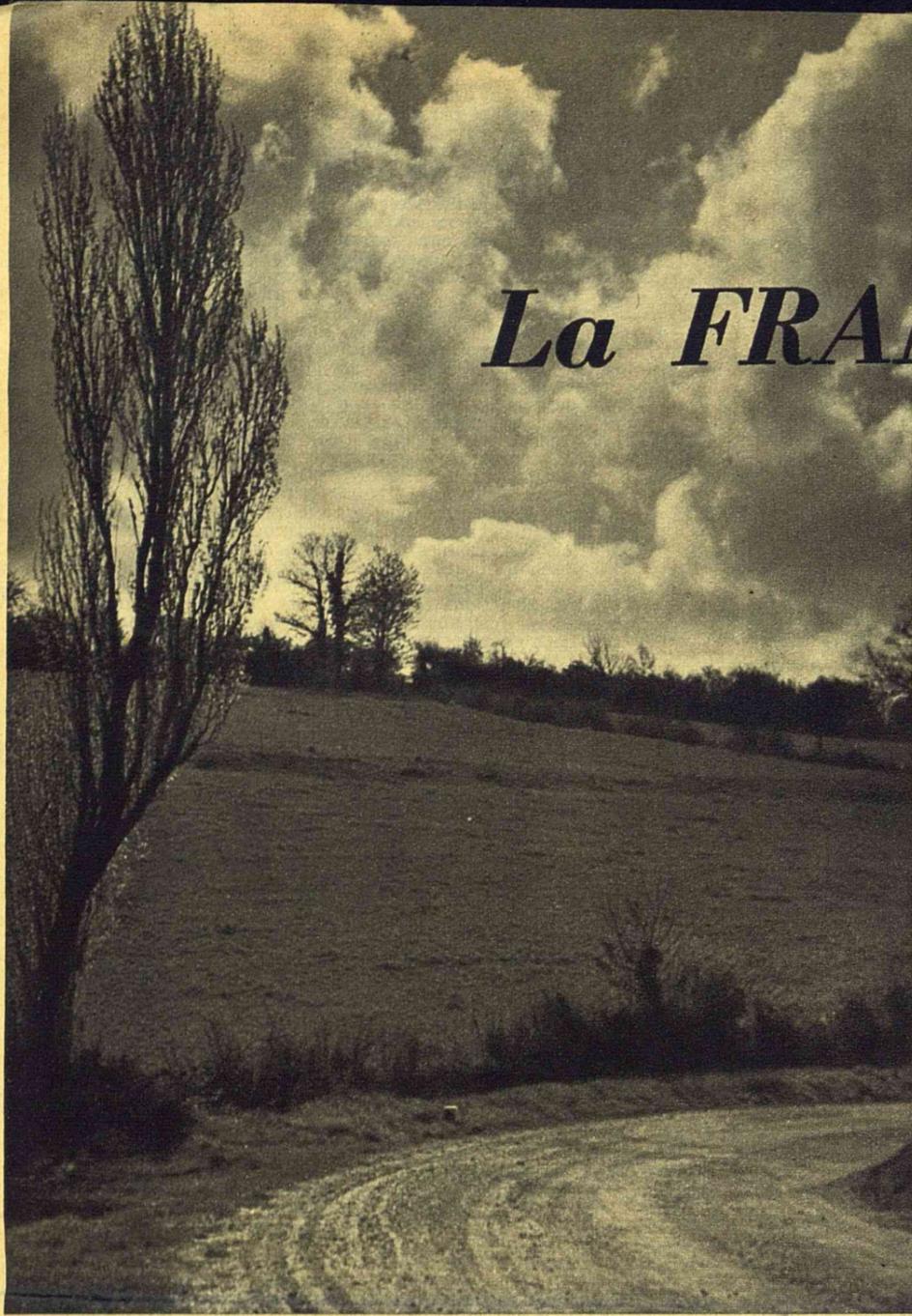
Les syndicats libres et le Parti Socialiste luttent aussi pour la démocratie; certes les chefs hésitent, on vient même de voir un leader socialiste, Mieszlaw Niedzialkowski approuver, dans le « Robotnik » l'ultimatum à la Lituanie, mais les masses qui souffrent comprennent le rapport qui existe entre leurs salaires misérables, les mauvaises conditions de travail d'une part et, d'autre part, l'orientation fasciste de la politique gouvernementale. Le P.C.P., malgré la répression et la terreur policière, vit et son influence est, semble-t-il, en progression, d'autant plus qu'il prône une politique concrète en faveur du front unique et du front populaire.

La politique hitlérienne inquiète les catholiques. Quant aux minorités opprimées, si nombreuses (7 millions d'Ukrainiens, 3 millions de juifs, 2 millions de Blancs Russes, 100.000 Lituanais) elles souffrent de l'oppression que font peser sur elles la bourgeoisie et les propriétaires fonciers polonais, de l'exploitation avide et de la politique d'expropriation dont elles sont les victimes et elles regimbent.

La résistance des masses qui s'est manifestée par des grèves d'ouvriers et de paysans, par des manifestations, a fait échouer tous les efforts de consolidation de l'union nationale. Fin 1936, à Lodz, les partis ouvriers ont reçu 100.000 voix contre 10.000 aux partis gouvernementaux, mais cette résistance qui entraîne même les modérés à la lutte, serait bien plus forte, bien plus efficace, si tous les partis et tous les groupes opposés au gouvernement s'unissaient sur un programme commun.

Quo Vadis, Pologne ? Le peuple polonais a de très belles traditions de lutte; les noms de Kociuszko, de Dombrowsky le prouvent. Puisse-t-il rapidement s'unir et sauver « sa liberté et la nôtre » pour reprendre le mot d'ordre inscrit sur le drapeau du bataillon Dombrowsky en Espagne.

Ce numéro de « Regards » étant consacré aux questions internationales, nous avons dû ajourner la publication de certaines de nos rubriques habituelles. Nos lecteurs et nos lectrices retrouveront, dès le prochain numéro, les deux pages consacrées à la femme, la double page photographique sur l'actualité, le conte, la rubrique sportive, les mots croisés, etc...



C O N F I A N C E

e n

La FRANCE PACIFIQUE

par Claude MARTIAL

tain l'idée de la liberté. La jeune France des libéraux tient la jeune Amérique sur les fonts baptismaux du Nouveau Monde.

89 éclate, comme un coup de foudre sur une forêt de vieux arbres, ébranle des trônes, réveille les peuples, jette à la face du monde le signal d'un aube nouvelle.

Au siècle du Capitalisme, en France, encore, les premiers sursauts des forces ouvrières. Au « Vivre libre ou mourir » des armées de la Révolution, succède la révolte des Trois glorieuses, puis, tout aussitôt le farouche mot d'ordre des canuts lyonnais : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ».

France, terre indomptable. Terre des sursauts soudains, inattendus, chaque fois plus violents, jusqu'au triomphe. France, terre si fidèle à la République qu'elle jette à bas les rois, les empereurs, et, trois fois, redonne au peuple ses trois couleurs vierges de fleurs de lys blanches ou de frelons dorés.

Quelles rudes raisons d'avoir confiance.

Il n'est pas, ce sol de granit, la proie prédestinée d'un chercheur d'aventures. Dix et dix fois, les hordes sont venues fouler la terre des blés et des vignes. Des routes, chez nous, creusées comme des rides, sont les chemins de l'invasion. Et, sur chacune de ces routes, une étape qui est la halte : Valmy ou la Marne. De quoi faire réfléchir les imitateurs des conquérants d'hier. Les émigrés de Coblenz, les émigrés de Quiberon, jamais, n'ont pu triompher des soldats improvisés, des armées en sabots, sans canons, sans vivres, sans métier.

Renoncer à ce fier passé ? Se soumettre, à l'intérieur, à un Casimir, à un Doriot. Abdiquer devant une note impérieuse d'un Hitler ou d'un Mussolini ?

Comme se serait méconnaître l'éternel génie de la France.

Et sa mission. Pays de mesure, où rien ne détourne, ni une montagne, ni une rivière, où les fleuves harmonisent leurs courbes au doux fléchissement des vallons. Pays de races sans heurts, sans envie, pays de provinces dont chacun est fier. Pays où l'on est bien partout. Pays des doux ciels d'Ile de France, où tendrement nuancés. Pays de la Méditerranée toute bleue, sous un ciel tout bleu...

Finie, cette France ? Et cette race faite de tant d'apports nouveaux ?

Comme on voudrait nous le faire croire. Comme on voudrait nous faire admettre que les hésitations de gouvernements successifs sont l'exacte traduction d'une sorte de démission de la France... Un pays ne démissionne que lorsqu'il se soumet.

Est-elle soumise, cette masse sans cesse à l'action, inlassable, incorrigible dans ses espérances ? Cette masse qui a su résister à tous les déboires, à toutes les fuites de ses illusions. Cette masse obstinée qui, toujours en tête du progrès social, est passée, sans rancœur, du cartel des gauches au Front populaire, marquant des points à chaque étape, et avançant toujours.

La France, c'est cela, le groupe mouvant, uni, de ceux qui travaillent et produisent.

Et quelle jeunesse ! Une forêt sans cesse couverte de bourgeons, hérissée de taillis, où les jeunes pousses vont à l'assaut des grands arbres.

Un immense chantier, bruisant du choc des marteaux, sapé du travail des mineurs, coupé de torrents asservis, strié du réseau serré des plus belles routes du monde.

Au bilan, l'exemple donné dans toutes les conquêtes des travailleurs en territoire capitaliste. La semaine de quarante heures, dernière née, a remué d'un espoir fou les masses ouvrières, jusqu'en Allemagne.

Nul pays qui soit, de nature, de ressaut, aussi rebelle à l'esprit militaire. Nul peuple qui, jamais, se soit aussi bien défendu. Ses conquêtes, il aimera toujours mieux les faire par l'esprit, par la science. Aux chefs d'armée, il préfère le pacifique génie d'un Pasteur, d'un Claude Bernard, d'un Berthelot, d'un Painlevé, d'un Perrin, d'un Langevin.

Mais quel sursaut devant la menace !

Alors, plus besoin d'appels, de proclamations sur le forum, d'excitation lancées à une forêt de baïonnettes. Le Français marche. Parfois même, il a marché trop vite, sans bien savoir qu'il ne se battait plus pour ses libertés, mais pour les ambitions d'impérialismes concurrents.

Cette période est révolue. Champion de la liberté, ce n'est plus que la liberté que la France défendra, et qu'elle défendra chez elle.

Pas de fascisme d'importation. La multitude disciplinée qui s'est dressée, au lendemain du 6 février, contre les fascistes de France, serait la même contre un hitlérisme envahisseur.

Non, la France n'a pas renoncé à son destin. Elle reste la terre des libertés sacrées, la vraie patrie des hommes de bonne volonté.

Capricieuse et emballée, elle joue, dans la course des Nations, le rôle d'un pur sang. Jamais elle n'abandonne. Toujours plus jeune, comme la terre qui s'émerveille à chaque printemps, forte et saine, pays des sourires narquois et du rire sans réticence, la France reste, sous les nuées, la Nation bénie du soleil. On l'envie. On l'admire. On la craint. Qu'elle parle, on l'écoute. Qu'elle agisse, on la suit.

Elle est, parfois, lente à s'émouvoir : des siècles l'ont instruite de la fragilité des hommes, et de l'écroulement des dictatures.

Mais elle ne renonce à rien de ses traditions, de ses missions.

A l'heure suprême des périls, elle saura, en tête des vieilles démocraties, gagner la Paix.

Claude MARTIAL

PARTOUT, de par le vaste monde, des incendies dont les flammes voudraient gagner, de proche en proche, jusqu'au cœur des démocraties.

Partout de tragiques flambées, où le feu qui couve. Partout, les torches du fascisme qui ne progresse que par l'acier, la bombe, le feu, qui ne s'installe que dans des ruines, qui ne fleurit que sur des charniers.

Singulière exaltation que celle de la mort innombrable. Effroyable civilisation que celle des massacres scientifiques des foulés innocentes.

Et la France, pourtant, éveillée, consciente, reste calme. La France a du sang-froid. La France sent sa force.

Elle dresse, dans l'Europe, sur le chemin vers l'Ouest, un dernier rempart, mais un rempart infranchissable à la montée du fougueux flot noir et brun.

Halte au fascisme. Ici on n'entre pas. C'est la réplique, sortie d'une terre de libertés séculaires, aux faiseurs d'esclaves.

Là-bas, par delà les peuples qui grondent sous le joug, un autre visage puissant, jeune et fort : celui de la Russie nouvelle, celui de l'immense, de la tranquille, calme et saine Russie des Soviets.

Deux pôles. Deux citadelles de la paix. Deux raisons pour nous, d'avoir confiance, éperdument, farouchement, dans la victoire de la paix.

France d'hier, belle France forgée, au long des siècles, par les mains rudes et amoureuses des paysans, des ouvriers, France qui fut un modèle pour les peuples, la maîtresse et la mère des Nations, une nouvelle heure a sonné, une des grandes heures de ton destin. Celle de vaincre la guerre.

Et nous sommes prêts !

Depuis longtemps. Car l'unité française, profonde malgré ses remous de surface, n'est pas le fait d'un Anschluss d'artifice. Et la France conserve sa vraie mission : enseigner la liberté aux peuples.

Sans doute, dans le pays même, cela ne plaît pas à tout le monde. Combien préfèrent, pour eux, pour la défense de leurs fortunes, de leurs profits, un asservissement des masses à une forme gouvernementale plus docile. Combien sont prêts à s'assurer, à coups de millions, contre une installation durable des conquêtes sociales, contre un prélèvement juste sur leurs bilans de fin d'année. Combien sont tout disposés à faire et la part du feu et le jeu du Führer.

Il n'importe. Un pays se penche sur son passé. Il se nourrit, dans l'abîme des années, des exemples légués par les ancêtres géants. Force des traditions les plus pures, celles du peuple, autrement plus durables que celles de la monarchie ou de ses castes.

L'unité française, comme elle a devancé toutes les autres, et comme elle est solide. Déjà, c'était un sens national inconscient qui dressait contre les légions romaines, « flèches noires » d'alors, et les mercenaires de César, le jeune chef celte Vercingétorix et ses armées improvisées.

L'histoire, ensuite, c'est une longue série de révoltes, de luttes, avec des fortunes différentes, pour la conquête des chartes de liberté. La France, pendant une guerre d'un siècle, résiste à l'invasion anglaise. La France absorbe les conquérants normands, repousse les Maures. La France, qui ne sait pas encore qu'elle est une nation, entend rester chez elle.

Et puis, mûri par des pléiades d'écrivains, d'artistes, de penseurs, c'est l'essor de la civilisation vraie, celle des Encyclopédistes, qui porte jusqu'au Nord loin-

COMMENT SAUVER LA PAIX

FRONT des PEUPLES !

OUE faire pour lutter contre le fascisme ? Que faire pour lutter contre la guerre ? La vue des erreurs commises hier et de leurs tristes conséquences suffit à révéler ce que doit être l'action de demain : c'est pour avoir été divisées, partant faibles, que les démocraties ont permis au fascisme d'ensanglanter le monde; c'est en se décidant enfin à s'unir et à être fermes qu'elles ramèneront la paix.

Je sais bien ce qu'on objecte : que montrer de la fermeté, c'est s'exposer à la guerre; mais les faits sont là qui répondent QUE C'EST EN N'EN MONTRANT PAS QU'ON A LIVRE AUX HORREURS DU MASSACRE DES MILLIONS D'ETRES HUMAINS.

C'est parce que les Nations pacifiques n'ont pas fait bloc devant Mussolini que l'Ethiopie a été écrasée; c'est parce que les Nations pacifiques n'ont pas fait bloc devant le Japon que la Chine est ensanglantée; c'est parce que les Nations pacifiques n'ont pas fait bloc devant l'axe Berlin-Rome que l'Autriche a été occupée, que l'Espagne a été envahie.

Si l'on veut éviter que la Tchécoslovaquie, puis la France subissent le sort de l'Autriche ou le sort de l'Espagne, il faut revenir franchement, nettement, au grand principe de sécurité collective, dresser devant ceux qui veulent la guerre, — et qui la font, — un front si ferme qu'il soit pratiquement inattaquable.

C'est impossible, nous disent les sceptiques, les faibles, les découragés. Non, ce n'est pas impossible. Comme l'a si bien dit Roosevelt, il y a dans le monde

90 % d'hommes qui veulent travailler en paix, et les trublions sont tout juste 10 %. C'est assez dire que, si les premiers savaient s'organiser, leur force serait irrésistible. Seulement, loin de s'organiser, ils se sont désunis et, chaque fois qu'il a plu à une dictature de faire la guerre, ils ont répondu : « Qu'elle la fasse ! » Même, quelques hommes, reculant les limites de l'absurde, nous ont gravement expliqué que laisser faire la guerre était le seul moyen de sauver la Paix.

Il est normal que, dans l'atmosphère ainsi créée, l'entente soit devenue impossible. Mais changeons l'atmosphère, et elle deviendra possible. Parmi les grandes démocraties, on a trop souvent l'impression que c'est à qui se réservera. Chacun attend que l'autre marche. « Messieurs les Anglais, parlez les premiers ! » — « Messieurs les Français, à vous l'honneur ! » Roosevelt attend nos initiatives, nous attendons celles de Roosevelt. Eh bien ! il faut en finir avec cette veulerie généralisée. Il est vrai que, quand un Cabinet de Front Populaire a commis la faute d'offrir à l'Angleterre un accord de non-intervention, le gouvernement conservateur a sauté sur l'occasion et qu'aujourd'hui il s'obstine dans une politique dont les hommes de guerre sont les seuls bénéficiaires. Mais, puisque nous avons commis la faute initiale, c'est à nous de prendre l'initiative du grand redressement.

Dénonciation d'un pacte qui n'a été pour l'Espagne, la France et la paix, qu'une duperie, adhésion solennelle au principe de sécurité collective, engage-

ment de défendre la Tchécoslovaquie si la Tchécoslovaquie est attaquée, offre loyale à tous les peuples de les défendre contre une agression, demande nette à tous ces mêmes peuples de nous défendre contre une agression : voilà le seul moyen de rétablir et d'affermir la paix.

Qu'il y ait des obstacles, nul ne le nie : à Londres, les hommes de banque et de trusts veulent la victoire de Franco; à Paris, les hommes de Coblenz veulent la défaite de la France. Bref, les forces d'argent et de réaction travaillent pour la guerre, parce que, seule, la guerre peut leur permettre d'opprimer les peuples. Mais quoi, ces forces, nous les avons rencontrées et vingt fois battues. Allons-nous perdre courage et nous aplatir devant elles quand il s'agit de la vie de nos enfants, de la liberté, de la justice sociale, de tout ce qui donne un sens à la vie ? Non et non ! Libre à quelques trembleurs de désertier le combat pour la paix et le progrès humain. Nous sommes, nous, décidés à lutter et à vaincre. Nous ne permettrons pas au fascisme de mener le monde à la boucherie. Front Populaire, Front des Peuples, les deux grands moyens de salut sont là sous nos mains. A nous de savoir les utiliser ! A nous de nous rappeler que, face aux dictatures personnelles, la libération pacifique des peuples doit être l'œuvre des peuples eux-mêmes !

Albert BAYET

LES FRANÇAIS VEULENT L'UNION

LORSQUE notre Parti Communiste, en son Congrès de Villeurbanne, lança l'idée de l'Union de la Nation Française, nous assistâmes à des réactions bien curieuses au sein et à l'extérieur du Front Populaire. Ces réactions étaient mêlées d'étonnement, de railleries et d'hostilité. Mais à cela nous étions habitués et notre expérience prouve que pour le triomphe d'une idée il faut beaucoup de ténacité. Comme nous n'en manquons point, nous poursuivîmes notre campagne d'union, convaincus que le salut du pays est dans la réalisation de cette union. Nous appelâmes à la constitution d'un Front Français d'où ne seraient exclus que les ennemis de notre peuple, les hommes de la guerre civile et les agents de l'étranger.

Qui donc aujourd'hui s'aviserait de railler ou de combattre ouvertement cette action courageuse et noble pour que, par son union, notre pays échappe aux dangereux fileaux qui le menacent ? La rapidité des événements a-t-elle dessillé des yeux qui se refusaient hier à voir la réalité ?

Si oui, tant mieux pour la France ! Tant mieux pour la liberté ! Tant mieux pour la paix !

Mais avouons que si maintenant tout le monde parle de cette union nécessaire, on en parle dans la Presse, au Parlement, dans les manifestations politiques, partout, ce ne sont pas toujours les mêmes sentiments qui animent ceux qui en parlent.

Ce sont même parfois des sentiments contradictoires qui s'affrontent en des controverses passionnées. Tel Parti se dit partisan de cette union à la condition expresse que ce soit lui qui en ait la direction. M. Flandin veut une « union » antimarxiste comme la conçoit son chef idéologique, M. Hitler, une union qui exclut la classe ouvrière, autrement

dit un système DOUMERGUE, LAVAL ou TARDIEU aggravé. Car les hommes de la réaction et du fascisme ont une conception bien à eux de ce qu'ils appellent hypocritement « l'union nationale ».

Ils la voient comme la conclusion de leur lutte contre le Front Populaire, contre les réformes sociales, les contrats collectifs, la semaine de 40 heures, les délégués d'ateliers. Au lieu d'envisager l'extension d'une législation plus humaine à toutes les catégories de laborieux, de faire bénéficier les vieux de la retraite, d'étendre les allocations familiales à la campagne, de protéger le petit boutiquier, ils entretiennent la possibilité de briser la volonté si nettement exprimée par le suffrage universel.

Regardez-les, les 200 familles ? Elles n'hésitent même pas devant le sabotage de la production, elles n'ont aucun souci de la défense nationale, car chez elles quelque chose prime tout, y compris l'intérêt supérieur de la Nation : ce quelque chose, c'est l'intérêt de classe qui les pousse à la trahison, à faire appel à Hitler pour les « délivrer » du Front Populaire.

L'esprit de Coblenz n'est pas mort !

Or, pourquoi donc le désir d'union est-il si fort dans le pays ? Pour permettre à M. FLANDIN de jouer le rôle d'un « statthalter » ? Pas du tout !

Le Peuple de France veut l'union parce qu'il sent peser sur le pays la menace hitlérienne, la menace de guerre, rançon terrible d'une politique extérieure toute de faiblesses et de capitulations.

Il faut l'union, disent les braves gens, pour que demain Toulouse ne soit pas Barcelone, pour que les ruines et les cadavres ne s'amoncellent pas à nouveau, vingt ans après le dernier massacre, sur le sol de notre pays.

L'Union, pour l'ouvrier, pour le paysan, pour l'homme de classes moyennes, c'est le moyen le plus sûr de sauver le patrimoine commun, de soustraire à la barbarie fasciste ce qu'il considère comme son bien précieux, ce qu'il aime, ses libertés, ses conquêtes sociales, de conserver intactes ses espérances de bonheur et de fraternité humaine.

Cela revient à dire que l'union qu'il faut réaliser au plus tôt, pour qu'elle soit viable et qu'elle puisse triompher des dangers contre lesquels elle est appelée à se créer, doit se confondre avec la défense de la démocratie, des libertés publiques, des conquêtes des travailleurs dues au Front Populaire.

C'est le peuple qui doit être l'âme de cette union, qui doit lui donner son dynamisme. Elle ne peut pas se créer sans lui, à plus forte raison contre lui. C'est pourquoi une condition de cette union réside dans la consolidation du Front Populaire, dans le raffermissement des liens fraternels qui unissent communistes, socialistes, radicaux et démocrates.

M. FLANDIN voit l'Union Nationale en 1938 comme en 1934 ou en 1926, la réaction dominant et exploitant le peuple. Nous, nous la voyons comme un élargissement bienfaisant de l'œuvre salutaire entreprise sous le signe du Front Populaire. C'est l'Union qui s'étend, qui entraîne tous les hommes de bonne volonté pour garantir à la France sa mission de progrès, de liberté et de paix.

Et comme ce serait facile si, aujourd'hui, communistes et socialistes étaient groupés, unis, dans un parti unique de la classe ouvrière !

Marcel GITTON

Député de la Seine
Secrétaire du Parti Communiste

CONDITIONS d'une POLITIQUE FRANÇAISE

LES événements récents ont fait naître en moi, comme en tous les Français, une grande tristesse; mais je dois dire que les nouvelles de l'extérieur n'en étaient pas la seule cause : en face d'un coup d'Etat qui menaçait directement notre dignité nationale et la paix européenne, la réaction d'une partie de l'opinion française, et aussi, il faut bien le dire, hélas ! d'une partie du Parlement, m'a profondément déçu.

Il fallait faire front devant le danger, montrer par notre sang-froid et aussi par notre union notre ardent attachement au droit international et à la paix. Nous n'avons fait qu'aviver nos querelles : le mot même d'union est devenu sujet de discorde. Au sortir d'une de ces séances si pénibles où la minorité de la Chambre s'est refusée à écouter, ou au moins à comprendre, les appels du Président du Conseil, j'ai rencontré plusieurs de mes collègues communistes, socialistes, radicaux, qui, tous, avaient dû mal à cacher leur indignation et même leur écœurement devant l'obstination farouche de certains adversaires. Dans les heures sérieuses que nous traversons, par une ironie du sort, certains « nationaux » ont refusé d'adhérer au « Front de la Nation » que les hommes du Rassemblement Populaire étaient prêts à admettre.

Car c'est bien cette formule qui s'imposait pendant l'alerte : front de la nation pour la défense

des intérêts français. Et ceux qui ont refusé d'y souscrire ont favorisé volontairement ou non la politique hitlérienne dont notre faiblesse et nos divisions font la force. Notre devoir est de dénoncer ces complaisances et ces aveuglements qui, en France même, compromettent les intérêts du pays : ce travail de déblaiement est la condition essentielle à laquelle reste subordonnée la possibilité d'une politique vraiment française.

Il me déplaît de constater qu'au Parlement des hommes se fassent les apôtres de certaines alliances inconsidérées par pure sympathie pour des régimes autoritaires.

Il me déplaît de constater que, hors du Parlement, certains partis, dont l'un ose se dire « populaire », affichent pour les doctrines hitlériennes des sympathies si vives qu'elles en deviennent étrangement suspectes.

Je regrette de voir demeurer à des postes responsables, dans beaucoup d'administrations publiques, des fonctionnaires dont l'activité politique est dangereuse pour le régime républicain.

Je m'inquiète de voir depuis quelque temps marquer un temps d'arrêt à l'enquête sur le C.S.A.R., qui avait semblé révéler de si curieuses accointances entre les criminels et telles nations étrangères.

Et je m'indigne qu'une certaine presse publie régulièrement l'éloge de gouvernements dont la politique est ouvertement dirigée contre les intérêts français.

Nous ne pouvons admettre de voir ainsi notre pays miné de l'intérieur par cette propagande funeste. Nous devons en arrêter rapidement les effets si nous voulons donner à l'étranger un spectacle digne de nous. Pour cette tâche il faut réaliser l'union de tous ceux qui veulent sauver la France démocratique et protéger le drapeau républicain. C'est autour de ce programme que s'est constitué le Rassemblement Populaire; c'est autour de ce programme qu'il faut aujourd'hui rallier la fraction la plus large possible de l'opinion française puisqu'il coïncide avec l'intérêt national.

Car enfin, quelle réponse faire aux menaces hitlériennes ? Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il faille riposter à la brutalité par la brutalité. Je crois que nous ne prendrons jamais assez d'initiatives pour la paix et le rapprochement des peuples. Mais pensons-nous faire accepter ces initiatives à l'Europe si nous donnons le spectacle d'une nation hésitante et divisée ? Toute tentative de conciliation semblerait un aveu de crainte et de faiblesse. Le regroupement des forces françaises, en dépit de toutes les oppositions, est aujourd'hui nécessaire pour que la France puisse amorcer avec autorité dans le domaine international la politique généreuse et compréhensive, mais énergique et digne, qui doit entraîner les nations dans la voie de l'apaisement.

Paul ELBEL

Député des Vosges Ancien Ministre.

Les Belges et Nous

(Suite de la page 14)

L'Allemagne a trouvé en Flandre un tel dévouement que, à part une poignée de Flamands cultivés qui aiment la France, tout le monde, là-bas, est aujourd'hui furieusement antifrançais. Il est impossible de circuler en Flandre sans se faire maltraiter, si l'on ne parle pas flamand ou allemand. Ceux de nos compatriotes qui ont passé l'été sur les plages belges savent bien qu'ils n'y retourneront plus.

Résultat : la pression flamande a été si forte que le gouvernement belge a dénoncé tous ses accords militaires et politiques avec la France. Ce n'est d'ailleurs pas fini : les flamingants exigent aujourd'hui une alliance avec Berlin et l'entrée de la Belgique dans le pacte anti-communiste.

Mais en se servant ainsi des flamingants, Hitler devait craindre une réaction wallonne. Il a paré le danger en divisant les Wallons, avec l'aide de Rex et de son chef Léon Degrelle. Avec les moyens financiers mis

à sa disposition, Degrelle put mener une action anti-française de grande envergure.

Il faut dire aussi que la France a aidé puissamment au triomphe de Degrelle en augmentant les tarifs de douane qui frappaient les charbons et la métallurgie belges. Les Wallons furent réduits au chômage, car c'est dans leur pays que sont établies ces industries. On conçoit que, par rancœur contre la France qui les abandonnait, beaucoup se soient jetés derrière Degrelle.

Aujourd'hui, celui-ci perd du terrain. Mais il est toujours assez solide pour faire un mal immense à la France.

Eupen-Malmédy

Terre allemande, la région d'Eupen-Malmédy est peuplée d'Allemands, mais d'Allemands socialistes et catholiques qui s'accrochent fort bien d'être Belges et ne désirent nullement passer sous le joug d'Hitler.

Mais ils ont peur. Ils ont peur parce que la propagande allemande leur a persuadé qu'Hitler s'emparerait bientôt de leur contrée, et qu'alors ceux qui ne l'auraient pas soutenu devraient craindre les représailles. Aussi, bien qu'il n'y ait peut-être pas 5.000 véritables hitlériens dans ce pays, ils font tant de bruit

et les autres par peur les laissent si bien faire, qu'on peut croire à une violente agitation pro-allemande, qui fournit à Hitler l'occasion de réclamer cette population.

La propagande, l'or, la terreur, voilà les trois armes d'Hitler à Eupen-Malmédy. Et elles portent des fruits. Tout le monde ou presque, là-bas, crie « Heil Hitler ! », quoiqu'en réalité on le souhaite à tous les diables.

Mais le sort de l'Autriche n'est pas fait pour encourager à la résistance.

Aussi, Eupen et Malmédy feront — à contre-cœur, certes, mais le résultat sera le même — tout ce que Hitler exigera d'eux : agitations, demandes d'autonomie ou de rattachement à l'Allemagne.

Lorsque Hitler le jugera bon, les Flamands et les Eupénois réclameront leur autonomie. Il sera impossible aux Wallons, divisés par Degrelle, de s'y opposer. Que se passera-t-il alors? Je l'ignore. Mais rien de bon pour la France, on peut le craindre.

Mais que la France sauve la Tchécoslovaquie en Europe centrale, et en même temps elle bat Hitler en Belgique.

Car ils sont nombreux, les Wallons, les Flamands francisés et les Eupénois antihitlériens qui n'attendent qu'un geste énergique de la France pour remonter le courant.

Louis GERIN.

LA TCHECOSLOVAQUIE au cœur de l'Europe

(Suite de la page 13)

Depuis l'annexion de l'Autriche, ces agissements revêtent un caractère d'une acuité et d'une violence extraordinaires. Par tous les moyens de la propagande, de la terreur ouverte ou dissimulée, du boycottage et du chantage, le parti de Henlein essaie de « mettre au pas » toute la population allemande des Sudètes. Il suffira, pour le prouver, de choisir trois exemples parmi, une multitude d'autres : le maire de Reichenberg, le sénateur démocrate Kostka, reçoit depuis des semaines des lettres de menaces lui enjoignant de démissionner. Le boycottage et les mesures d'intimidation sont systématiquement pratiqués à l'égard de tous ses parents et amis. Et un député du parti Henlein est même allé jusqu'à proférer contre Kostka des menaces de lynchage... L'institutrice juive d'une petite ville des Sudètes constate un jour avec surprise que ses élèves font la grève de la classe. Les parents des élèves — tout au moins ceux qui sont partisans de Henlein — déclarent qu'ils ne laisseraient plus aller leurs enfants à l'école tant que l'institutrice restera à son poste... Voici enfin un troisième exemple : le président de l'Association des écrivains allemands de Tchécoslovaquie préside encore un samedi la séance du comité. Mais le lundi suivant, le comité reçoit une lettre annonçant que le président (qui est un brave démocrate) résigne ses fonctions « pour des raisons faciles à comprendre », et qu'il quitte le comité. Ces « raisons faciles à comprendre » étaient tout simplement que ce brave homme vit dans une petite localité où il était sans cesse exposé — sans défense — aux représailles du parti Henlein.

Une propagande « chuchotée » des plus raffinées travaille partout avec la devise : « Ça été le tour de Vienne, bientôt ce sera le tour de Prague ! » Et des tracts ont été distribués, avec cette inscription laconique : « Il est moins cinq ».

Déjà, sous le tir de barrage de la propagande, de la terreur et des menaces, les deux partis bourgeois allemands, assez chancelants du reste, ont capitulé devant les ordres de Henlein (il s'agit du « Landbund » et des « Chrétiens sociaux » qui faisaient partie du gouvernement, et qui viennent de le quitter). L'adhésion de ces deux partis à celui de Henlein est exploitée comme un argument de plus pour le renforcement de la propagande nazie.

Il n'y a personne, dans les partis démocrates de la tchécoslovaquie, qui ne tienne à éviter toute provocation du troisième Reich. Mais ce désir ne doit pas aller jusqu'à laisser les mains libres à Henlein. Non seulement la faiblesse contribue à rendre toutes les espèces de cagoullards, « cinquième colonne », et autres éléments semblables de plus en plus audacieux et agressifs, mais l'appareil de l'Etat lui-même finit par en être sapé.

Que l'on pense à l'Autriche, où la tragédie commença par la désagrégation progressive du pouvoir exécutif. Sans doute, la Tchécoslovaquie n'est pas l'Autriche. Mais pour qu'elle ne le devienne pas, sa démocratie ne doit pas rester passive, ne doit pas pratiquer une politique de capitulation devant le fascisme ouvert ou masqué.

Si l'on demande à « l'homme de la rue » : « Qui est coupable de cette situation pleine de dangers où se débattent la Tchécoslovaquie et l'Europe ? » On reçoit, neuf fois sur dix, la réponse suivante : « Hitler, Mussolini... et Chamberlain.

L'écho bienveillant qu'a eu le dernier discours de Chamberlain ne change rien au fait que la voix du peuple rend la politique anglaise responsable de l'état de danger de guerre accru en Europe centrale.

C'est lorsqu'on la considère de Prague que la politique de Chamberlain — toute d'hésitation et de complaisance à l'égard des puissances fascistes — apparaît sous son aspect le plus tragique. C'est à Prague que l'on ressent le plus vivement tout ce qu'il y a de tragique dans le danger qui menace la France sur sa frontière des Pyrénées. Et c'est aussi à Prague que l'on se rend aujourd'hui clairement compte que la France est défendue non seulement par ses propres frontières, mais aussi sur les frontières tchécoslovaques.

Qu'on songe en France que les Sudètes sont l'Alsace tchécoslovaque. Et qu'il faut tout faire pour défendre cette Alsace. Sinon, Strasbourg se trouvera bientôt dans les Sudètes françaises.

C.-F. WEISKOPF.

De belles
FÊTES DE PAQUES
grâce à
REGARDS-TOURISME

PARTICIPEZ A NOTRE BEAU
VOYAGE EN ALSACE
PAR AUTORAIL SPÉCIAL

Départ de Paris le samedi 16 avril
dans la matinée.
Retour à Paris le lundi 18 avril
dans la soirée.

Passer deux journées agréables,
gaies et instructives à

STRASBOURG
Prix : 290 fr.

PAR PERSONNE
comprenant : voyage, transferts,
séjour complet, boisson, service,
taxes, et

VISITE DE LA VILLE
et de ses environs
en autocar

EXCURSION FACULTATIVE
NON COMPRISE DANS LE PRIX :

Circuit des Vosges moyennes en autocar
VOYAGES SPÉCIAUX
A NICE ET A CHAMONIX

Nous écrire ou venir nous voir
pour tous renseignements,
53, rue de Chabrol, Paris-X^e.

Si la guerre éclatait
(Suite de la page 7)

Et puis les gaz, et puis une division de « Berthas » perfectionnées qui arrosent, de très loin, Paris et les autres villes.

Et puis, sporadiques, les tentatives de la cinquième colonne.

Tout ce que beaucoup de nous ont connu, et qui serait terriblement perfectionné. L'homme fait des progrès dans les sciences quand il s'agit de tuer d'autres hommes.

J'ai fait cet atroce rêve éveillé.
Avec un frisson, mais pas sans espoir.

LE CHANT DU MONDE
137, Boul. Saint-Germain
PARIS

a enregistré sa
1^{re} Série de Disques de Folklore
interprété par la Chorale Gouverné,
sous la direction de Roger Désormière.

N° 505. EN PASSANT PAR LA LORRAINE.
harmonisation et arrangement Ch. Kœchlin.
SE CANTO (Languedoc).
harmonisation et arrangement Darius Milhaud

N° 506. MAGALI (Provence).
harmonisation et arrangement Darius Milhaud
AN HINI GOZ - La Vieille (Bretagne)
suivi de LA BOURREE D'AUVERGNE,
harmonisation et arrangement Darius Milhaud

N° 507. LA FILLE DU MARECHAL DE FRANCE (Ile-de-France).
harmonisation et arrangement Ch. Kœchlin.
LE PAUVRE LABOUREUR (Savoie).
harmonisation et arrangement H. Sauveplane.

LE DISQUE : 24 fr. franco France : 29 fr.
Chèque postal 2191.62

Non, ce n'est pas possible. Ce ne sera jamais qu'un rêve.

Détruire Paris, c'est une chose, somme toute, en grande partie réalisable. Seulement, songe-t-on, peut-on ne pas songer à la riposte ? Est-on si sûr qu'il n'y aurait pas de révoltes, de sabotage, dans les classes ou les peuples asservis, là-bas ?

On a vu l'Espagne résister, presque sans armes.

Et malgré la trahison, et malgré les efforts conjugués de deux puissances fascistes.

Que ne doit-on redouter de la France ? Sursaut de terreur ? Oui. Puis sursaut d'horreur.

Si la guerre éclatait ?... Elle n'éclaterait, en vérité, que si nous nous résignons, d'avance, à la subir.

Alors, si, tout de suite, on disait non au fascisme envahisseur.

Non, avant les avions, leurs bombes et leur mitraille. Non, avant même les premières exigences.

Non, la France ne veut pas la guerre. Elle n'est disposée ni à la subir, ni même à tolérer plus longtemps qu'on la prépare à ses frontières.

André SANTON.

Décorez vos locaux
Ornez votre foyer
avec la
CARTE URSS
du Bureau d'Éditions

90x130cm=25" • 130x200=40"

BUREAU D'ÉDITIONS CHEQUE POSTAL
31, Bd. MAGENTA - PARIS - 10^e 943-47

VIENT DE PARAÎTRE
COLLECTION "COMMUNE"
P. VAILLANT-COUTURIER
POÉSIE
ŒUVRES CHOISIES
avec Préface de LEON MOUSSINAC

On retrouve dans ces pages avec les meilleurs poèmes déjà publiés et aujourd'hui presque introuvables, un très grand nombre d'inédits qui révèlent les aspects les plus émouvants et les plus profonds de l'inspiration du poète.

LE VOLUME : 15 francs
Edition sur Vergé antique 40 fr.
DU MEME AUTEUR :
Jean-Son-Pain 10 fr.
Prose, œuvres choisies en prép.
Enfance en prép.

EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES
24, rue Racine, PARIS (6^e)

regards

ABONNEMENTS
FRANCE & COLONIES
3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.
Autres pays :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e
Téléphone : TAITBOUT 56-87
Chèque postal : PARIS 1715-54

ENFANCE*

UNE ŒUVRE INÉDITE

de Paul VAILLANT-COUTURIER

Il prenait son élan sur le plancher, arrivait sur le tremplin qu'il frappait durement, le corps penché en avant, visant la marque faite dans la sciure, et il la dépassait...

Le proviseur félicitait Paul...
— Ah ! Monsieur le Proviseur, déclarait le vieux sous-off, c'est l'un de mes meilleurs, mais c'est aussi mon plus mauvais élève. Il ne veut faire que ce qui l'amuse...

Aussi n'eut-il jamais de récompense en gymnastique.

Paul ne concevait pas qu'une chose ennuyeuse pût être un exercice physique... Et puis il se fait toujours à son improvisation.

Le professeur de gymnastique avait encore un autre orgueil que lui procurait Paul. C'était Paul qui avait, à treize ans, entre tous ses camarades plus âgés que lui, obtenu la médaille d'argent de tir à la carabine.

Tout au fond du petit lycée, le long des bâtiments de la chaufferie que dominait une énorme cheminée de brique, on avait installé un stand de tir où, dans la poussière de charbon, les fusains rachitiques et les excréments des chats, les garçons venaient s'entraîner sous la direction de l'ancien sous-off à tirer à la carabine...

Le maître était très fier de son propre tir. A quinze mètres, il vous coupait une allumette en deux.

Un jour Paul lui dit :

— Monsieur, est-ce que je pourrais tirer quatre balles supplémentaires ?

— Oui, vous m'avez fait les meilleurs cartons de la journée, je vous accorde ces quatre balles.

— Est-ce que vous me permettez de les essayer sur une allumette ?...

— Si vous voulez... Alors, c'est un match avec moi ? Entendu.

Et il rit.

Les autres élèves formaient un cercle curieux et amusé. Le maître alla placer une allumette, la tête en haut, sur l'un des supports à cartons, et il revint.

— Commencez, dit-il. Je tirerai après vous.

Paul s'installe posément, se carre bien sur ses jambes, épaule, vise et manque l'allumette à sa première balle...

— Trop haut, dit le maître.

Les copains ricanent doucement... Paul tire sa seconde balle.

— Encore trop haut, dit le maître... Pourquoi diable, quand vous avez une allumette si longue ne tirez-vous pas sur sa base au lieu de viser sa tête.

Paul ne répond pas, mais recharge sa carabine. La Française pour la troisième fois... Et il tire encore...

— Trop... commence le maître... mais non... voyons... pourtant...

Paul sourit. C'est à peine si l'allumette a vibré, mais voilà que sa tête se décompose, s'entoure d'un grésillement bleu et brun... L'allumette brûle ! Paul a réussi ce qu'il a tenté. Il l'a allumée...

— Sacré gosse ! Quel tireur il fera. Regardez ça, vous autres... Et le maître va chercher l'allumette et la montre à tous les assistants curieux et stupéfaits à demi-brûlée, soufflée par le vent.

Le match s'arrête là.

Le maître de gymnastique avait accoutumé de dire belliqueusement de Paul quand il réussissait de beaux cartons :

— Ah ! je ne voudrais pas être le casque à pointe qui se trouvera dans la ligne de mire de ce gail-lard-là... Il descendra son Prussien à tous les coups...

Et il lissait frénétiquement son humide moustache à la gauloise...

Mais Paul n'avait pas la moindre envie de tirer sur des hommes. Le souvenir de Salvayre et du camp des Alpilles lui revenait toujours quand on parlait des Prussiens. D'ailleurs, il avait, en dehors de tout esprit militaire, le culte de l'arme blanche et du corps à corps.

Près de la salle de gymnastique on voyait une autre salle, plus petite, aux verres dépolis où, quand on passait devant elle, on entendait des piétinements sourds, des commandements et des cliquetis d'armes.

Sanctuaire sacro-saint de l'Escrime !

Caché derrière les rhododendrons de la cour d'honneur ou passant devant la porte ouverte, Paul avait pu surprendre parfois le mystère de la salle d'escrime, de ses hommes masqués, de ses éclairs d'acier, de ses costumes blancs et de ses énormes gantelets...

Bien souvent il avait parlé à la maison de pren-

dre des leçons supplémentaires d'escrime, mais il avait toujours rencontré des objections.

— Sans doute, disait papa, c'est un bon exercice, surtout pour qui le pratique des deux mains, mais tu es encore trop jeune.

— Et puis, ajoutait maman, c'est très dangereux. Une lame peut se briser en sifflet et vous percer la poitrine. Il y a d'ailleurs tout le temps des accidents rien qu'avec des fleurets démouchetés...

— Mais non, maman, plaidait Paul, on porte un plastron en plus du masque, je t'assure, je l'ai vu. Rien ne peut traverser ça...

Bref, quand Paul atteignit sa quatorzième année, ce fut décidé que, puisqu'il avait été trois fois premier de suite dans le premier trimestre, on lui paierait des leçons d'escrime... C'était un sacrifice, coûteux, mais flatteur.

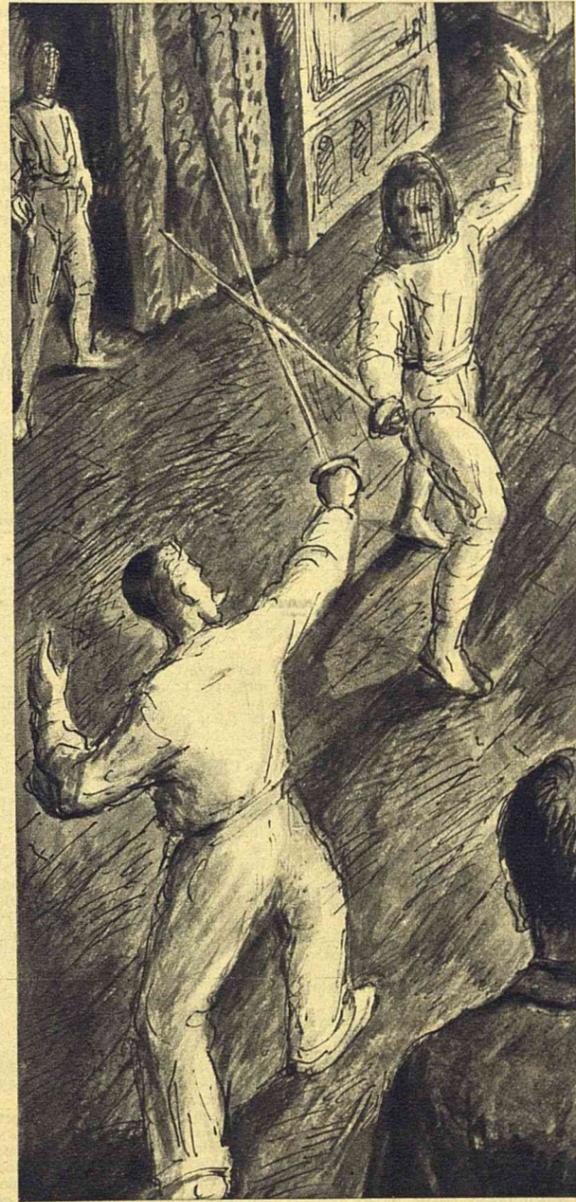


ILLUSTRATION de MENDJISKY

Qu'on songe à la joie d'un enfant élevé dans l'atmosphère des grands coups d'épée de l'histoire, à l'époque de Rostand et de son Cyrano de Bergerac, à cette nouvelle !

Il courut au Bazar de l'Hôtel de Ville avec papa pour s'acheter ce qui était nécessaire à son équipement...

Au rayon des sports il choisit d'abord ses fleurets. En connaisseur, il les prit en main, éprouva leur équilibre, leur résistance, les ploya contre le sol, fit, avec de terribles moulinets, comme s'ils eussent été des cannes, au risque d'éborgner la vendeuse. Il les choisit à poignée rouge avec une rondelle de peau sur la garde et à pommeau doré. Puis il prit du fil poissé pour faire les mouches. Ensuite il réclama des casques en se rendant compte que pour un connaisseur tel que lui n'avoir pas encore de casque devait le diminuer singulièrement aux yeux de la vendeuse... Aussi joua-t-il son personnage jusqu'au bout

simulant un achat pour un tiers. Il n'essaya pas le casque qu'on lui tendit et il dit à son père :

— Crois-tu qu'il lui ira...

— A ta tête ? Tu peux bien le sentir en l'essayant, dit papa...

Paul n'insista pas... Il prit les gants sans les essayer... Fit mettre le tout dans un grand filet et il entraînait papa vers la caisse lorsque celui-ci l'arrêta.

— Et la veste d'escrime ?

C'était vrai. Et là il était indispensable de l'essayer. Paul essaya sa veste, convaincu de s'être couvert de ridicule aux yeux de la vendeuse... ce qui était lamentable pour un escrimeur. On paya et l'on partit.

Le maître d'escrime s'appelait M. Caïn. Nom prédestiné. C'était un grand vieillard moustachu et portant la mouche, au pantalon en tire-bouchon, qui faisait sa manille tous les soirs dans le café où les lycéens fortunés venaient confier leurs paris à l'agent d'un bookmaker. Il portait une sorte de canne d'incroyable, en torsade, qui semblait vouloir figurer la caricature amaigrie de ses jambes de pantalon. L'air d'un militaire en retraite, au demeurant terrible, inoffensif et rhumatisant. Mais, une fois dans son sanctuaire, dans la salle d'escrime qui sentait le cuir et la sueur, M. Caïn devenait un autre homme.

Chaussé de souliers spéciaux de cuir souple et luisant, culotté de blanc, sa tunique blanche recouverte d'un plastron rembourré comme une banquette de première classe, sur ce plastron un cœur tout déchiqueté et taché de poix, l'épée ou le fleuret bien en main dans le gantelet de chamois et de veau verni, M. Caïn avait grand air...

Il ne portait presque jamais le masque. Il ne consentait à le porter que pour les assauts de grand style avec ses meilleurs élèves...

— En garde. Battez ! Tirez droit ! Battez, dégagez, battez, dégagez, battez, fendez-vous !

La leçon commençait. Paul était désespéré par la longueur de la leçon, il ne rêvait que de passer à l'assaut... Et pourtant, il n'y avait rien à faire. La leçon se poursuivait implacablement monotone.

— Battez, dégagez. Battez, dégagez, tirez droit...

A chaque coup de pointe lancée furieusement dans le plastron de M. Caïn, le maître d'armes répondait par un recul élastique de tout le corps qui revenait en avant dès la remise en garde de Paul...

— Mauvaise garde, Monsieur, vous n'êtes pas couvert. Tenez.

Et en manière de démonstration le fleuret du maître d'armes se fauflait avec une vitesse d'éclair jusqu'à la poitrine de Paul...

Paul recevait avec reconnaissance ces coups de pointe de correction parce qu'ils lui semblaient être des fragments d'assaut...

Ce duel où l'adversaire vous commandait de le frapper et où il ne vous frappait pas, était aussi par trop exaspérant ! Paul en nage, courbaturé, retirait enfin son casque.

— Quand ferons-nous assaut, Monsieur Caïn ?

— Plus tard, Monsieur, plus tard, vous commencez déjà à être en bonne forme... Encore quelques séances et nous verrons...

Le jour où Paul fit son premier assaut avec le maître d'armes fut un grand jour. Ça n'avait duré que quelques minutes, mais Paul ne tarissait pas sur les incidents de cette rencontre, éblouissant d'une éloquence technique ses camarades et ses parents.

— Il était en garde en quarte, j'ai dégagé trois fois, battu, dégagé, il a tiré droit pensant me surprendre et par un contre de quarte en me fendant j'ai marqué un touché...

Ce fut le commencement d'une longue série de mois de salle au cours desquels tant au fleuret qu'à l'épée Paul devint assez bon escrimeur, meilleur épéiste que fleurettiste cependant. Ses journaux de sport à lui n'étaient autres désormais que les journaux de grande information où il suivait avec passion les duels de journalistes ou d'hommes politiques, ces duels ridicules, à la Grande Roue, au Parc des Princes à l'île de la Grande Jatte... « Les témoins étaient... » « Deux balles ont été échangées sans résultat... » « Plaie en séton à l'avant-bras droit. » « Les adversaires se sont réconciliés sur le terrain. » « Directeur du combat : M. Rouzier-Dorcières. »

Quand il allait à la Foire aux Pains d'Epices, à la fête des Invalides ou à celle de Neuilly, il ne manquait jamais de faire un ou deux cartons au pistolet, et pour un peu il aurait relevé le col de son veston pour cacher son faux-col blanc.

En revenant, un jour, de Courbevoie, où, en passant le pont, il avait reconstitué tout ému au-dessus de l'île le dernier duel à la mode qui s'y était déroulé, Paul vit le fronton basque où Chiquito de Cambo commençait à remporter ses premiers succès...

Lui-même était Pyrénéen, de ce jour il ne rêva plus en dehors de l'escrime que pelote basque.

Il ne porta plus que le petit béret, supprima les bretelles et s'entoura le ventre par-dessus la ceinture de flanelle et le gilet de flanelle qui ne le quittaient pas, d'une large ceinture bleue...

(A suivre.)

* Voir Regards depuis le 17 février.

POUR VOS LOISIRS

vos loisirs

vos loisirs

vos loisirs

Le THÉÂTRE A propos d'une reprise de CHATTERTON à L'ODÉON

Avec une brillante distribution qui réunit Madeleine Sylvain (Kitty Bell), Lucien Pascal (Chatterton), André Wasley (le quaker), Jacques Eysler, Raymond Gérard, Harry James, etc., l'Odéon vient de reprendre le chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny: *Chatterton*. On ne saurait trop s'en féliciter.

Les trois petits actes de cette pièce font un grand ouvrage. *Chatterton* est, au drame d'idée, ce que l'immortel *Adolphe* de Benjamin Constant est au roman psychologique. Mais *Chatterton* retient, par ailleurs, notre particulière attention car il pose, avec éloquence, un problème social qui a fait couler beaucoup d'encre et, aussi, beaucoup de sang. On sait qu'Alfred de Vigny, en portant à la scène la vie misérable du poète anglais Chatterton, a voulu mettre l'accent sur les rapports tragiques qui existent entre le poète, ou plus généralement l'intellectuel, et la Société. Chatterton qui n'a que dix-huit ans et qui habite une pauvre chambre chez le riche commerçant John Bell n'a fait jusqu'ici que des vers et des dettes. Dans une Société mal faite, celles-ci sont le corollaire de ceux-là. Il vit avec l'orgueil de la pauvreté, en attendant d'en mourir. Ses amis ? A peine méritent-ils ce nom : Lord Talbot, Lord Lauderdale, Lord Kingston; ils ne sont ni de sa classe ni de son genre. Des aristocrates frivoles peuvent-ils comprendre un poète et, à plus forte raison, un poète qui a faim ? Chatterton a des recommandations. Après le lord-maire de Londres, notamment, Le lord-maire, c'est le pouvoir, c'est la nation, c'est la société. Touché par les malheurs du jeune fou, le magistrat lui offre une place de premier valet, dans sa maison. Une telle place avait été offerte, en France, au jeune Jean-Jacques Rousseau qui connut l'humiliation de manger à la table des domestiques de son « bienfaiteur ». Chatterton n'a pas le cran de Jean-Jacques et il se suicide. Le monde qu'il quitte ne lui était pourtant pas entièrement hostile.

A côté de la masse des indifférents et de quelques personnages plus ou moins odieux, il y avait au moins une jeune femme qui l'aimait, Kitty Bell, et ce débonnaire « quaker » que Vigny présente ainsi : « Son regard est pénétrant, mais il feint de n'avoir rien vu pour être maître de sa conduite » et qui, par là, ressemble tant aux diplomates anglais de 1938.

On a dit que *Chatterton* apparut, aux yeux des artistes romantiques, comme la Déclaration des droits du poète dans la société moderne. En réalité — et en dehors de sa haute valeur littéraire — le mérite de cet ouvrage est d'être un drame social, animé du souffle romantique et qui, pour la première fois, a bel et bien posé l'essentiel de ce que, de nos jours, nous appelons la défense de la culture. Il va sans dire que Vigny s'est borné à montrer la misère des conditions d'existence de l'artiste au sein d'une société qui relègue volontairement au dernier plan les valeurs intellectuelles. Dénonçant le mal, il ne s'est pas soucié d'en laisser entrevoir le remède.

A une époque idéaliste où les meilleurs citoyens ne franchissaient pas le stade des généreuses utopies, Vigny, qui aimait qu'on l'appelât Monsieur le Comte, alors qu'il n'avait droit qu'au titre de chevalier, ne pouvait pas découvrir les causes véritables du drame social qu'il déplorait. Certes, il faut le louer d'avoir flétri l'oppression des puissances d'argent, comme il l'a fait dans *Chatterton*, quand il place dans la bouche de John Bell ces paroles qui s'adressent à ses ouvriers : « Les machines diminuent vos salaires, mais elles augmentent le mien; j'en suis très fâché pour vous, mais très content pour moi », ou encore : « Tout doit rapporter, les choses animées et inanimées ». Mais il faut se rappeler que cette exploitation de l'homme par l'homme ne choquait tant Vigny que parce qu'il l'identifiait à l'exploitation du pauvre par le bourgeois illettré et riche. Le comte de Vigny se mon-

trait moins sensible à l'oppression exercée par la noblesse. Sa haine du bourgeois était aristocratique et non pas plébéienne.

Son admirable *Chatterton* mérite de remporter, auprès du public de l'Odéon, le succès triomphal dont il fut saisi, le 12 février 1835, lors de la première représentation.

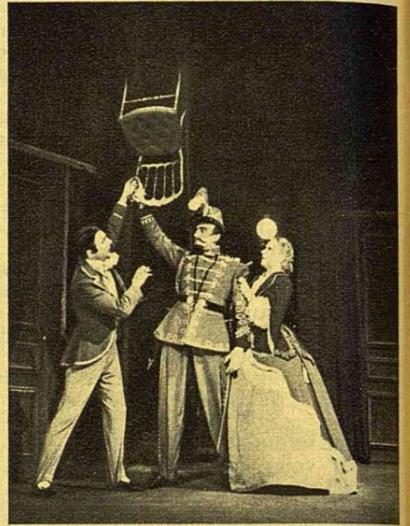
LE RECITAL DE DANSE DE TONY GREGORY ET RUTH HARRIS

Je ne connaissais pas le Théâtre de la Cité Universitaire. Je le connais maintenant et je suis furieux. Furieux, parce qu'il est ravissant et que, comme tous les théâtres ravissants de Paris, il est toujours fermé. Ce théâtre vaste, tout neuf, orné avec un goût parfait vient s'ajouter à la liste du Théâtre Pigalle, l'un des plus beaux d'Europe — qui ne joue presque jamais et dans lequel on projette parfois des films parce que, sans doute, il est pourvu d'une scène tournante — et des trois salles des Champs-Élysées, le théâtre proprement dit, la Comédie et le Studio. Faut-il donc que les salles soient magnifiques pour ne pas être utilisées ?

Pour une fois, mais pour une fois seulement, le Théâtre de la Cité Universitaire a ouvert ses portes. Les Comédiens du Pont-des-Arts y présentaient deux de leurs spectacles : *La Jalousie du Barbouillé*, de Molière, et une pièce en un acte de Jean Fretet : *Les Illuminés de la mer*. On y applaudit les excellents artistes que sont André et Séverine Puech, Jo Constère et Marc Vène. Mais la partie du programme la plus goûtée fut incontestablement le recital de danse donné par Tony Grégory et Ruth Harris. Sur la musique de Grétry, Tony Grégory interpréta avec une spirituelle délicatesse le « maître à danser ». Le programme musical qui comportait des œuvres de Couperin, Debussy, Chopin, Haendel, Darius Milhaud permit à Ruth Harris et à Grégory de nous révéler les nombreux aspects de leur remarquable talent. Tout fut

parfait, sauf une partie du public. On regrette d'avoir à le dire, mais il faut le dire. On pourrait s'attendre, au Théâtre de la Cité Universitaire à un public, sinon compréhensif, du moins poli. Il n'en est rien. On y rencontre — aux côtés de mille spectateurs respectueux — une poignée de jeunes bourgeois qui se croient très malins parce qu'ils chahutent bruyamment quand on joue Haendel. Mais au fait, nous les connaissons, on plutôt nous les reconnaissons. Ce sont, apparemment, ces purs Français d'Action Française qui, à la Sorbonne, bombardaient de boules puantes le cours de Victor Basch. Ce sont ceux qui se croient l'élite.

François DRUJON.



Une scène du *Chapeau de paille d'Italie*, à la Comédie-Française.

VOIR — LIRE — ENTENDRE

LES LIVRES

◆ Paul Vaillant-Couturier fut non seulement le militant, orateur de masses, tribun aimé des foules, polémiste et journaliste, animateur de l'Humanité, etc... Il fut encore un grand écrivain : poète, romancier, auteur dramatique, essayiste, journaliste.

Vaillant-Couturier laissait, à sa mort, de nombreux manuscrits inédits : notamment des *Poèmes* et *Enfance*, une œuvre étonnante, ni tout à fait un roman, ni tout à fait des mémoires — l'histoire de la génération qui eut vingt ans en 1914.

Ces œuvres devaient être révélées au public.



Charlet Trenet, l'auteur de « Y'A D'LA JOIE », qui vient de faire ses débuts à l'A.B.C. dans le tour de chant.

Trois volumes paraîtront en 1938. Le premier comprend un choix de poèmes, parmi lesquels toutes les œuvres inédites, écrites de 1917 à 1927.

Le deuxième volume sera *Enfance*. Le troisième réunira un choix de textes en prose de Vaillant-Couturier : essais, nouvelles, romans, théâtre, reportage, articles, discours, etc...

On annonce *Poésie, œuvres choisies*, de Paul Vaillant-Couturier, pour avril, aux Editions Sociales Internationales, 24, rue Racine, Paris.

Les deux autres volumes paraîtront en mai et juin, aux mêmes Editions.

Les amis et les admirateurs de P. Vaillant-Couturier attendaient que cet hommage fut rendu à sa mémoire et à son talent.

LE THÉÂTRE

◆ Le nouveau spectacle du Théâtre du Vieux-Colombier est une pièce en quatre actes de Constance Coline qui a pour titre : « Septembre ». Line Noro en est une des principales interprètes.

◆ Au Théâtre des Deux Masques, le nouveau spectacle : « L'Ensevelie », pièce en trois actes et quatre tableaux de Nora Jonuxi a pour interprètes : Vera Sergine, Marie Reinhardt, Alice Reichen, Georges Melchior, Lucien Blondeau.

◆ La pièce en cinq actes de Muse Dalbray : *Allons au devant de la vie*, qui fut créée en juillet dernier, aux Arènes de Lutèce, sous l'égide des Syndicats de la région parisienne, vient d'être éditée par les soins du centre loïque des Auberges de la Jeunesse. Elle comporte une préface de Léon Lagrange, sous-secrétaire d'Etat aux Loisirs.

◆ « Le chapeau de paille d'Italie », de Labiche, est entré à la Comédie Française. Monté par Gaston Baty dans des décors et des costumes du peintre Touchagues, cette œuvre soulève, actuellement, de nombreuses polémiques, concernant son opportunité. On ne s'attendait pas à voir le brave Labiche susciter une nouvelle bataille d'Hernani.

VARIETES

QUE VOIR ?

- ◆ Le programme de l'A. B. C. avec Lys Gauty, Parisys, Charles Trenet et les Berry Brothers.
- ◆ Lyne Clevers à Bobino.
- ◆ Les attractions dans les cinémas.
- ◆ Les revues des Folies-Bergère et du Casino de Paris.
- ◆ Les spectacles de la scène, de la piste et de l'écran, vus par leurs peintres au 4^e Salon de la Piste à l'Écran, 51, rue de Seine (jusqu'au 29 avril).

COURRIER.

◆ Mme La Peyrouse vient de donner avec le plus grand succès deux représentations d'essai du Théâtre des Tropiques. On y a admiré les danses et les chants admirablement interprétés des Antilles, de Madagascar et de l'Afrique. Une telle expérience nous fait souhaiter que s'ins-

talles bientôt à Paris et d'une façon régulière un théâtre susceptible d'accueillir les artistes noirs dont l'art et les moyens d'expression scéniques restent malheureusement à la connaissance d'un public restreint.

◆ René Ruyet, le chanteur paysan, dont le répertoire ne manque pas de courage, est actuellement en attraction au Rosny. On pourra ensuite l'applaudir successivement au Petit-Casino, à l'Européen et à Bobino.

◆ Alex et Porto, les clowns bien aimés du public parisien, viennent de faire leur rentrée à Paris.

◆ C'est le 17 avril qu'aura lieu au Palais de la Mutualité le grand gala du Congrès National des Jeunes filles de France, à l'occasion duquel se produiront de nombreuses vedettes de la scène et de l'écran.

◆ C'est une opérlette hongroise qui va succéder aux Bouffes-Parisiens aux *Petites Cardinal*, de Louis Aubert et Arthur Honegger, dont les dernières viennent d'avoir lieu, grâce aux attaques de la critique et au goût regrettable du public, et en dépit des qualités, maîtresses d'une œuvre qui pouvait relever salutairement le niveau actuel de l'opérlette.

◆ Le nouveau spectacle de Tabarin, dont la première vient d'avoir lieu, s'intitule *Les Heures belles*.

LES DISQUES DE LA SEMAINE

Le Festin de l'Araignée d'Albert Roussel. Orch. des Concerts Straram (Col. 2, disques à 40 francs).

Albert Roussel, qui est mort il y a quelques mois, restera l'un des plus purs représentants de la musique française moderne. Conçue dans la modestie et l'amour, son œuvre reste, malheureusement presque inconnue de la grande masse du public, en dépit de ses qualités exceptionnelles.

Le Festin de l'Araignée, écrit en 1913 (c'est une des époques les plus fertiles en grandes œuvres puisqu'à ce moment on voit naître Daphnis et Chloé de Ravel; la Tragédie de Salomé, de F. Schmitt et l'inoubliable *Sacre du Printemps* de J. Stravinsky), est la partition d'un ballet qui met en scène le monde des insectes, le minuscule univers des jardins.

Le Prélude évoque ce calme sournais des herbes des feuilles où l'invisible araignée tisse sa toile gluante. Puis voici l'Entrée des fourmis portant quelque lourd butin, et tout un éclat guerrier en miniature. La Danse et la mort du papillon, la Naissance et la danse de l'éphémère, puis la Mort et les Funérailles de ce même éphémère témoignent que Roussel n'était pas seulement un poète extra-sensible, mais aussi un maître dans la technique instrumentale. Quelle virtuosité sans pédanterie dans cette ritulante réussite. Et le petit chef-d'œuvre se termine sur une reprise du thème initial, un mélancolique crépuscule où s'allument les derniers vers luisants. Poésie et cruauté de la matière vivante. Mystère.

Luc DECAUMES.

LES EXPOSITIONS

Jusqu'au 14 avril, vous pouvez visiter à la mairie de Montreuil, la 3^e Exposition de peinture, sculpture, gravure organisée par l'Université Ouvrière de Montreuil. Cette exposition comprend une rétrospective des œuvres de Paul Signac et d'A. Patriarche ainsi que les œuvres de nombreux artistes de talent.

Dans la salle d'expositions de la Maison de la Culture, 29, rue d'Anjou, Paris-8^e, une exposition « Photos, affiches, typos, présente les œuvres de : P. Verger, P. Boucher, J. Carlu, P. Colin, Dubois, Frederic, Feher, Gautherot, Le Houerf, Nathan, Poutabry, G. Picart Ledoux, Savignac, Zenobel et R. Zuber.

Le 8 avril, s'ouvre à la Galerie des Amis du Front populaire, 83, rue La Boétie, une exposition documentaire sur la nouvelle Constitution Soviétique, avec documentation graphique. Exposition organisée par l'Association pour l'Etude de la Culture soviétique. Ouvert de 10 h. à 23 heures.

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 7 AU 14 AVRIL

SPECTACLES ET CONCERTS :

Judi 7 Avril. — A 14 h. 30, Matinée enfantine au Cirque Médrano. Enfants : 3 fr. — Adultes 5 francs.

Samedi 9 Avril. — A 17 h. au Théâtre Sar.-Bernh. « Les Concerts Symphoniques du Peuple ». Places 5 à 10 francs.

Mardi 12 Avril. — A 20 h. 30, à l'Opéra : « Rigoletto » et un Ballet. Pl. 3 à 18 fr.

Judi 14 Avril. — A 14 h. 45, au Théâtre Sar.-Bernh. par le Théâtre du Jeune Spectateur : « Les Contes d'Andersen ». Places 3 à 6 francs.

BALADES ET RANDONNEES.

Dimanche 10 Avril. — Sortie de « Camping et Culture » en Forêt de St-Germain. Visite du Château. Rendez-vous gare Saint-Lazare (Monument aux Morts), à 7 h. 30. Collectif 6 francs.

VISITES DE MUSEES, CONFERENCES, ETC...

Dimanche 10 Avril. — L'Atelier du sculpteur Charles Despiau. Sa vie, son œuvre, sa technique par Mad. Rousseau. Rendez-vous à 9 h. 45, rue Brillat-Savarin, PARIS-3^e (Visite organisée par l'APAM, 29, rue d'Anjou).

C O N N A I T R E L A F R A N C E

GASCOGNE - BÉARN
et PAYS BASQUE

par Jean CASSOU

La terre du Sud-Ouest est abondante, grasse et plaisante. Les signes de bonheur qu'on y rencontre n'ont pas l'exubérance de ceux que nous adresse la Côte d'Azur. Mais la Côte d'Argent abrite, elle aussi, des plages exquises et où tout semble fait pour inciter à la joie de vivre. Bordeaux a donné le jour à des esprits qui se sont exaltés de la joie de méditer, ce qui est une façon de goûter la joie de vivre. Il semble, en effet, que cette puissante métropole soit toujours la ville de Montaigne et du président Montesquieu. On assure que le flegme de ses habitants provient de leurs ascendances anglaises: souvenir de la guerre de Cent Ans. En tout cas l'accent des gens du Sud-Ouest fait entendre une musique hautaine et nonchalante très différente de l'accent languedocien, roussillonnais ou provençal. Nous ne sommes pas ici dans le même Midi, et le soleil n'a pas la même façon d'échauffer les cœurs et les voix.

Aussi bien Bordeaux connaît-il la brume et la pluie. C'est une vaste cité, aux quais admirables et toute pleine des plus beaux hôtels du XVIII^e siècle: non sans raison elle se vante d'être la ville la mieux bâtie de France. Tout y rappelle la puissance du patriciat provincial de l'Ancien Régime et un temps où l'on aimait construire en bonne pierre de taille. Des « allées », des « cours » des jardins la traversent selon une ordonnance infiniment noble et majestueuse. Qui ne connaît l'Intendance, les Quinconces, les Allées et la Place de Tourny et ce Grand-Théâtre dû à l'architecte Louis, qui demeure un des plus parfaits chefs-d'œuvre de notre architecture civile classique? Enfin en se promenant sur les quais et en traversant, sur la Gironde, le fameux pont de dix-sept arches on emportera de Bordeaux, de son vaste port, de ses

mais qui sait aussi, à l'occasion, s'exercer de façon mordante et un tant soi peu dédaigneuse.

Voici le tabernacle de la race et de la région: le château d'Henri IV, pareil à un château de conte de fées, à un château de vieille estampe, avec son donjon de Gaston Phœbus, ses grosses tours aux toits d'ardoises, ses beaux jardins. Le Gave coule à ses pieds. L'autre merveille de Pau, faite, elle aussi, pour la contemplation, c'est cette magnifique terrasse de laquelle la vue embrasse tout le panorama des Pyrénées. Des montagnes de Bigorre au Pays Basque toute la chaîne se développe, dominée par le pic du Midi d'Ossau. C'est à la vue de ces montagnes qui font à sa ville une si belle couronne que le Béarnais sent son cœur s'émuovoir et que, dans son patois sonore, il chante les fameuses romances célébrant aqestas mountagnas ou le beth ceü de Pau, le beau ciel de Pau.

Et puis voici le Pays Basque, ce morceau d'on ne sait quelle contrée perdue enclavé dans le rivage d'Europe, notre Pays Basque, frère du Pays Basque espagnol, de ces provinces héroïques auxquelles, en ce moment, nous ne pouvons penser sans un déchirement de cœur et dont l'arbre sacré a été injurieusement foudroyé, à Guernica. Là vit une race svelte et bien découpée, aux regards étranges, aux attaches fines et aux membres nerveux.

Elle a ses danses et ses jeux, le fandango, le cheval fou, le taureau de feu, et la pelote, ce sport magnifique, fait de blancheur et de vitesse, et dont les rites sont si émouvants: comment ne pas éprouver en effet une impression vraiment religieuse lorsque sur un ton de mélodie et dans cette bizarre langue basque qui ressemble



Un paysage plein de grâce parfois luxuriante et parfois sévère de nos belles pyrénées.

vieilles façades de pierre des images pleines de puissance et d'une sorte de sévère et imposante harmonie.

A ces images je voudrais aussitôt ajouter celles que nous offre, après la traversée des forêts de pins landaises, la Capitale du Béarn, Pau, et d'où se dégage aussi ce je ne sais quoi de fierté large, heureuse, un peu somnolente qui, pour moi, caractérise toutes ces provinces du Sud-Ouest, baignées des vapeurs de l'Atlantique, confinées au pied de la France, et dont le charme lointain n'a plus jamais été troublé depuis les guerres de religion. Encore est-ce dans ce pays qu'est né celui qui y mit fin et employa son ingéniosité politique à un rôle de pacificateur. Le souvenir d'Henri IV est très vivace encore en Béarn: les campagnards de la contrée aiment à se retrouver dans ce personnage plein de ruse, de bon sens et d'un certain entrain faraud, malicieux, et qui ne manque pas d'élégance. Il y a de tout cela dans le caractère gascon et dans le caractère béarnais. Sans doute n'y trouve-t-on pas les élans, la poésie, les contrastes du caractère breton ou du caractère provençal. Dans le Sud-Ouest on se cantonne assez volontiers dans son quant-à-soi comme Montaigne dans sa librairie. Et à l'intérieur de ces limites on sait montrer de la prudence, de l'intelligence, un sens profond et paisible des réalités, et enfin de l'ironie, une ironie souvent bonhomme et familière,

au chant des oiseaux, le récitant annonce les coups? Bayonne est une ville charmante, et toute joyeuse avec ses maisons aux contrevents multicolores, sa Place d'Armes, sa cathédrale et ses arcades sous lesquelles on boit du chocolat espagnol: et toute la ville a déjà un aspect presque espagnol.

A Biarritz, la grande plage célèbre, peut-être préférera-t-on Saint-Jean-de-Luz, avec ses vieilles demeures et son port pittoresque. La campagne est délicieuse et parsemée de beaux villages, qu'illumine, sur la place, la grande tache blanche et verticale du fronton. Voici les joueurs, leurs chemises et leurs pantalons blancs, leurs ceintures rouges, leurs bérets noirs ou rouges. Et les maisons, avec leurs toits plats, semblent aussi porter des bérets rouges. Par-delà la frontière, c'est l'Espagne, les mêmes villages basques aux noms singuliers, hérissés de consonnes sifflantes, et un paysage non moins beau, mais plus sauvage et plus escarpé. C'est l'admirable site de Loyola, où naquit saint Ignace, ce sont des ports de pêche et des montagnes, c'est Zaranz et c'est Eibar. C'est enfin Bilbao, vraie ville du Nord avec ses canaux et son visage sombre, la grande capitale préservée, défendue, perdue. C'est tout un pays autrefois fier de sa pure originalité et de sa liberté traditionnelle, la plus vieille patrie de l'Europe, et qui ne peut plus aujourd'hui que nous montrer ses tragiques blessures.



La parole est à l'auditeur

Les auditeurs de la radio ont donc maintenant à leur disposition deux tribunes où ils peuvent, librement, apporter leurs critiques, soumettre leurs suggestions, exposer leurs doléances: Paris P.-T.-T. et Radio-Cité. Le succès de la tribune de Radio-Cité, avec Jean Guignebert, contribua, sans doute beaucoup à la création, toute récente, du quart d'heure des auditeurs confié par le poste de la rue de Grenelle à Pierre Descaves.

Les deux formules, pourtant, sont différentes. A Radio-Cité, c'est l'auditeur lui-même qui vient devant le micro. A P.-T.-T., il se contente d'écrire et c'est Pierre Descaves qui, à la fois, parle au nom de ses correspondants et leur répond au nom de la station. Il est certain, il est évident que, par définition, la formule la plus vivante, je veux dire la plus « spectaculaire », est celle de Radio-Cité, le talent de Guignebert comme celui de Descaves étant mis hors de cause.

Et pourtant, à la réflexion, je crois que la conception de P.-T.-T. a son avantage. Les gens qui se rendent, le dimanche matin, dans la salle de cinéma où se déroulent les débats de la Tribune de Radio-Cité finissent par être toujours les mêmes. Ils viennent là comme ils vont au Club du Faubourg (je suis persuadé que Guignebert et Léo Poldès ont en partie le même public). De toute façon, il ne peut s'agir que d'auditeurs parisiens.

Au lieu que le courrier dans lequel puise Pierre Descaves lui parvient de tous les coins de France et de Navarre. Descaves a d'autre part réalisé ce que Guignebert veut faire depuis longtemps, mais que le caractère particulier de l'auditeur de Radio-Cité ne rend pas facile: imposer un sujet pour chaque débat, et ne pas en sortir. L'avantage de cette méthode est que l'on ne discute que de questions intéressantes tout le monde.

Les franquistes ne se gênent vraiment plus. Ils auraient d'ailleurs tort de le faire, puisque la libération de Troncos leur a montré la faiblesse du gouvernement français à leur égard. Voici que maintenant ils se payent le luxe d'enguirlander la France sur son propre territoire, grâce à ce pseudo poste clandestin qui s'annonce: Radio-National. A dire vrai, les émissions de ce poste sont bien faibles: Pour ma part, je n'ai jamais pu les entendre. Ce qui suffirait à démontrer que cet émetteur ne se balade pas dans la région parisienne, comme on l'a insinué, mais qu'il se trouve, bien accroché au sol, du côté de Salamanque.

Depuis quelque temps, on savait que les franquistes avaient embauché des speakers français, probablement les Joantot et autres escaristes en fuite. Ces messieurs en mettent paraît-il un bon coup au micro contre le Front populaire et la République. Voilà beaucoup d'efforts pour rien. Quand on pense que Radio-Lyon appartient à M. Pierre Laval, que certains autres postes privés sont plus ou moins contrôlés par le fasciste Guimier, que le Poste parisien lui-même se gêne de moins en moins, quand on pense d'autre part, au nombre de journaux dont les franquistes disposent en France, depuis les feuilles sympathisantes ou achetées, jusqu'à leur organe officiel *Occident*, cyniquement crié sur les boulevards, on se demande quel intérêt ils ont à créer un poste de T. S. F. clandestin. A moins qu'ils ne veuillent simplement s'entraîner pour quelque mauvais coup prochain contre la France? Alors, dans ce cas, méfiance!

Radio-Paris nous a fait entendre, depuis l'Athénée, le *Corsaire*, pièce de Marcel Achard. Ce fut incontestablement, une soirée parfaite. L'œuvre est attachante et les interprètes, Madeleine Ozeray et Juvet en tête, sont de maîtres artistes. Il paraît que les décors ne sont pas le moindre charme de cette pièce. Hélas! La T.S.F. n'a pas encore le pouvoir de nous les montrer. Relevé, au passage, une réplique qui m'a déplu. « Vous n'avez donc pas été jeune fille? » ... « Non, j'ai tout de suite été dactylo ». Les dactylos à l'écoute n'ont pas dû être contentes et l'on comprend ça.

La radio d'Etat diffuse, lundi prochain, sur les antennes de Strasbourg, de Rennes et de Nice, *Madame Capet*, pièce de Mme Maurette, qui a été jouée au Théâtre de Montparnasse. Il s'agit d'une œuvre ultra-réactionnaire, qui a été applaudie par tous les royalistes de Paris. La République, on le voit, n'a pas de rancune. « Alors, me dira-t-on, vous êtes pour la censure? » — « Du tout, du tout! Mais je ne suis pas non plus pour le cocuage ».

Deux excellentes séries de reportages au Poste parisien et à Radio-Luxembourg. Le premier nous transporte au cœur de l'Afrique, le second, par l'intermédiaire de Paul Gilson, évoque pour nous les belles légendes du pays des Flandres. Deux réussites.

L'AUDITEUR X.

Les Auberges du C. L. A. J. en Gascogne, Béarn et Pays Basque:

Saint-Justin (Landes). Peyrehorade (Landes), le château de Peyrehorade (se renseigner à la mairie). Mimizan-La-Forêt (Landes). Hossegor (Landes). Eaux-Bonnes (B.-Pyr.) Auberge de l'Enseignement. Saint-Jean-Pied-de-Port (B.-Pyr.) Café des Sports, place du Marché. Anglet (B.-Pyr.). Pau (B.-Pyr.), 31, rue de l'Abbé-Brémont. Bourg-de-Bigorre (Htes-Pyr.), Abbaye de l'Escaladieu. Bagnères-de-Bigorre (Htes-Pyr.), Restaurant Ch. Dancla. Luchon (Hte-Garonne), Allées d'Etigny. Fleurance (Gers), renseign. Mairie de Fleurance.

POUR VOS VACANCES

nos organisations cette année de beaux voyages dans les Pyrénées, à Pau, à Biarritz...

Dans toute la Gascogne, le Béarn, le Pays Basque vous pourrez faire de grandes et magnifiques excursions à très bon marché (Lourdes, Bagnères-de-Bigorre, Argelès, etc., toute la côte.)

Ecrivez-nous. Demandez-nous tous les renseignements concernant nos voyages, les hôtels, les auberges, les itinéraires, les excursions à faire.

« REGARDS-TOURISME »

est parfaitement outillé pour vous répondre.

Ecrivez-nous! Téléphonnez ou venez nous voir, 53, rue de Chabrol, de 14 h. à 18 h. Tél.: 56-87.

CINEMA

TARAKANOVA

Un somptueux Tarakanavet. Nous voulons dire par là un navet légèrement taraboumdihé, extraordinairement tarataplant, ambitieusement tarakarton-pâte et exceptionnellement taraplant. Ce qui est taraboumdihé, c'est un certain carnaval de Venise digne de figurer sur les boîtes de biscuits d'un épicier de province ; ce qui est tarataplant, c'est le glorieux P.-R. Wilm plus que jamais égal à lui-même ; ce qui est tarakarton-pâte, ce sont des décors du plus luxueux mauvais goût, et ce qui est enfin exceptionnellement taraplant, c'est le dialogue de M. Henri Ex-Jeanson, qui a mis dans la bouche d'acteurs qui méritaient parfois mieux des phrases comme on n'en trouve que dans Georges Ohnet et les cartes postales en couleurs.

Ce film du Russe blanc Ozep a été tourné dans des studios italiens avec des capitaux hollandais. Ce qui permet à la publicité de dire qu'il s'agit d'un « grand film français ». (Film international de F. Ozep, avec Annie Vernay, P.-R. Wilm, etc.).

L'EXTRAVAGANT MR. GINGER TED

Le scénario, tiré d'une nouvelle de Mr. Somerset Maugham, se déroule dans les mers du Sud. C'est l'histoire d'un blanc déchu et d'une institutrice puritaine, de leurs querelles, de leurs exploits et de leurs amours. Le film a été mis en scène par Erich Pommer, qui fut, sous la république de Weimar, le grand maître du cinéma allemand, et qui produisit *L'Ange Bleu* et *Le Congrès s'amuse*. L'œuvre est habilement faite, avec toutefois ce rien de froideur qui semble être la marque des films anglais. Mais l'interprétation est hors de pair. Charles Laughton est l'un des plus grands acteurs actuels. Il sait être ici loqueteux, dégoûtant, avachi avec une autorité sans pareille. Sa femme, l'actrice Elsa Lanchester, tient admirablement le rôle de la puritaine, figure tour à tour comique et inquiétante. Si vous aimez les grands acteurs, vous applaudirez *L'Extravagant Ginger Ted*. (Film anglais d'Erich Pommer et Charles Krüger, avec Charles Laughton et Elsa Lanchester.)

BAR DU SUD

L'espionnage se portait beaucoup l'an passé. Cette année, les trafiquants d'armes ont remplacé les espions. Les films n'en sont pas plus drôles pour cela. Charles Vanel a l'art d'être excellent dans des rôles détestables. C'est un don, mais nous lui reprochons d'en abuser. (Film français, scénario d'André Beucler (en collaboration avec Jacques Chabannes et Jean Mamy), avec Tania Fedor, Charles Vanel, Lucas Gridoux, etc.).

LES NUITS BLANCHES DE SAINT-PETERSBOURG

De morceaux grappillés çà et là dans l'œuvre du grand Tolstoï, M. Jean Dreville a fait une histoire de presque cocu qu'aurait jouée M. Victor Francen si la barbichette n'avait pas été hors de prix cette saison. M. Dreville a remplacé Victor Francen par un M. Yonnel. Le film n'aurait guère pu être pire, même si M. Francen y avait participé. (Film français de Jean Dreville, avec Gaby Morlay, Pierre Renoir, etc.).

ON A ARRETE SHERLOCK HOLMES

« Ils nous fusillent... Mais ils fouillent nos poches », disait Degas de certains artistes de son temps. Ce « mot » résume l'histoire actuelle du cinéma allemand. Pabst, « artiste dégénéré », « marxiste » et « non aryen », serait menacé du fusil et de la hache s'il remettait les pieds dans sa patrie. Mais les meilleures scènes d'« On a arrêté Sherlock Holmes », film du III^e Reich, sont un démarquage de l'Opéra de Quai Sous. Les autres scè-

nes ont été prises dans le *Chemin du Paradis* (œuvre du Juif Pommer), dans *Emile et les détectives*, etc. L'ensemble du film est plat, ennuyeux, sans humour et sans fantaisie. Pauvre cher vieux cinéma allemand, qu'ont donc fait de toi les subordonnés du D^r Goebbels ? (Film allemand de Karl Hartl, avec Hans Albers.)

L'IMPOSSIBLE M. BEBE

Le vaudeville n'est peut-être pas ce que le théâtre et le cinéma ont produit de meilleur, mais ce vaudeville-ci a, comme les bonnes pièces du Palais-Royal, le mérite d'être extrêmement drôle. Le chien a mangé l'os du pinécanthrope, la panthère s'est sauvée dans les plates-bandes, le professeur se promène en robe de dentelle et le baiser a fait s'écraser le diplotocou pendant que le psychiatre mettait la belle-mère en prison. Les situations comiques valent moins par leur goût ou leur qualité que par accumula-



Ed. Robinson et William Parker dans « Un meurtre sans importance ».

tion, leur perpétuel rebondissement, leur entrain qui vous emportent. Ici, le film « sophistiqué » rejoint les bandes muettes d'Harold Lloyd, la comédie côtoie le gros comique. Catherine Hepburn sait être drôle et « loufoque ». Cary Grant a de la dignité et de l'autorité. (Film américain de Howard Hawks, avec Catherine Hepburn et Cary Grant.)

UN MEURTRE SANS IMPORTANCE

Ce film, qui aurait dû être projeté dans une de ces salles des Champs-Élysées qui se sont fait une spécialité de la « sophistication », a été présenté dans une salle que rendirent célèbres les films de gangster. Cette confusion des genres est peut-être la raison pour laquelle la critique s'est montrée assez réservée vis-à-vis d'une œuvre que je trouve pour ma part excellente, pleine d'allant et de liberté, et qui a le mérite d'apporter la note originale du burlesque macabre dans un vaudeville par ailleurs étourdissant. Je n'ai pas cessé une seconde de rire à *Un Meurtre sans importance*, où les cadavres jouent à cache-cache avec les policiers, les gangsters et les enfants terribles. Le dialogue est de premier ordre. Edward G. Robinson est magnifique dans

le rôle de Marco. On voit trop peu souvent, par ailleurs, le splendide acteur de *Little César* et de *Toute la ville en parle*. (Film américain de Lloyd Bacon, avec E.-G. Robinson et Jane Bryan.)

DELICIEUSE

Délicieuse, Deanna Durbin sait l'être sans aucun doute et vous savez aussi qu'elle chante à ravir. Le scénario de *Délicieuse* aurait peut-être mieux convenu à la mécanique Shirley Temple qu'à la bouillante et charmante Deanna Durbin. Je préfère *Deanna et ses Boys*, mais si vous aimez les simples histoires, la fraîcheur, les péripéties pas trop imprévues, les jolies voix et les jolies jeunes filles, vous vous plairez à *Délicieuse*. (Film américain, avec Deanna Durbin et Richard Montgomery.)

L'ALERTE

Le bon pompier ne veut pas que le méchant pompier épouse sa jolie sœur, mais le méchant sauve la vie du bon pendant un incendie et il épouse la jolie fille. Sur cette histoire assez simple, le metteur en scène Johnny Farrow a fait un film qui vaut surtout par ce robuste réalisme de détails, quasi documentaire, qui est l'une des bonnes qualités des films américains de série. (Film américain de Johnny Farrow, avec Dick Foran et Ann Sheridan.)

TRUMPETT BLUE

Un soldat américain démobilisé à Panama, se marie, devient un grand artiste, connaît le triomphe à New-York, délaisse sa jeune femme, perd son talent et retrouve enfin ce qu'il avait perdu. Cette histoire sentimentale a de bons moments. Si Fred Mac Murray est un peu bouffi et Dorothy Lamour assez mannequin, Carol Lombard a du charme. D'excellents airs de *Swing Music* suffisent à nous intéresser à une histoire qui languit souvent. (Film américain de Mitchell Leisen, avec Fred Mac Murray, Dorothy Lamour et Carol Lombard.)

SOPHIE LANG S'EVADE

Les films de la série des Sophie Lang sont des variantes du jeu d'enfants « il court, il court le furet ». Le furet est ici le diamant d'un maharadjah et le jeu se complique du fait qu'il en existe une copie. Si vous aimez le jeu du furet... (Film américain, avec Gertrude Michael.)

NIGHT CLUB SCANDAL

Dans ce film policier, nous connaissons le meurtrier depuis le début. L'angoisse, pour le spectateur, est de savoir si un journaliste ivrogne et amoureux réussira à démasquer le vrai coupable. Rassurez-vous, il y parvient une demi-heure avant que l'innocent ne s'assiede sur la chaise électrique. Le film n'est pas inhabilement fait. (Film américain, avec J. Barrymore.)

HOLLYWOOD HOTEL

Les films loufoques d'autrefois deviennent des productions à grand spectacle et perdent beaucoup de leur charme. Ici a-t-on du moins le plaisir d'entendre d'excellents morceaux de « music swing », dans une agréable mise en scène et d'entrevoir Hugh Herbert, l'un des meilleurs comiques américains. Deux jolies jumelles font d'assez bons débuts. (Film américain.)

G. S.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU
Délicieuse (agréable) ; L'impossible Mr Bébé (très drôle) ; Cette sacrée vérité (vaudeville américain) ; Hercule (Fernandel) ; Naples au Baïser de feu (agréable) ; Orage (amour) ; Marie Walewska (Garbo) ; Carnet de Bal (vedettes) ; Mollenard (conscienceux).

BEAUCOUP
Un meurtre sans importance (E. Robinson) ; Ginger Ted (Ch. Laughton) ; Deanna et ses boys (fraicheur) ; Le Puritain (Prix Delluc) ; Force des Ténèbres (policier) ; Les gens du voyage (Jacques Feyder) ; La Joyeuse suicidée.

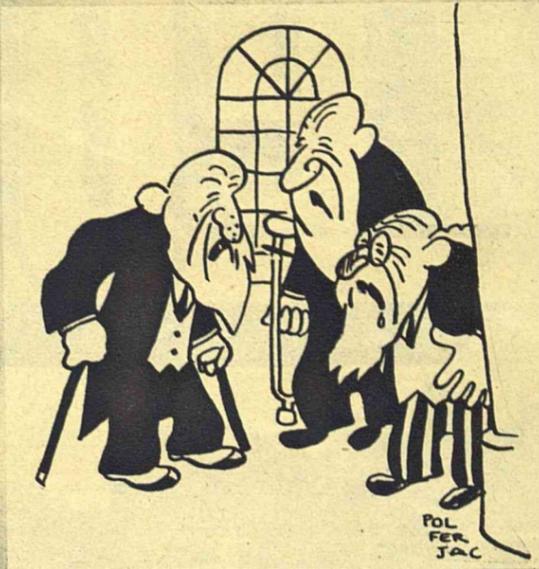
PASSIONNEMENT
La Marseillaise (un très grand film) ; Pierre le Grand (puissant).

PAS DU TOUT
Tarakanova, Monsieur Bégonia, Le tombeau hindou, Quadrille, Aloha, Amour d'Espionne, Lanterne verte, Légions d'honneur (grand prix du cinéma français), Les Nuits blanches de St-Pétersbourg, Nuits de prince, parnasse, Troïka, Claudine à l'école, La Belle de Mont-

Lecteurs parisiens, vous verrez le vendredi 8 avril, à 20 h. 30, salle FIF, 33, ch. Elysées, 2 classiques du Cinéma : SOLLITUDE, de Fejos et TABOU de Hurnou.

COQUIN de PRINTEMPS !

Les objecteurs de conscience
— Vous nous voyez aller nous battre
pour la Tchécoslovaquie ? ma parole
on nous prend pour des têtes brûlées !



POL FER JAC



H. Monier

AUTRICHE
— Notre arrivée continue
d'être saluée par de véritables
explosions de joie...

Le nouveau geste auguste du
seneur...

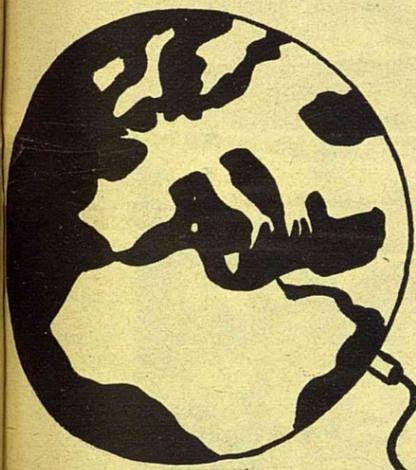


FRICK



Reg

— Et les cagouards ?
— Ils ne savent pas comment tuer le
temps...



La bombe



POUR TOUT ARRANGER
— Je reconnaitrais volontiers Franco,
empereur d'Ethiopie !...



— Au fait, qu'est ce qu'il attend pour
nommer Chamberlain Comte du pape ?

regards

NUMÉRO SPÉCIAL

1 fr. 50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages



COMMENT SAUVER LA PAIX ?

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

L. ARCHIMBAUD, député de la Drôme. — Paul ELBEL, député des Vosges, ancien ministre. —
Marcel GITTON, député de la Seine. — Jean CASSOU. — H. CHASSAGNE. — B. GAUTHIER. —
L. GERIN. — C. MARTIAL. — MAY. — F. C. WEISKOPF. — André WURMSER, etc... etc...